





Palat-LVI-27

10341

LA RUSSIE .

EN 1839.

57574 + SAN

LA RUSSIE

EN 1839

PAR

Le Marquis de Custine.

« Respectez surtout les étrangers, de quelque qualité,
» de quelque rang qu'ils soient, et si vous n'êtes pas à
» même de les combler de présents, prodiguez-leur au
» moins des marques de bienveillance, puisque de la
» manière dont ils sont traités dans un pays dépend le
» bien et le mal qu'ils en disent en retournant dans le
» leur. »

(Extrait des conseils de Vladimir Monomaque à ses enfants
en 1136. *Histoire de l'Empire de Russie*, par Karamsin,
t. II, p. 205.)

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
6, RUE DE LA PAIX,

—
1843



LA RUSSIE

EN 1839.

LETTRE TREIZIÈME.

Pétersbourg , ce 21 juillet 1839.

Plusieurs des dames de la cour , mais en petit nombre, ont une réputation de beauté méritée , d'autres en ont une usurpée à force de coquetterie , d'agitation et de recherche , le tout imité de l'anglais, car les Russes du grand monde passent leur vie à chercher au loin les types de la mode ; ils se trompent quelquefois dans le choix de leurs modèles ; cette méprise produit alors une élégance fort étrange : l'élégance sans goût. Un Russe abandonné à lui-même passerait sa vie dans les transes de la vanité mécontente ; il se croirait un barbare : rien ne nuit au naturel et , par conséquent , à l'esprit d'un peuple, comme cette préoccupation continuelle de la supériorité sociale des autres nations. Être humble ; rougir de soi à force de fatuité , c'est une des bizarreries de l'amour-

propre humain. J'ai déjà eu le temps de m'apercevoir que ce phénomène n'est pas rare en Russie où l'on peut étudier le caractère du parvenu dans toutes les castes et à tous les rangs.

En général dans les diverses classes de la nation, la beauté est moins commune chez les femmes qu'elle ne l'est chez les hommes, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve parmi ceux-ci un grand nombre de physionomies plates et dénuées d'expression. Les races finnoises ont les pommettes des joues saillantes, les yeux petits, ternes, enfoncés, le visage écrasé; on dirait que tous ces hommes, à leur naissance, sont tombés sur le nez; ils ont aussi la bouche difforme, et l'ensemble de leur figure, vrai masque d'esclave, est sans aucune expression. Le portrait que je vous fais là ressemble aux Finnois, non aux Slaves.

J'ai rencontré beaucoup de personnes marquées de petite vérole, chose rare aujourd'hui dans le reste de l'Europe et qui atteste la négligence de l'administration russe sur un point important.

A Pétersbourg, les races sont tellement mêlées qu'on n'y peut avoir une idée de la vraie population de la Russie : les Allemands, les Suédois, les Livoniens, les Finnois qui sont des espèces de Lapons descendus des hauteurs du pôle, les Kal-mouks et d'autres races tatares ont confondu leur sang avec celui des Slaves dont la beauté

primitive s'est altérée peu à peu parmi les habitants de la capitale, ce qui me fait penser souvent à la justesse du mot de l'empereur : « Pétersbourg est russe, mais ce n'est pas la Russie. »

J'ai vu à l'Opéra ce qu'on appelle une représentation *en gala*. La salle magnifiquement éclairée m'a paru grande et d'une belle forme. On ne connaît ici ni galeries ni balcons ; il n'y a pas à Pétersbourg de bourgeoisie à placer pour gêner les architectes dans leur plan, les salles de spectacle peuvent donc être bâties sur des dessins simples et réguliers comme les théâtres d'Italie, où les femmes qui ne sont pas du grand monde vont au parterre.

Par une faveur particulière j'avais obtenu pour cette représentation un fauteuil au premier rang du parterre. Les jours de gala, ces fauteuils sont réservés aux plus grands seigneurs, c'est-à-dire aux plus grandes charges de la cour ; nul n'y est admis qu'en uniforme, dans le costume de son grade et de sa place.

Mon voisin de droite, voyant à mon habit que j'étais étranger, m'adressa la parole en français avec la politesse hospitalière qui distingue à Pétersbourg les hommes des classes élevées et, jusqu'à un certain point, les hommes de toutes les classes, car ici tous sont polis : les grands par vanité pour faire preuve de bonne éducation ; les petits par peur.

Après quelques mots de conversation insignifiante, je demandai à mon obligé inconnu ce qu'on allait représenter : « C'est un ouvrage traduit du français, » me répondit-il : *le Diable boiteux*. »

Je me creusais la tête inutilement pour savoir quel drame avait pu être traduit sous ce titre. Jugez de mon étonnement quand j'appris que la *traduction* était une pantomime calquée librement sur notre ballet du *Diable boiteux*.

Je n'ai pas beaucoup admiré le spectacle; j'étais surtout occupé des spectateurs. La cour arriva enfin; la loge impériale est un brillant salon qui occupe le fond de la salle, et ce salon est encore plus éclairé que le reste du théâtre qui l'est beaucoup.

L'entrée de l'empereur m'a paru imposante. Quand il approche du devant de sa loge, accompagné de l'impératrice et suivi de leur famille et de la cour, le public se lève en masse. L'empereur en grand uniforme d'un rouge éclatant est singulièrement beau. L'uniforme des Cosaques ne va bien qu'aux hommes très-jeunes; celui-ci sied mieux à un homme de l'âge de Sa Majesté; il rehausse la noblesse de ses traits et de sa taille. Avant de s'asseoir, l'empereur salue l'assemblée avec la dignité pleine de politesse qui le caractérise. L'impératrice salue en même temps; mais ce qui m'a paru un manque de respect envers le

public, c'est que leur suite même salue. La salle tout entière rend aux deux souverains révérence pour révérence, et, de plus, les couvre d'applaudissements et de hourras.

Ces démonstrations exagérées avaient un caractère officiel qui diminuait beaucoup de leur prix. La belle merveille qu'un empereur applaudi chez lui par un parterre de courtisans choisis ! En Russie la vraie flatterie, ce serait l'apparence de l'indépendance. Les Russes n'ont pas découvert ce moyen détourné de plaire : à la vérité, l'emploi en pourrait parfois devenir périlleux, malgré l'ennui que la servilité des sujets doit causer au prince.

La soumission obligée qu'il rencontre habituellement est cause que l'empereur actuel n'a éprouvé que deux jours en sa vie la satisfaction de mesurer sa puissance personnelle sur la foule assemblée, et c'était dans des émeutes. Il n'y a d'homme libre en Russie que le soldat révolté.

Vu du point où je me trouvais, et qui faisait à peu près le milieu entre les deux théâtres, la scène et la cour, l'empereur me paraissait digne de commander aux hommes, tant il avait un grand air, tant sa figure est noble et majestueuse. Aussitôt je me suis rappelé sa conduite au moment où il est monté sur le trône, et cette belle page d'histoire m'a distrait du spectacle auquel j'assistais.

Ce que vous allez lire m'a été dit il y a peu de jours par l'empereur lui-même ; si je ne vous ai pas raconté cette conversation dans ma dernière lettre, c'est parce que les papiers qui contiendraient de pareils détails ne peuvent se confier à la poste russe ni même à aucun voyageur.

Le jour où Nicolas parvint au trône fut celui où la rébellion éclata dans la garde ; à la première nouvelle de la révolte des troupes, l'empereur et l'impératrice descendirent *seuls* dans leur chapelle, et là, tombant à genoux sur les degrés de l'autel, ils se jurèrent l'un à l'autre, devant Dieu, de mourir en souverains s'ils ne pouvaient triompher de l'émeute.

L'empereur jugeait le mal sérieux, car il venait d'apprendre que l'archevêque avait déjà tenté en vain d'apaiser les soldats. En Russie, lorsque le pouvoir religieux échoue, le désordre est redoutable.

Après avoir fait le signe de la croix, l'empereur partit pour aller maîtriser les rebelles par sa seule présence et par l'énergie calme de sa physionomie. Il m'a raconté lui-même cette scène en des termes plus modestes que ceux dont je viens de me servir ; malheureusement je les ai oubliés parce qu'au premier abord je fus un peu troublé du tour inattendu que prenait notre conversation : je vais la reprendre au moment dont le souvenir m'est présent.

« Sire, Votre Majesté avait puisé sa force à la vraie source.

— J'ignorais ce que j'allais faire et dire, j'ai été inspiré.

— Pour avoir de pareilles inspirations, il faut les mériter.

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire; j'ai dit aux soldats : Retournez à vos rangs, et au moment de passer le régiment en revue; j'ai crié : A genoux ! Tous ont obéi. Ce qui m'a rendu fort c'est que l'instant d'auparavant je m'étais résigné à la mort. Je suis reconnaissant du succès; je n'en suis pas fier, car je n'y ai aucun mérite. »

Telles furent les nobles expressions dont se servit l'empereur pour me raconter cette tragédie contemporaine.

Vous pouvez juger par là de l'intérêt des sujets qui fournissent à sa conversation avec les étrangers qu'il veut bien honorer de sa bienveillance; il y a loin de ce récit aux banalités de cour. Ceci doit vous faire comprendre l'espèce de pouvoir qu'il exerce sur nous comme sur ses peuples et sur sa famille. C'est le Louis XIV des Slaves.

Des témoins oculaires m'ont assuré qu'on le voyait grandir à chaque pas qu'il faisait en s'avancant au-devant des mutins. De taciturne, mélancolique et minutieux qu'il avait paru dans sa jeunesse, il devint un héros sitôt qu'il fut souverain.

C'est le contraire de la plupart des princes qui promettent plus qu'ils ne tiennent.

Celui-ci est tellement dans son rôle que le trône est pour lui ce qu'est la scène pour un grand acteur. Son attitude devant la garde rebelle était si imposante, dit-on, que l'un des conjurés s'est approché de lui quatre fois pour le tuer pendant qu'il haranguait sa troupe, et quatre fois le courage a manqué à ce misérable, comme au Cimbre de Marius.

Le moyen qu'avaient employé les conspirateurs pour soulever l'armée était un mensonge ridicule : on avait répandu le bruit que Nicolas usurpait la couronne contre son frère Constantin, lequel s'acheminait disait-on, vers Pétersbourg pour défendre ses droits les armes à la main. Voici le moyen qu'on avait pris pour décider les révoltés à crier sous les fenêtres du palais : Vive la constitution ! Les meneurs leur avaient persuadé que ce mot *constitution* était le nom de la femme de Constantin. Vous voyez qu'une idée de devoir était au fond du cœur des soldats, puisqu'ils croyaient que l'empereur Nicolas usurpait la couronne, et qu'on n'a pu les entraîner à la rébellion que par une supercherie.

Le fait est que Constantin n'a refusé le trône que par faiblesse : il craignait d'être empoisonné. Dieu sait, et peut-être quelques hommes savent si son abdication le sauva du péril qu'il crut éviter.

C'était donc dans l'intérêt de la légitimité que les soldats trompés se révoltèrent contre leur souverain légitime.

On a remarqué que pendant tout le temps que l'empereur resta devant les troupes, il ne mit pas une seule fois son cheval au galop, tant il avait de calme; mais il était très-pâle. Il faisait l'essai de sa puissance, et le succès de l'épreuve lui assura l'obéissance de sa nation.

Un tel homme ne peut être jugé d'après la mesure qu'on applique aux hommes ordinaires. Sa voix grave et pleine d'autorité, son regard magnétique et fortement appuyé sur l'objet qui l'attire, mais rendu souvent froid et fixe par l'habitude de réprimer ses passions plus encore que de dissimuler ses pensées, car il est franc; son front superbe, ses traits qui tiennent de l'Apollon et du Jupiter, sa physionomie peu mobile, imposante, impérieuse, sa figure plus noble que douce, plus monumentale qu'humaine, exerce sur quiconque approche de sa personne un pouvoir souverain. Il devient l'arbitre des volontés d'autrui, parce qu'on voit qu'il est maître de sa propre volonté.

Voici ce que j'ai encore retenu de la suite de notre entretien :

« L'émeute apaisée, sire, Votre Majesté a dû rentrer au palais dans une disposition bien différente de celle où elle était avant d'en sortir, car

elle venait de s'assurer, avec le trône, l'admiration du monde et la sympathie de toutes les âmes élevées.

— Je ne le croyais pas; on a beaucoup trop vanté ce que j'ai fait alors. »

L'empereur ne me dit pas qu'en revenant auprès de sa femme, il la retrouva atteinte d'un tremblement de la tête, maladie nerveuse dont elle n'a jamais pu se guérir entièrement. Cette convulsion est à peine sensible; même elle ne l'est pas du tout les jours où l'impératrice est calme et en bonne santé; mais, dès qu'elle souffre moralement ou physiquement, le mal revient et il augmente. Il faut que cette noble femme ait bien lutté contre l'inquiétude pendant que son mari s'exposait si audacieusement aux coups des assassins. En le voyant reparaitre, elle l'embrassa sans parler; mais l'empereur, après l'avoir rassurée, se sentit faiblir à son tour; redevenu homme un instant, il se jeta dans les bras d'un de ses plus fidèles serviteurs qui se trouvait présent à cette scène et s'écria : « Quel commencement de règne ! »

Je publierai ces détails; il est bon de les faire connaître pour apprendre aux hommes obscurs à moins envier la fortune des grands.

Quelque inégalité apparente que les législateurs aient établie entre les diverses conditions des hommes civilisés, l'équité de la Providence

se sauve dans une égalité secrète et que rien ne peut anéantir : celle qui naît des peines morales, lesquelles croissent ordinairement dans la même proportion que les privations physiques diminuent. Il y a moins d'injustice dans ce monde que les instituteurs des nations n'y en ont mis et que le vulgaire n'en aperçoit ; la nature est plus équitable que ne l'est la loi humaine.

Ces réflexions me passaient rapidement par l'esprit tandis que je causais avec l'empereur : elles firent naître pour lui dans mon cœur un sentiment qu'il serait, je crois, un peu surpris d'inspirer, une indéfinissable pitié. J'eus soin de dissimuler le plus possible cette émotion, dont je n'aurais pas osé lui avouer la nature ni lui expliquer la cause, et je répliquai à ce qu'il me disait sur l'exagération des louanges que lui avait values sa conduite pendant l'émeute :

« Ce qu'il y a de certain, sire, c'est qu'un des principaux motifs de ma curiosité, avant de venir en Russie, était le désir de m'approcher d'un prince qui exerce un tel pouvoir sur les hommes.

— Les Russes sont bons, mais il faut se rendre digne de gouverner un tel peuple..

— Votre Majesté a deviné ce qui convenait à la Russie mieux qu'aucun de ses prédécesseurs.

— Le despotisme existe encore en Russie, puisque c'est l'essence de mon gouvernement ; mais il est d'accord avec le génie de la nation.

— Sire, vous arrêtez la Russie sur la route de l'imitation, et vous la rendez à elle-même.

— J'aime mon pays, et je crois l'avoir compris; je vous assure que lorsque je suis bien las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe en me retirant vers l'intérieur de la Russie.

— Pour vous retremper à votre source?

— Précisément! Personne n'est plus Russe de cœur que je le suis. Je vais vous dire une chose que je ne dirais pas à un autre; mais je sens que vous me comprendrez, vous. »

Ici l'empereur s'interrompt et me regarde attentivement; je continue d'écouter sans répliquer; il poursuit :

« Je conçois la république, c'est un gouvernement net et sincère, ou qui du moins peut l'être; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses, mais je ne conçois pas la monarchie représentative. C'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption; et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine, que de l'adopter jamais.

— Sire, j'ai toujours regardé le gouvernement représentatif comme une transaction inévitable dans certaines sociétés, à certaines époques, mais ainsi que toutes les transactions, elle ne résout aucune question : elle ajourne les difficultés. »

L'empereur semblait me dire : Parlez. Je continuai :

« C'est une trêve signée entre la démocratie et la monarchie sous les auspices de deux tyrans fort bas : la peur et l'intérêt ; et prolongée par l'orgueil de l'esprit qui se complait dans la loquacité et par la vanité populaire qui se paye de mots. Enfin , c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance, car c'est le gouvernement des avocats.

— Monsieur, vous parlez avec vérité, me dit l'empereur en me serrant la main ; j'ai été souverain représentatif (1) et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de CET INFAME gouvernement (je cite littéralement). Acheter des voix, corrompre des consciences, séduire les uns afin de tromper les autres ; tous ces moyens je les ai dédaignés comme avilissants pour ceux qui obéissent autant que pour celui qui commande, et j'ai payé cher la peine de ma franchise ; mais, Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique. Je ne serai plus roi constitutionnel. J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue. »

Le nom de la Pologne qui se présentait inces-

(1) En Pologne.

samment à nos esprits n'a pas été prononcé dans ce curieux entretien.

L'effet qu'il a produit sur moi fut grand ; je me sentais subjugué ; la noblesse des sentiments que l'empereur venait de me montrer, la franchise de ses paroles me paraissait donner un grand relief à sa toute-puissance ; j'étais ébloui, je l'avoue ! Un homme qui, malgré mes idées d'indépendance, se faisait pardonner d'être souverain absolu de soixante millions d'hommes, était à mes yeux un être au-dessus de la nature, mais je me défiais de mon admiration ; j'étais comme les bourgeois de chez nous lorsqu'ils se sentent près de se laisser prendre à la grâce, à l'adresse des hommes d'autrefois ; leur bon goût les porte à s'abandonner à l'attrait qu'ils éprouvent, mais leurs principes résistent ; ils demeurent roides et paraissent le plus insensibles qu'ils peuvent ; c'est une lutte semblable que je soutenais. Il n'est pas dans ma nature de douter de la parole humaine au moment où je l'entends. Un homme qui parle est pour moi l'instrument de Dieu : ce n'est qu'à force de réflexion et d'expérience que je reconnais la possibilité du calcul et de la feinte. Vous appellerez cela de la niaiserie, c'en est peut-être, mais je me complais dans cette faiblesse d'esprit parce qu'elle tient à de la force d'âme ; ma bonne foi me fait croire à la sincérité d'autrui, même à celle d'un empereur de Russie.

La beauté de celui-ci est encore pour lui un moyen de persuasion : car cette beauté est morale autant que physique. J'en attribue l'effet à la vérité des sentiments qui se peignent habituellement sur sa physionomie, encore plus qu'à la régularité des traits de son visage. C'est à une fête chez la duchesse d'Oldenbourg que j'eus avec l'empereur cette intéressante conversation. C'était un bal singulier et qui mérite encore de vous être décrit.

La duchesse d'Oldenbourg, née princesse de Nassau, est alliée de très-près à l'empereur par son mari ; elle avait voulu donner une soirée à l'occasion du mariage de la grande-duchesse Marie ; mais ne pouvant renchérir sur les magnificences des fêtes précédentes ni rivaliser de richesse avec la cour, elle imagina d'improviser un bal champêtre dans sa maison des fies.

L'archiduc d'Autriche arrivé depuis deux jours pour assister aux fêtes de Pétersbourg, les ambassadeurs du monde entier (singuliers acteurs pour jouer une pastorale), toute la Russie enfin et tous les plus grands seigneurs étrangers se sont réunis en prenant un air de bonhomie dans un jardin parsemé de promeneurs et d'orchestres cachés parmi des bosquets lointains.

L'empereur donne le ton de chaque fête : le mot d'ordre de ce jour-là était : naïveté décente ou l'élégante simplicité d'Horace.

Telle fut toute la soirée la disposition dominante de tous les esprits, y compris le corps diplomatique ; je croyais lire une églogue, non de Théocrite ou de Virgile, mais de Fontenelle.

On a dansé en plein air jusqu'à onze heures du soir, puis, quand des flots de rosée eurent assez inondé les têtes et les épaules des femmes jeunes et vieilles qui assistaient à ce triomphe de la volonté humaine contre le climat ; on entra dans le petit palais qui sert ordinairement d'habitation d'été à la duchesse d'Oldenbourg.

Au centre de la villa (en russe *datcha*) se trouve une rotonde toute éblouissante de dorures et de bougies : le bal continua dans cette salle, tandis que la foule non dansante inondait le reste de l'habitation. La lumière partait du centre, et dardait ses traits au dehors. On eût dit du soleil dont les rayons émergents portent en tous sens la chaleur et la vie dans les profondes solitudes de l'empyrée. Cette éblouissante rotonde était à mes yeux l'orbite où tournait l'astre impérial dont l'éclat illuminait tout le palais.

Au premier étage, on avait dressé des tentes sur des terrasses pour y mettre la table de l'empereur et celle des personnes invitées au souper. Il régnait dans cette fête, moins nombreuse que les précédentes, un désordre si magnifiquement ordonné, qu'elle m'a plus diverti que toutes les autres. Sans parler de la gêne comique, exprimée

par certaines physionomies obligées d'affecter pour un temps la simplicité champêtre, c'était une soirée tout à fait originale, une espèce de Tivoli impérial où l'on se sentait presque libre, quoiqu'en présence d'un maître absolu. Le souverain qui s'amuse ne paraît plus un despote; ce soir-là, l'empereur s'amusait.

Je vous ai dit que jusqu'à l'heure d'entrer dans la rotonde, on avait dansé en plein air : heureusement que les excessives chaleurs de cette année avaient favorisé la duchesse dans son plan. Sa maison d'été est située dans la plus jolie partie des îles ; c'est donc là qu'au milieu d'un jardin éblouissant de fleurs en pots, mais qui toutes paraissaient venues naturellement sur un gazon anglais, autre merveille, elle avait fait établir une salle de danse à découvert : c'était un superbe parquet de salon posé sur une pelouse, et entouré d'élégantes balustrades toutes garnies de fleurs. Cette salle originale, à laquelle le ciel servait de plafond, ressemblait assez au tillac d'un vaisseau pavoisé pour une fête maritime : on y accédait d'un côté par quelques marches qui partaient de la pelouse ; de l'autre, par un perron adapté au vestibule de la maison, et déguisé sous des berceaux de fleurs exotiques. En ce pays, le luxe des fleurs rares supplée à la rareté des arbres. Les hommes qui l'habitent, et qui sont venus de l'Asie pour s'emprisonner dans les glaces du Nord,

se souviennent du luxe oriental de leur première patrie ; ils font ce qu'ils peuvent pour suppléer à la stérilité de la nature qui ne laisse venir en pleine terre que des pins et des bouleaux. L'art produit ici en serres chaudes une infinité d'arbustes et de plantes ; et comme tout est factice , la peine n'est pas plus grande pour faire croître des fleurs d'Amérique que des violettes et des lilas de France. Ce n'est pas la fécondité primitive du sol qui orne et varie les habitations de luxe à Pétersbourg, c'est la civilisation qui met à profit les richesses du monde entier , afin de déguiser la pauvreté de la terre et l'avarice du ciel polaire. Ne vous étonnez donc plus des vanteries des Russes ; la nature n'est pour eux qu'un ennemi de plus , vaincu par leur opiniâtreté ; au fond de tous leurs divertissements , il y a la joie et l'orgueil du triomphe.

L'impératrice , toute délicate qu'elle est , le cou nu , la tête découverte , a dansé chaque polonaise sur l'élégant parquet du bal magnifiquement cham-pêtre que lui donnait sa cousine. En Russie , chacun poursuit sa carrière jusqu'au bout de ses forces. Le devoir d'une impératrice est de s'amuser à la mort. Celle-ci remplira sa charge comme les autres esclaves remplissent la leur ; elle dansera tant qu'elle pourra.

Cette princesse allemande , victime d'une frivolité qui doit lui paraître pesante comme les chaînes

aux prisonniers, jouit en Russie d'un bonheur rare dans tous les pays, dans toutes les conditions, et unique dans la vie d'une impératrice : elle a une amie.

Je vous ai déjà parlé de cette dame. C'est la baronne de ***, née comtesse de ***. Depuis le mariage de l'impératrice, ces deux femmes, dont les destinées sont si différentes, ne se sont presque jamais quittées. La baronne, d'un caractère sincère, d'un cœur dévoué, n'a point profité de sa faveur ; l'homme qu'elle a épousé est un des officiers de l'armée auxquels l'empereur doit le plus, car le baron *** lui a sauvé la vie le jour de l'émeute de l'avènement au trône, en s'exposant pour lui avec un dévouement non calculé. Rien ne peut payer un tel acte de courage, aussi ne le paye-t-on pas.

D'ailleurs, en fait de reconnaissance, les princes n'y comprennent que celle qu'ils inspirent, encore n'y tiennent-ils guère, car ils prévoient toujours l'ingratitude. La reconnaissance les déconcerte dans leurs calculs d'esprit plus qu'elle ne les console dans leurs peines de cœur. C'est une leçon qu'ils n'aiment pas à recevoir ; il leur paraît plus commode et plus simple de mépriser le genre humain en masse. Ceci s'applique à tous les hommes puissants, mais surtout aux plus puissants.

Le jardin devenait sombre, une musique loin-

taine répondait à l'orchestre du bal, et chassait harmonieusement la tristesse de la nuit; tristesse trop naturelle dans ces bois monotones, sous ce climat ennemi de la joie. Le désert recommence aux îles où les marais et les pins de la Finlande encadrent les parcs les plus élégants.

Un bras détourné de la Néva coule lentement, car ici toute eau paraît dormante, devant les fenêtres de la petite maison de prince qu'habite la duchesse d'Oldenbourg. Ce soir-là, cette rivière était couverte de barques remplies de curieux, et le chemin fourmillait de piétons : foule sans nom, composé indéfinissable de bourgeois aussi esclaves que les paysans, d'ouvriers serfs, courtisans des courtisans qui se pressaient à travers les voitures des princes et des grands pour contempler la livrée du maître de leurs maîtres.

Ce spectacle me paraissait piquant et original. En Russie, les noms sont les mêmes qu'ailleurs, mais les choses sont tout autres. Je m'échappais souvent de l'enceinte destinée au bal pour aller sous les arbres du parc rêver à la tristesse d'une fête dans un tel pays. Cependant mes méditations étaient courtes, car ce jour-là l'empereur voulait continuer à s'emparer de mon esprit. Avait-il démêlé dans le fond de ma pensée quelque prévention peu favorable, et qui pourtant n'était que le résultat de ce que j'avais entendu dire de lui avant de lui être présenté, ou trouvait-il divertissant de

causer quelques instants avec un homme différent de ceux qui lui passent tous les jours devant les yeux ; ou bien Madame de *** avait-elle influé favorablement pour moi sur son esprit ? je ne saurais m'expliquer nettement à moi-même la vraie cause de tant de grâce.

L'empereur n'est pas seulement habitué à commander aux actions, il sait régner sur les cœurs ; peut-être a-t-il voulu conquérir le mien ; peut-être les glaces de ma timidité servaient-elles de stimulant à son amour-propre ; l'envie de plaire lui est naturelle. Forcer l'admiration, c'est encore se faire obéir. Peut-être avait-il le désir d'essayer son pouvoir sur un étranger ; peut-être enfin était-ce l'instinct d'un homme longtemps privé de la vérité, et qui croit rencontrer une fois un caractère véridique. Je vous le répète, j'ignore ses vrais motifs ; mais ce que je sais, c'est que ce soir-là je ne pouvais me trouver sur son passage, ni même dans un coin retiré de l'enceinte où il se tenait, sans qu'il m'obligeât à venir causer avec lui.

En me voyant rentrer dans le bal il me dit :

« Qu'avez-vous vu ce matin ?

— Sire, j'ai vu le cabinet d'histoire naturelle et le fameux Mammouth de Sibérie.

— C'est un morceau unique dans le monde.

— Oui, Sire ; il y a bien des choses en Russie qu'on ne trouve point ailleurs.

— Vous me flattez.

— Sire, je respecte trop Votre Majesté pour oser la flatter, mais je ne la crains peut-être plus assez, et je lui dis ingénument ma pensée, même quand la vérité ressemble à un compliment.

— Ceci en est un très-délicat, Monsieur ; les étrangers nous gâtent.

— Sire, Votre Majesté a voulu que je fusse à mon aise avec elle, elle a réussi comme à tout ce qu'elle entreprend : elle m'a corrigé, du moins pour un temps, de ma timidité naturelle. »

Forcé d'éviter toute allusion aux grands intérêts politiques du jour, je désirais ramener la conversation vers un sujet qui m'intéressait au moins autant ; j'ajoutai donc : « Je reconnais, chaque fois qu'elle me permet de m'approcher d'elle, le pouvoir qui a fait tomber ses ennemis à ses pieds le jour de son avènement au trône. »

— On a contre nous dans votre pays des préventions dont il est plus difficile de triompher que des passions d'une armée révoltée.

— Sire, on vous voit de trop loin ; si Votre Majesté était plus connue elle serait mieux appréciée, et elle trouverait chez nous comme ici beaucoup d'admirateurs. Le commencement de son règne lui a déjà valu de justes louanges ; elle s'est encore élevée à la même hauteur à l'époque du choléra, et même plus haut ; car à cette seconde émeute Votre Majesté a déployé la même autorité,

mais tempérée par le plus noble dévouement à l'humanité; la force ne lui manque jamais dans le danger.

— Les moments dont vous me retracez le souvenir ont été les plus beaux de ma vie, sans doute; néanmoins ils m'ont paru les plus affreux.

— Je le comprends, sire; pour dompter la nature en soi et dans les autres il faut un effort.....

— Un effort terrible, interrompit l'empereur avec une expression qui me saisit, et c'est plus tard qu'on s'en ressent.

— Oui; mais on a été sublime.

— Je n'ai pas été sublime; je n'ai fait que mon métier : en pareille circonstance nul ne peut savoir ce qu'il dira. On court au-devant du péril sans se demander comment on s'en tirera.

— C'est Dieu qui vous a inspiré, sire, et si l'on pouvait comparer deux choses aussi dissemblables que poésie et gouvernement, je dirais que vous avez agi comme les poètes chantent : en écoutant la voix d'en haut.

— Il n'y avait nulle poésie dans mon fait. »

Je m'aperçus que ma comparaison n'avait pas paru flatteuse parce qu'elle n'avait pas été comprise dans le sens du mot poète en latin; à la cour on a coutume de regarder la poésie comme un jeu d'esprit; il aurait fallu entamer une discussion afin de prouver qu'elle est la plus pure et la plus vive lumière de l'âme; j'aimai mieux garder le

silence : mais l'empereur ne voulant pas sans doute, en s'éloignant de moi, me laisser le regret d'avoir pu lui déplaire, me retint encore longtemps au grand étonnement de la cour; il reprit la conversation avec une bonté charmante.

« Quel est décidément votre plan de voyage ? me dit-il.

— Sire, après la fête de Péterhoff je compte partir pour Moscou, d'où j'irai voir la foire de Nijni, mais à temps pour être de retour à Moscou avant l'arrivée de Votre Majesté.

— Tant mieux, je serais bien aise que vous puissiez examiner en détail mes travaux du Kremlin : mon habitation y était trop petite; j'en fais construire une plus convenable et je vous expliquerai moi-même tous mes plans pour l'embellissement de cette partie de Moscou, que nous regardons comme le berceau de l'empire. Mais vous n'avez pas de temps à perdre, car vous avez d'immenses espaces à parcourir; les distances, voilà le fléau de la Russie.

— Sire, ne vous en plaignez pas; ce sont des cadres à remplir, ailleurs la terre manque aux hommes : elle ne vous manquera jamais.

— Le temps me manque.

— L'avenir est à vous.

— On me connaît bien peu quand on me reproche mon ambition : loin de chercher à étendre notre territoire, je voudrais pouvoir resserrer au-

tour de moi la population de la Russie tout entière. C'est uniquement sur la misère et la barbarie que je veux faire des conquêtes : améliorer le sort des Russes, ce serait mieux que de m'agrandir. Si vous saviez quel bon peuple est le peuple russe !.... comme il a de la douceur, comme il est naturellement aimable et poli !... Vous le verrez à Péterhoff ; mais c'est surtout ici au premier janvier que je voudrais vous le montrer. » Puis, revenant à son thème favori : « Mais il n'est pas facile, poursuivit-il, de se rendre digne de gouverner une telle nation.

— Votre Majesté a déjà fait beaucoup pour la Russie.

— Je crains quelquefois de n'avoir pas fait tout ce que j'aurais pu faire. »

Ce mot chrétien, parti du fond du cœur, me toucha aux larmes ; il me fit d'autant plus d'impression que je me disais tout bas : l'empereur est plus fin que moi ; s'il avait un intérêt quelconque à dire cela, il sentirait qu'il ne faut pas le dire. Il m'a donc montré là tout simplement un beau et noble sentiment, le scrupule d'un souverain consciencieux. Ce cri d'humanité sortant d'une âme que tout a dû contribuer à enorgueillir, m'attendrit subitement. Nous étions en public, je cherchai à déguiser mon émotion ; mais lui, qui répond à ce qu'on pense plus qu'à ce qu'on dit (et c'est surtout à cette sagacité puissante que tient le charme de

sa conversation, l'efficacité de sa volonté), il s'aperçut de l'impression qu'il venait de produire et que je cherchais à dissimuler, et, se rapprochant de moi au moment de s'éloigner, il me prit la main avec un air de bienveillance, et me la serra en me disant : « Au revoir. »

L'empereur est le seul homme de l'empire avec lequel on puisse causer sans craindre les délateurs : il est aussi le seul jusqu'à présent en qui j'aie reconnu des sentiments naturels et un langage sincère. Si je vivais en ce pays, et que j'eusse un secret à cacher, je commencerais par aller le lui confier.

Tout prestige, toute étiquette et toute flatterie à part, il me paraît un des premiers hommes de la Russie. A la vérité, aucun des autres ne m'a jugé digne de me parler avec autant de franchise que l'empereur en a mis dans ses conversations avec moi.

S'il a, comme je le pense, plus de fierté que d'amour-propre, plus de dignité que d'arrogance, il devrait être satisfait de l'impression générale des divers portraits que je vous ai successivement tracés de lui, et surtout de l'impression que m'a causée son langage. A la vérité, je me défends de toute ma force contre l'attrait qu'il exerce. Certes, je ne suis rien moins que révolutionnaire, mais je suis révolutionné; voilà ce que c'est que d'être né en France et que d'y vivre. Je trouve encore une meil-

leure raison pour vous expliquer la résistance que je crois devoir opposer à l'influence de l'empereur sur moi. Aristocrate par caractère autant que par conviction, je sens que l'aristocratie seule peut résister aux séductions comme aux abus du pouvoir absolu. Sans aristocratie il n'y a que tyrannie dans les monarchies, comme dans les démocraties, le spectacle du despotisme me révolte malgré moi, et blesse toutes les idées de liberté qui ont leur source dans mes sentiments intimes et dans mes croyances politiques. Nul aristocrate ne peut se soumettre sans répugnance à voir passer le niveau despotique sur les peuples ; c'est pourtant ce qui arrive dans les démocraties pures comme dans les monarchies absolues.

Au surplus, il me semble que si j'étais souverain j'aimerais la société des esprits qui reconnaîtraient en moi l'homme à travers le prince, surtout si, dépouillé de mes titres et réduit à moi-même, j'avais encore le droit d'être jugé un homme sincère, ferme et probe. Interrogez-vous sérieusement, et dites-moi si, de tout ce que je vous ai raconté de l'empereur Nicolas depuis mon arrivée en Russie, il résulte que ce prince soit au-dessous de l'idée que vous vous étiez formée de son caractère avant d'avoir lu mes lettres.

Nos fréquents entretiens en public m'ont valu ici de nombreuses connaissances et reconnaissances. Plusieurs personnes que j'avais rencontrées ail-

leurs, se jettent à ma tête ; mais seulement depuis qu'elles m'ont vu l'objet de la bienveillance particulière du maître ; notez que ces personnes sont des premières de la cour ; mais c'est l'habitude des gens du monde, et surtout des hommes en place, d'être économes de tout, excepté de calculs ambitieux. Pour conserver, en vivant à la cour, des sentiments au-dessus du vulgaire, il faudrait être doué d'une âme très-noble ; or, les âmes nobles sont rares.

On ne peut trop le répéter, il n'y a pas de grand seigneur en Russie, parce qu'il n'y a pas de caractères indépendants, excepté les âmes d'élite, qui sont en trop petit nombre pour que le monde obéisse à leurs instincts : c'est la fierté qu'inspire la haute naissance, qui rend l'homme indépendant plus que la richesse, plus que le rang qu'on acquiert par industrie : or, sans indépendance, point de grand seigneur.

Ce pays, si différent du nôtre à bien des égards, se rapproche cependant de la France sous un rapport : il manque de hiérarchie sociale. Grâce à cette lacune dans le corps politique, l'égalité universelle existe en Russie comme elle existe en France ; aussi dans l'un et l'autre pays la masse des hommes a-t-elle l'esprit inquiet : chez nous elle s'agit avec éclat, en Russie les passions politiques sont concentrées. En France chacun peut arriver à tout en partant de la tribune ; en Russie,

en partant de la cour : le dernier des hommes, s'il sait plaire au maître, peut devenir demain le premier après l'empereur. La faveur de ce dieu est un appât qui fait faire des prodiges aux ambitieux comme le désir de la popularité produit chez nous des métamorphoses miraculeuses. On devient flatteur profond à Pétersbourg de même qu'orateur sublime à Paris. Quel talent d'observation n'a-t-il pas fallu aux courtisans russes pour découvrir qu'un moyen de plaire à l'empereur est de se promener l'hiver sans redingote dans les rues de Pétersbourg ! Cette flatterie au climat a coûté la vie à plus d'un ambitieux. Ambitieux est même trop dire, car ici on flatte avec désintéressement. Deux fanatismes, deux passions plus analogues qu'elles ne le paraissent, l'orgueil populaire et l'abnégation servile du courtisan font des prodiges : l'une élève la parole au comble de l'éloquence, l'autre donne la force du silence ; mais toutes deux marchent au même but. Voilà donc sous le despotisme sans bornes, les esprits aussi émus, aussi tourmentés que sous la république, avec cette différence que l'agitation muette des sujets de l'autocratie trouble plus profondément les âmes à cause du secret que l'ambition est forcée de s'imposer pour réussir sous un gouvernement absolu. Chez nous, les sacrifices, pour être profitables, doivent être publics ; ici, au contraire, ils doivent rester ignorés. Le souverain tout-puissant

ne déteste rien tant qu'un sujet *publiquement* dévoué : tout zèle qui va au delà d'une obéissance aveugle et servile lui devient importun et suspect ; les exceptions ouvrent la porte aux prétentions : les prétentions se transforment en droits ; et sous un despote , un sujet qui se croit des droits est un rebelle.

Le maréchal Paskiewitch pourrait attester la vérité de ces remarques : on n'ose l'écraser , mais on l'annule tant qu'on peut.

Avant ce voyage mes idées sur le despotisme m'avaient été suggérées par l'étude que j'avais faite des sociétés autrichienne et prussienne. Je ne songeais pas que ces États ne sont despotiques que de nom , et que les mœurs y servent de correctif aux institutions ; je me disais : Là , des peuples gouvernés despotiquement me paraissent les plus heureux hommes de la terre ; le despotisme mitigé par la douceur des habitudes n'est donc pas une chose aussi détestable que nos philosophes nous le disent ; je ne savais pas encore ce que c'est que la rencontre d'un gouvernement absolu et d'une nation d'esclaves.

C'est en Russie qu'il faut venir pour voir le résultat de cette terrible combinaison de l'esprit et de la science de l'Europe avec le génie de l'Asie : je la trouve d'autant plus redoutable qu'elle peut durer , parce que l'ambition et la peur , passions qui ailleurs perdent les hommes en les faisant

trop parler, engendrent ici le silence. Ce silence violent produit un calme forcé, un ordre apparent plus fort et plus affreux que l'anarchie, parce que le malaise qu'il cause paraît éternel.

Je n'admets que bien peu d'idées fondamentales en politique, attendu qu'en fait de gouvernement je crois à l'efficacité des circonstances plus qu'à celle des principes; mais mon indifférence ne va pas jusqu'à tolérer des institutions qui me paraissent nécessairement exclure la dignité des caractères.

Peut-être qu'une justice indépendante et qu'une aristocratie forte mettraient du calme dans les esprits russes, de l'élévation dans les âmes, du bonheur dans le pays; mais je ne crois pas que l'empereur songe à ce moyen d'améliorer la condition de ses peuples: quelque supérieur qu'un homme puisse être, il ne renonce pas volontairement à faire par lui-même le bien d'autrui.

De quel droit d'ailleurs reprocherons-nous à l'empereur de Russie son amour de l'autorité? La révolution n'est-elle pas aussi tyrannique à Paris que le despotisme l'est à Saint-Pétersbourg?

Toutefois nous nous devons à nous-mêmes de faire ici une restriction pour constater la différence qu'il y a entre l'état social des deux pays. En France la tyrannie révolutionnaire est un mal de transition; en Russie, la tyrannie du despotisme est une révolution permanente.

Vous êtes bien heureux que je me sois distrait du sujet de cette lettre, je l'avais commencée pour vous décrire le théâtre illuminé, la représentation en gala et pour vous analyser la *traduction*, pantomime (expression russe) d'un ballet français. Si je m'en étais souvenu vous auriez ressenti le contre-coup de mon ennui, car cette solennité dramatique m'a fatigué sans m'éblouir en dépit des habits dorés des spectateurs; mais aussi la danse de l'Opéra de Pétersbourg sans mademoiselle Taglioni est raide et froide comme toutes les danses des théâtres européens quand elles ne sont pas exécutées par les premiers talents du monde, et la présence de la cour ne réchauffe personne, ni acteurs ni spectateurs. Vous savez que devant le souverain il n'est pas permis d'applaudir.

Les arts, disciplinés comme ils le sont à Pétersbourg, produisent des intermèdes de commande, bons pour amuser des soldats pendant les entr'actes des exercices militaires. C'est plus ou moins magnifique : c'est royal, impérial....; ce n'est pas amusant. Ici les artistes s'enrichissent; ils ne s'inspirent pas : la richesse et l'élégance sont utiles aux talents; mais ce qui leur est indispensable, c'est le bon goût et la liberté d'esprit du public qui le juge.

Les Russes ne sont pas encore arrivés au point de civilisation où l'on peut réellement jouir des

arts. Jusqu'à présent leur enthousiasme en ce genre est pure vanité; c'est une prétention, ainsi que leurs passions pour l'architecture grecque et pour le fronton et la colonne classique. Que ce peuple rentre en lui-même, qu'il écoute son génie primitif, et, s'il a reçu du ciel le sentiment des arts, il renoncera aux copies pour produire ce que Dieu et la nature attendent de lui; jusqu'à toutes ses magnificences à la suite ne vaudront jamais, pour le petit nombre de Russes vrais amateurs du beau qui végètent à Pétersbourg, un séjour à Paris ou un voyage en Italie.

La salle de l'Opéra est bâtie sur le dessin des salles de Milan et de Naples; mais celles-ci sont plus nobles et d'un effet plus harmonieux que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent dans ce genre en Russie.

LETTRE QUATORZIÈME.

Pétersbourg, ce 22 juillet 1859.

La population de Pétersbourg est de quatre cent cinquante mille âmes sans la garnison, à ce que disent les Russes bons patriotes; mais des gens bien informés et qui, conséquemment, passent ici pour malintentionnés, m'assurent qu'elle n'atteint pas à quatre cent mille, y compris la garnison. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville de palais, avec ses immenses espaces vides qu'on appelle des places, ressemble à des parties de champs clos de planches. Les petites maisons de bois dominant dans les quartiers éloignés du centre.

Les Russes, sortis d'une agglomération de peuplades longtemps nomades et toujours guerrières, n'ont pas encore complètement oublié la vie du bivac. Tous les peuples fraîchement arrivés de l'Asie campent en Europe comme les Turcs. Pétersbourg est l'état-major d'une armée et non la capitale d'une nation. Toute magnifique qu'est cette ville militaire, elle paraît nue à l'œil d'un homme de l'Occident.

Les distances sont le fléau de la Russie, m'a dit

l'empereur ; c'est une remarque dont on peut vérifier la justesse dans les rues même de Pétersbourg : aussi n'est-ce pas par luxe qu'on s'y promène en voiture à quatre chevaux conduits par un cocher et un postillon. Là une visite est une excursion. Les chevaux russes , pleins de feu et de nerf , n'ont pas autant de force musculaire que les nôtres ; la rudesse des pavés les fatigue : deux chevaux auraient de la peine à traîner longtemps dans les rues de Pétersbourg une voiture ordinaire ; l'attelage de quatre est donc un objet de première nécessité pour quiconque veut aller un peu dans le monde.

Parmi les gens du pays , tous n'ont pas le droit d'avoir quatre chevaux à leur voiture ; on n'accorde cette permission qu'à des personnes d'un certain rang.

Pour peu que vous vous éloigniez du centre de la ville , vous vous perdez dans des terrains vagues , bordés de baraques qui semblent destinées à loger des ouvriers rassemblés là provisoirement pour quelque grand travail. Ce sont des magasins de fourrages , des hangars remplis d'habillements et de toutes sortes d'approvisionnements pour les soldats : on se croit au moment d'une revue ou à la veille d'une foire qui n'arrive jamais. L'herbe croît dans ces soi-disant rues , toujours désertes , parce qu'elles sont trop spacieuses pour la population qui les parcourt.

Tant de pérystiles ont été ajoutés aux maisons, tant de portiques ornent les casernes qui représentent des palais, un tel luxe de décorations d'emprunt a présidé à la construction de cette capitale provisoire, que je compte moins d'hommes que de colonnes sur les places de Pétersbourg, toujours silencieuses et tristes, à cause de leur grandeur et surtout de leur imperturbable régularité. L'équerre et le cordeau s'accordent si bien avec la manière de voir des souverains absolus, que les angles droits sont l'écueil de l'architecture despotique. L'architecture vivante, passez-moi l'expression, ne se commande pas; elle naît pour ainsi dire d'elle-même, et sort comme involontairement du génie et des besoins d'un peuple. Faire une grande nation, c'est créer inmanquablement une architecture : je ne serais pas étonné si l'on venait à prouver qu'il y a eu autant d'architectures originales que de langues mères.

Au reste, la manie de la symétrie n'est pas particulière aux Russes. C'est chez nous un héritage de l'empire. Sans ce mauvais goût des architectes parisiens, il y a longtemps que nous aurions un plan raisonnable pour orner et terminer notre monstrueuse place du Carrousel; mais la nécessité des parallèles arrête tout.

Lorsque des artistes de génie réunirent successivement leurs efforts pour faire de la place du Grand-Duc à Florence une des plus belles choses

du monde, ils n'étaient pas tyrannisés par la passion des lignes droites et des monuments symétriques, ils concevaient le beau dans sa liberté, hors des carrés longs et des carrés parfaits. A défaut du sentiment de l'art et des libres créations de la fantaisie s'exerçant sur les données populaires qu'elles représentent, une justesse de coup d'œil mathématique a présidé à la création de Pétersbourg. Aussi ne peut-on oublier un instant, en parcourant cette patrie des monuments sans génie, que c'est une ville née d'un homme et non d'un peuple. Les conceptions y paraissent étroites, quoique les dimensions y soient énormes. C'est que tout peut se commander, hors la grâce, sœur de l'imagination.

La principale rue de Pétersbourg est la Perspective Newski, l'une des trois avenues qui aboutissent au palais de l'Amirauté. Ces trois lignes, formant patte d'oie, divisent régulièrement en cinq parties la ville méridionale, qui prend la forme d'un éventail comme Versailles. Cette ville, en partie plus moderne que le port, créé près des îles par Pierre I^{er}, s'est étendue sur la rive gauche de la Néva, malgré la volonté de fer du fondateur; cette fois la peur de l'inondation l'a emporté sur la peur de la désobéissance, et la tyrannie de la nature a vaincu le despotisme de l'homme.

Cette Perspective Newski mérite de vous être

décrite avec quelque détail. C'est une belle rue longue d'une lieue, large comme nos boulevards, et dans plusieurs parties de laquelle on a planté des arbres aussi malheureux que ceux de Paris : elle sert de promenade et de rendez-vous à tous les désœuvrés de la ville. A la vérité, il y en a peu, car ici on ne remue guère pour remuer, chaque pas que chacun fait ayant son but indépendant du plaisir. Porter un ordre, faire sa cour, obéir à un maître quel qu'il soit, voilà ce qui met en mouvement la plus grande partie de la population de Pétersbourg et de l'empire.

D'abominables cailloux en tête de chat servent de pavés à ce boulevard, appelé la Perspective. Mais ici du moins ainsi que dans quelques autres des principales rues, on a incrusté au milieu des pierres des blocs de bois qui font glissoirs pour les roues des voitures ; ces belles voies au rez du pavé sont formées par une marqueterie en dés et quelquefois en octogones de sapins profondément encaissés. Elles consistent chacune en deux bandes larges de deux à trois pieds et séparées par une raie de cailloux ordinaires sur laquelle marche le limonier : deux de ces voies, c'est-à-dire quatre bandes de bois longent la Perspective Newski, l'une à droite, l'autre à gauche de la rue, sans toucher aux maisons, dont elles sont encore séparées par des dalles ; ces dernières terrasses sont de pierre et servent de trottoirs aux piétons.

Ces beaux promenoirs diffèrent beaucoup des misérables trottoirs en planches qui déshonorent encore aujourd'hui quelques-unes des rues écartées. Il y a donc quatre lignes de dalles dans cette belle et vaste perspective qui s'étend, tout en se dépeuplant insensiblement, en s'enlaidissant et en s'attristant graduellement, jusqu'aux limites indéterminées de la ville habitable, c'est-à-dire jusque vers les confins de la barbarie asiatique dont Pétersbourg est toujours assiégé; car on retrouve le désert à l'extrémité de ses rues les plus somptueuses. Un peu au delà du pont d'Aniskoff vous rencontrez une rue qu'on appelle la rue Jelognaia, laquelle conduit à un désert nommé la place d'Alexandre. Je doute que l'empereur Nicolas ait jamais vu cette rue. La superbe ville, créée par Pierre le Grand, embellie par Catherine II, tirée au cordeau par tous les autres souverains, à travers une lande spongieuse et presque toujours submergée; se perd enfin dans un horrible mélange d'échoppes et d'ateliers, amas confus d'édifices sans nom, vastes places sans dessin et que le désordre naturel et la saleté innée du peuple de ce pays laissent depuis cent ans s'encombrer de débris de toutes choses, d'immondices de tous genres. Ces ordures s'entassent d'année en année dans les villes russes pour protester contre la prétention des princes allemands, qui se flattent de policer foncièrement les nations

slaves. Le caractère primitif de ces peuples, quelque défiguré qu'il soit par le joug qu'on lui impose, se fait jour au moins dans quelque coin de leurs villes de despotes et de leurs maisons d'esclaves; et si même ils ont de ces choses qu'on appelle des villes et des maisons, ce n'est pas parce qu'ils les aiment ou qu'ils en sentent le besoin, c'est parce qu'on leur a dit qu'il faut les avoir ou plutôt les subir pour marcher de front avec les vicilles races de l'Occident civilisé; c'est surtout parce que, s'ils s'avisaient de discuter contre les hommes qui les conduisent et les instruisent militairement, ces hommes étant tout à la fois leurs caporaux et leurs pédagogues, on les renverrait à coups de fouet dans leur patrie d'Asie. Ces pauvres oiseaux exotiques mis en gage par la civilisation européenne sont les victimes de la manie ou pour mieux dire, de l'ambition profondément calculée des czars, conquérants du monde à venir, et qui savent bien qu'avant de nous subjuguier il faut nous imiter.

Une horde de Calmouks qui campent sous des baraques autour d'un amas de temples antiques, une ville grecque improvisée pour des Tatares comme une décoration de théâtre, décoration magnifique, mais sans goût, préparée pour servir de cadre à un drame réel et terrible, voilà ce qu'on aperçoit du premier coup d'œil à Saint-Pétersbourg.

Je vous ai parlé du malheur des arbres condamnés à servir d'ornement à la Perspective Newski : ces pauvres bouleaux malingres vivent tout juste assez pour ne pas mourir ; ils seront bientôt aussi à plaindre que les ormes des boulevards et des champs Élysées de Paris, que nous voyons lentement dépérir, piqués au cœur par les boutiquiers qu'ils offusquent, desséchés par le gaz et à demi enterrés dans le bitume : triste spectacle offert pendant la belle saison aux habitués de Tortoni et du Cirque Olympique. Les arbres de Pétersbourg n'ont pas un meilleur sort : l'été la poussière les ronge, l'hiver la neige les ensevelit, puis le dégel les écorche, les coupe, les déracine.

La nature et l'histoire ne sont pour rien dans la civilisation russe ; rien n'est sorti du sol ni du peuple : il n'y a pas eu de progrès, un beau jour tout fut importé de l'étranger. Dans ce triomphe de l'imitation il y a plus de métier que d'art ; c'est la différence d'une gravure à un dessin.

Rien, dit-on, ne peut donner l'idée du bouleversement des rues de Pétersbourg, à la fonte des neiges. Durant les quinze jours qui suivent la débâcle, la Néva charrie des blocs de glace ; tous les ponts sont enlevés, les communications sont pendant quelques jours interrompues entre les deux principales parties de la ville ; plusieurs quartiers restent isolés. On m'a conté la mort d'une per-

sonne considérable causée par l'impossibilité de faire venir son médecin durant ces jours désastreux. Alors les rues ressemblent à des lits de torrents furieux où l'inondation élève en passant ses barricades annuelles. Peu de crises politiques causeraient autant de dommages que cette révolte annuelle de la nature contre une civilisation incomplète et impossible.

Depuis qu'on m'a décrit le dégel de Pétersbourg, je ne me plains plus du pavé, tout détestable qu'il est, car il est à refaire tous les ans. C'est un triomphe de volonté que de circuler onze mois en voiture dans une ville ainsi labourée par les zéphyr du pôle.

Passé midi, la Perspective Newski, la grande place du palais, les quais, les ponts sont traversés par une assez grande quantité de voitures de diverses sortes et de formes singulières; ce mouvement égaie un peu la tristesse habituelle de cette ville, la plus monotone des capitales de l'Europe.

L'intérieur des habitations est également triste, parce que, malgré la magnificence de l'ameublement entassé à l'anglaise dans certaines pièces destinées à recevoir du monde, on entrevoit dans l'ombre une saleté domestique, un désordre naturel et profond qui rappelle l'Asie.

Le meuble dont on use le moins dans une maison russe, c'est le lit. Des femmes de service

couchent dans des soupentes, pareilles à celles des anciennes loges de portiers en France, tandis que les hommes se roulent sur l'escalier, dans les vestibules, et même, dit-on, dans le salon sur des coussins qu'ils jettent à terre pour la nuit.

Ce matin j'ai fait une visite au prince ***. C'est un grand seigneur, ruiné, infirme, malade, hydropique; il souffre au point de ne pouvoir se lever, et néanmoins il n'a pas de quoi se coucher, je veux dire qu'il n'a pas ce qu'on appelle un lit dans les pays où la civilisation date de loin. Il loge dans la maison de sa sœur, qui est absente. Seul, au fond de ce palais nu, il passe la nuit sur une banquette de bois, recouverte d'un tapis et de quelques oreillers. Ceci ne peut être attribué au goût particulier d'un homme : dans toutes les maisons russes où je suis entré, j'ai vu que le paravent est nécessaire au lit des Slaves, comme le musc l'est à leur personne : profonde malpropreté qui n'exclut pas toujours l'élégance apparente. Quelquefois on a un lit de parade, objet de luxe dont on fait montre par respect pour la mode européenne, mais dont on ne fait pas d'usage.

Il y a un ornement particulier aux habitations de quelques Russes élégants : c'est un petit jardin factice dans un coin du salon. Trois longues caisses à fleurs enserrant une fenêtre, et forment une salle de verdure (*altana*), espèce de kiosque qui rappelle ceux des jardins. Les caisses sont sur-

montées d'une palissade ou balustrade en bois des fles ou en bois doré, faisant barrière à hauteur d'homme. Ce petit boudoir découvert s'entoure de liere et d'autres plantes grimpantes qui serpentent le long du treillage, et produisent un effet agréable au milieu d'un vaste appartement rempli de dorure et obstrué de meubles; ainsi dans un salon brillant la vue est récréée par un peu de verdure et de fraîcheur, chose de luxe pour ce pays. Là se tient la maîtresse de la maison, assise devant une table; près d'elle on voit quelques chaises, deux ou trois personnes au plus peuvent entrer à la fois dans cette retraite peu profonde, mais pourtant assez secrète pour plaire à l'imagination.

L'effet de cette espèce de bosquet de chambre m'a paru agréable, et l'idée en est raisonnable, dans un pays où le mystère doit présider à toute conversation intime. Je crois cet usage importé de l'Asie.

Je ne serais pas surpris si on introduisait un jour dans quelque maison de Paris le jardin artificiel des salons russes. Il ne déparerait pas la demeure des femmes d'État les plus à la mode en France aujourd'hui. Je me réjouirais de cette innovation, ne fût-ce que pour faire pièce aux anglomanes, à qui je ne pardonnerai jamais le mal qu'ils ont fait au bon goût et au véritable esprit français.

Les Slaves, lorsqu'ils sont beaux, ont une taille svelte, élégante, et qui cependant donne l'idée de la force ; ils ont tous les yeux coupés en amandes ; et le regard fourbe et furtif des peuples de l'Asie. Leurs yeux, qu'ils soient noirs ou bleus, sont toujours transparents, ils ont de la vivacité, du mouvement et beaucoup de charme parce qu'ils rient.

Ce peuple, sérieux par nécessité plus que par nature, n'ose guère rire que du regard ; mais à force de paroles réprimées, ce regard, animé par le silence, supplée à l'éloquence, tant il donne de passion à la physionomie. Il est presque toujours spirituel, quelquefois doux, lent, plus souvent triste jusqu'à la férocité ; il tient de celui de la bête fauve prise au piège.

Ces hommes nés pour guider un char, ont de la race, ainsi que les chevaux qu'ils conduisent : leur aspect étrange et la légèreté de leurs bêtes rendent les rues de Pétersbourg amusantes à parcourir. Ainsi, grâce à ses habitants et malgré ses architectes, cette ville ne ressemble à aucune des villes européennes.

Les cochers russes sont assis droits sur leurs sièges ; ils mènent leurs chevaux toujours grand train, mais avec beaucoup de sûreté, quoiqu'un peu rudement : la justesse, la promptitude de leur coup d'œil est admirable ; et, soit qu'ils conduisent à deux ou à quatre chevaux, ils ont toujours

deux rênes pour chaque cheval, et les tiennent à pleines mains, avec force, les bras tendus en avant, très-loin du corps : nul embarras ne les arrête. Bêtes et hommes à demi sauvages parcourent précipitamment la ville avec un air de liberté inquiétant ; mais la nature les a rendus prestes, adroits ; aussi, malgré l'extrême audace de ces cochers, les accidents sont-ils rares dans les rues de Pétersbourg. Souvent ces hommes n'ont pas de fouet ; quand ils en ont un, il est si court qu'ils ne peuvent s'en servir. Ne faisant pas non plus usage de la voix, ils ne mènent que des rênes et du frein. Vous pouvez parcourir Pétersbourg pendant des heures sans entendre un seul cri. Si les piétons ne se rangent pas assez vite, le falleiter (postillon de volée qui monte *le cheval de droite* des attelages à quatre chevaux) pousse un petit glapissement, assez semblable aux gémissements aigus d'une marmotte relancée dans son gîte ; à ce bruit menaçant, qui veut dire : Rangez-vous ! tout s'écarte, et la voiture a passé, comme par magie, sans ralentir son train.

Les équipages sont en général dépourvus de goût et mal tenus ; les voitures, mal lavées, mal peintes, encore plus mal vernies, n'ont pas de véritable élégance : si l'on en fait venir une d'Angleterre, elle ne résiste que peu de temps aux pavés de Pétersbourg et au train des chevaux russes. Les harnais solides, légers et gracieux

sont faits d'excellent cuir ; en somme, malgré la négligence des gens d'écurie, et le peu d'invention des ouvriers, l'ensemble des équipages a un caractère original et pittoresque qui remplace jusqu'à un certain point le soin minutieux dont on se pique ailleurs ; et comme les grands seigneurs vont toujours à quatre chevaux, les cérémonies de la cour ont bon air, même vues de la rue.

On n'attelle quatre chevaux de front que pour les voyages et les longues courses hors de la ville ; dans Pétersbourg les chevaux vont toujours deux à deux ; les traits de volée sont démesurément longs ; l'enfant qui les mène est costumé à la persanne de même que le cocher : cet habit, nommé *armiac*, ne convient pourtant qu'à l'homme assis sur son siège ; il n'est pas commode pour enfourcher un cheval, mais malgré ce désavantage le postillon russe est lesté et hardi.

Je ne saurais vous peindre le sérieux, la fierté silencieuse, l'adresse, l'imperturbable témérité de ces petits polissons slaves ; leur insolence et leur habileté font ma joie chaque fois que je me promène dans la ville ; voilà pourquoi je vous parle d'eux souvent et en détail ; enfin, et c'est chose plus rare ici qu'ailleurs, ils ont l'air heureux.

Il est dans la nature de l'homme d'éprouver du contentement à bien faire ce qu'il fait ; les cochers et les postillons russes étant des plus habiles du monde peuvent se trouver satisfaits de

leur condition, quelque dure qu'elle soit d'ailleurs.

Il faut dire aussi que ceux qui sont au service des seigneurs se piquent d'élégance et paraissent bien soignés, mais les chevaux de remise et leurs tristes conducteurs me font pitié, tant leur vie est dure : ils demeurent dans la rue depuis le matin jusqu'au soir, à la porte de la personne qui les loue ou sur les places que la police leur assigne. Les bêtes toujours attelées, et les hommes toujours sur le siège, mangent à leur poste, sans l'abandonner un instant. Pauvres chevaux!... je plains moins les hommes ; le Russe a le goût de la servitude. On donne aux chevaux des auges portatives, posées sur des tréteaux : ainsi vous trouvez votre voiture prête chaque fois que vous voulez sortir sans qu'il soit nécessaire de la commander.

Cependant les cochers ne vivent de cette manière que pendant l'été, pour l'hiver ils ont des hangars bâtis au milieu des places les plus fréquentées. On allume de grands feux autour de ces abris à portée des spectacles, des palais et de tous les lieux où se donnent des fêtes, et c'est là que se réchauffent les domestiques ; néanmoins il ne se passe guère de nuit de bal au mois de janvier sans qu'un homme ou deux meurent de froid dans la rue ; les précautions mêmes prouvent le danger plutôt qu'elles ne l'écartent, et les dénégations

obstinées des Russes me confirment la vérité du fait que je vous rapporte.

Une femme, plus sincère que les autres, m'a répondu aux questions réitérées que je lui adressais à ce sujet : « C'est possible, mais je n'en ai jamais entendu parler. » Dénégation qui vaut un aveu précieux. Il faut venir ici pour savoir jusqu'où l'homme riche peut porter le dédain pour la vie de l'homme pauvre, et pour apprendre en général le peu de valeur qu'a la vie aux yeux de l'homme condamné à vivre sous l'absolutisme.

En Russie l'existence est pénible pour tout le monde; l'empereur n'y est guère moins rompu à la fatigue que le dernier des serfs. On m'a montré son lit : la dureté de cette couche étonnerait nos laboureurs. Ici tous les hommes sont forcés de se répéter une vérité sévère : c'est que le but de la vie n'est pas sur la terre, et que le moyen de l'atteindre n'est pas le plaisir.

L'inexorable image du devoir et de la soumission vous apparaît à chaque instant et ne vous permet pas d'oublier la rude condition de l'existence humaine : le travail et la douleur ! Il n'est permis de subsister en Russie qu'en sacrifiant tout à l'amour de la patrie terrestre, sanctifié par la foi en la patrie céleste.

Si par moment, au milieu d'une promenade publique, la rencontre de quelques oisifs me fait illusion en me persuadant qu'il pourrait y avoir

en Russie comme ailleurs, des hommes qui s'amuseraient pour s'amuser, des hommes pour qui le plaisir serait une affaire, je suis détrompé à l'instant par la vue du feldjæger qui passe silencieusement au grand galop dans sa télèga. Le feldjæger est l'homme du pouvoir; il est la parole du maître; télégraphe vivant, il va porter un ordre à un autre homme aussi ignorant que lui de la pensée qui les fait mouvoir : cet autre automate l'attend à cent, à mille, à quinze cents lieues dans les terres. La télèga sur laquelle chemine l'homme de fer, est de toutes les voitures de voyage la plus incommode. Figurez-vous une petite charrette à deux bancs de cuir sans ressorts et sans dossier; aucun autre équipage ne peut servir dans les chemins de traverse auxquels aboutissent toutes les grandes routes commencées jusqu'à ce jour à travers ce vague et sauvage empire. Le premier banc est réservé au postillon ou au cocher qui change à chaque relais, le second au courrier qui voyage jusqu'à la mort, laquelle vient de bonne heure pour les hommes voués à ce dur métier.

Ceux que je vois rapidement traverser dans toutes les directions les belles rues de la ville me représentent aussitôt les solitudes où ils vont s'enfoncer : je les suis en imagination, et au bout de leur course m'apparaît la Sibérie, le Kamtschatka, le désert salé, la muraille de la Chine, la Laponie, la mer Glaciale, la Nouvelle-Zemble, la Perse, le

Caucase ; ces noms historiques, presque fabuleux, produisent sur ma pensée l'effet d'un lointain vapoureux dans un grand paysage ; mais vous pouvez vous imaginer combien ce genre de rêverie attriste l'âme !... Néanmoins l'apparition de ces courriers sourds, aveugles et muets, est un aliment poétique incessamment fourni à l'esprit de l'étranger. Cet homme, né pour vivre et mourir sur sa charrette, répand à lui seul un intérêt mélancolique sur les moindres scènes de la vie ; rien de prosaïque ne peut subsister dans l'esprit en présence de tant de souffrances et de tant de grandeur. Il faut convenir que si le despotisme rend malheureux les peuples qu'il opprime, il a été inventé pour le plaisir des voyageurs qu'il jette dans un étonnement toujours nouveau. Sous la liberté, tout se publie et s'oublie, car tout est vu d'un coup d'œil ; sous le gouvernement absolu, tout se cache, mais tout se devine, de là un vif intérêt : on retient, on remarque les moindres circonstances, une secrète curiosité anime la conversation rendue plus piquante par le mystère, et par l'absence même d'intérêt apparent ; là l'esprit est paré de ses voiles comme la beauté chez les musulmans ; si les habitants d'un pays ainsi gouverné ne peuvent s'y amuser de bon cœur, un étranger ne s'y peut déplaire de bonne foi. Moins on jugerait le fond des choses, et plus l'apparence devrait intéresser. Moi je pense un peu trop à ce que je ne vois pas pour

être tout à fait satisfait de ce que je vois ; néanmoins, tout en m'affligeant, le spectacle me paraît attachant.

La Russie n'a point de passé, disent les amateurs de l'antiquité. C'est vrai, mais l'avenir et l'espace y servent de pâture aux imaginations les plus ardentes. Le philosophe est à plaindre en Russie, le poète peut et doit s'y plaire.

Il n'y a de poètes vraiment malheureux que ceux qui sont condamnés à languir sous le régime de la publicité. Quand tout le monde peut tout dire, le poète n'a plus qu'à se taire. La poésie est un mystère qui sert à exprimer plus que la parole ; elle ne saurait subsister chez les peuples qui ont perdu la pudeur de la pensée. La vision, l'allégorie, l'apologue, c'est la vérité poétique ; or, dans les pays de publicité, cette vérité-là est tuée par la réalité, toujours trop grossière au gré de la fantaisie.

Il faut que la nature ait mis un sentiment profondément poétique dans l'âme des Russes, peuple moqueur et mélancolique, pour qu'ils aient trouvé le moyen de donner un aspect original et pittoresque à des villes bâties par des hommes entièrement dépourvus d'imagination, et cela dans le pays le plus plat, le plus triste, le plus monotone, et le plus nu de la terre. Des plaines éternelles, de sombres et plates solitudes : voilà la Russie.

Cependant si je pouvais vous montrer Pétersbourg, ses rues et ses habitants tels que je les vois, je vous ferais un tableau de genre à chaque ligne. Tant le génie de la nation slave a puissamment réagi contre la stérile manie de son gouvernement. Ce gouvernement antinational n'avance que par évolutions militaires : il rappelle la Prusse sous son premier roi.

Je vous ai décrit une ville sans caractère, plutôt pompeuse qu'imposante, plus vaste que belle, remplie d'édifices sans style, sans goût, sans signification historique. Mais pour être complet, c'est-à-dire vrai, il fallait en même temps faire mouvoir à vos yeux, dans ce cadre prétentieux et ridicule, des hommes naturellement gracieux, et qui avec leur génie oriental, ont su s'approprier une ville bâtie pour un peuple qui n'existe nulle part; car Pétersbourg a été fait par des hommes riches, et dont l'esprit s'était formé en comparant, sans étude approfondie, les divers pays de l'Europe. Cette légion de voyageurs plus ou moins raffinés, plus expérimentés que savants, était une nation artificielle, un choix d'esprits intelligents et habiles recrutés chez toutes les nations du monde : ce n'était pas le peuple russe, celui-ci est narquois comme l'esclave qui se console de son joug en s'en moquant tout bas; superstitieux, fanfaron, brave et paresseux comme le soldat; poétique, musical et réfléchi comme le berger; car les habi-

tudes des races nomades seront longtemps dominantes parmi les Slaves; tout cela ne s'accorde ni avec le style des édifices ni avec le plan des rues de Pétersbourg, il y a évidemment scission ici entre l'architecte et l'habitant. Les ingénieurs européens sont venus dire aux Moscovites comment ils devaient construire et orner une capitale digne de l'admiration de l'Europe et ceux-ci, avec leur soumission militaire, ont cédé à la force du commandement. Pierre le Grand a bâti Pétersbourg contre les Suédois bien plus que pour les Russes; mais le naturel du peuple s'est fait jour malgré son respect pour les caprices du maître, et malgré sa défiance de soi-même; et c'est à cette désobéissance involontaire que la Russie doit son cachet d'originalité : rien n'a pu effacer le caractère primitif des habitants; ce triomphe des facultés innées contre une éducation mal dirigée, est un spectacle intéressant pour tout voyageur capable de l'apprécier.

Heureusement pour le peintre et pour le poète que les Russes sont essentiellement religieux : leurs églises, au moins, sont à eux; la forme immuable des édifices pieux fait partie du culte et la superstition défend ces forteresses religieuses contre la manie des figures de mathématique en pierres de taille, des carrés longs, des surfaces planes et des lignes droites; enfin contre l'architecture militaire plutôt que classique qui donne à

chacune des villes de ce pays l'air d'un camp destiné à durer quelques semaines pendant les grandes manœuvres.

On reconnait également le génie d'un peuple nomade dans les chariots, les voitures, les harnais et les attelages russes. Figurez-vous des essaims, des nuées de drowskas rasant la terre. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit ailleurs de cette voiture mouche. Elle est si petite qu'elle disparaît entièrement sous l'homme : représentez-vous-la roulant entre de longues files de maisons bien alignées, très-basses, mais au-dessus desquelles on découvre les aiguilles d'une multitude d'églises et de quelques monuments célèbres : si cet ensemble n'est pas beau, il est au moins étonnant. Ces flèches dorées ou peintes rompent les lignes monotones des toits de la ville ; elles percent les airs de dards tellement aigus qu'à peine l'œil peut-il distinguer le point où leur dorure s'éteint dans la brume d'un ciel polaire. La flèche de la citadelle, racine et berceau de Pétersbourg, et celle de l'Amirauté revêtue de l'or des ducats de Hollande offerts au czar Pierre par la république des Provinces-Unies, sont les plus remarquables. Ces aigrettes monumentales, imitées des parures asiatiques, dont sont ornés, dit-on, les édifices de Moscou, me paraissent d'une hauteur et d'une hardiesse vraiment extraordinaires. On ne conçoit pas qu'elles se soutiennent en l'air : c'est un orne-

ment vraiment russe : figurez-vous donc un assemblage immense de dômes accompagnés des quatre campaniles obligés chez les Grecs modernes pour faire une église. Imaginez-vous une multitude de coupoles argentées, dorées, azurées, étoilées et les toits des palais peints en vert d'émeraude ou d'outremer, les places ornées de statues de bronze en l'honneur des principaux personnages historiques de la Russie et des empereurs : borde ce tableau d'un fleuve immense qui, les jours de calme, sert de miroir, et les jours de tempête, de repoussoir à tous les objets ; joignez-y le pont de bateaux de Troïtza jeté sur le point le plus large de la Néva, entre le Champ-de-Mars, où la statue de Suwarrow se perd dans l'espace, et la citadelle où dorment dans leurs tombeaux dépouillés d'ornements Pierre le Grand et sa famille (1) ; enfin rappelez-vous que la nappe d'eau de la Néva toujours pleine, coule à rez de terre et respecte à peine au milieu de la ville une île toute bordée d'édifices à colonnes grecques, supportés par leurs fondements de granit et bâtis d'après des dessins de temples païens ; si vous saisissez bien cet ensemble, vous comprendrez comment Pétersbourg est une ville infiniment pittoresque, malgré le mauvais goût de son architecture d'emprunt, malgré la teinte marécageuse des campagnes qui l'en-

(1) Le rit grec défend la sculpture dans les églises.

vironnent, malgré l'absence totale d'accidents dans le terrain et la pâleur des beaux jours d'été sous le terne climat du Nord.

Le peu de mouvement du fleuve aux approches de son embouchure où très-souvent la mer le force de s'arrêter et même de rebrousser chemin, ajoute encore à la singularité de la scène.

Ne me reprochez pas mes contradictions, je les ai aperçues avant vous sans vouloir les éviter, car elles sont dans les choses; ceci soit dit une fois pour toutes. Comment vous donner l'idée réelle de ce que je vous dépeins si ce n'est en me contredisant à chaque mot? Si j'étais moins sincère je vous paraîtrais plus conséquent : considérez que dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, la vérité n'est qu'un assemblage de contrastes tellement criants qu'on dirait que la nature et la société n'ont été créées que pour faire tenir ensemble des éléments qui sans elles devraient s'abhorrer et s'exclure.

Rien n'est triste comme le ciel de Pétersbourg à midi; mais si le jour est sans éclat sous cette latitude, les soirs, les matins y sont superbes, c'est alors qu'on voit se répandre dans l'air et sur la glace des eaux presque sans rivages qui continuent le ciel, certaines gerbes de lumière, des jets, des bouquets de feu que je n'avais encore aperçus nulle part.

Le crépuscule qui dure ici les trois quarts de

la vie est riche en accidents admirables ; le soleil d'été, un moment submergé vers minuit, nage longtemps à l'horizon au niveau de la Néva et des basses terres qui la bordent ; il darde dans le vide des lueurs d'incendie qui rendraient belle la nature la plus pauvre ; ce qu'on éprouve à cet aspect ce n'est pas l'enthousiasme que produit la couleur des paysages de la zone torride, c'est l'attrait d'un rêve, c'est l'irrésistible pouvoir d'un sommeil plein de souvenirs et d'espérances. La promenade des îles à cette heure-là est une véritable idylle. Sans doute il manque beaucoup de choses à ces sites pour en faire de beaux tableaux bien composés, mais la nature a plus de puissance que l'art sur l'imagination de l'homme ; son aspect ingénu suffit sous toutes les zones au besoin d'admiration qu'il a dans l'âme : et comment placerait-il mieux ce sentiment ? Dieu, aux environs du pôle, a beau réduire la terre au dernier degré d'aplatissement et de nudité, malgré cette misère, le spectacle de la création sera toujours pour l'œil de l'homme le plus éloquent interprète des desseins du Créateur. Les têtes chauves n'ont-elles pas leur beauté ? quant à moi je trouve les sites des environs de Pétersbourg plus que beaux, ils ont un caractère de tristesse sublime, et qui équivaut bien pour la profondeur de l'impression à la richesse et à la variété des paysages les plus célèbres de la terre. Ce n'est pas une œuvre pom-

peuse, artificielle, une invention agréable, c'est une profonde solitude, une solitude terrible et belle comme la mort. D'un bout de ses plaines, d'un rivage de ses mers à l'autre, la Russie entend la voix de Dieu que rien n'arrête, et qui dit à l'homme enorgueilli de la mesquine magnificence de ses pauvres villes : Tu as beau faire, je suis toujours le plus grand ! souvent un visage dénué de beauté a plus d'expression, plus de physionomie ; et se grave dans notre souvenir d'un manière plus ineffaçable que des traits réguliers qui ne peignent ni passion ni sentiment. Tel est l'effet de nos préoccupations d'immortalité que ce qui intéresse surtout l'habitant de la terre, c'est ce qui lui parle d'autre chose que de la terre. Admirez la puissance des dons primitifs chez les nations : pendant plus de cent ans les Russes bien élevés, les grands seigneurs, les savants, les puissants du pays ont été mendier des idées et copier des modèles dans toutes les sociétés de l'Europe ; eh bien ! cette ridicule fantaisie de princes et de courtisans n'a pas empêché le peuple de rester original (1).

Cette race spirituelle est trop fine de sa nature, elle a le tact trop délicat pour se pouvoir confondre avec les peuples teutoniques. La bourgeoise Alle-

(1) Ce reproche qui tombe sur Pierre I^{er} et sur ses successeurs immédiats complète l'éloge de l'empereur Nicolas, qui a commencé d'arrêter ce torrent.

magne est encore aujourd'hui plus étrangère à la Russie que ne l'est l'Espagne avec ses peuples de sang arabe. La lenteur, la lourdeur, la grossièreté, la timidité, la gaucherie, sont antipathiques au génie des Slaves. Ils supporteraient mieux la vengeance et la tyrannie; les vertus germaniques elles-mêmes sont odieuses aux Russes; aussi en peu d'années ceux-ci, malgré leurs atrocités religieuses et politiques, ont-ils fait plus de progrès dans l'opinion à Varsovie, que les Prussiens, malgré les rares et solides qualités qui distinguent la race allemande; je ne dis pas que ceci soit un bien, je le note comme un fait : tous les frères ne s'aiment pas, mais tous se comprennent.

Quant à l'analogie que je crois découvrir sur certains points entre les Russes et les Espagnols, elle s'explique par les rapports qui ont pu exister originairement entre les tribus arabes et quelques-unes des hordes qui passèrent de l'Asie en Moscovie. L'architecture moresque a du rapport avec la byzantine, type de la vraie architecture moscovite. Le génie des peuples asiatiques errants en Afrique ne saurait être contraire à celui des autres nations de l'Orient à peine établies en Europe : l'histoire s'explique par l'influence progressive des races, ce sont des fatalités sociales comme les caractères sont des fatalités personnelles.

Sans la différence de religion, sans les mœurs diverses des peuples, je me croirais ici dans une

des plaines les plus élevées et les plus stériles de la Castille. A la vérité il y fait une chaleur d'Afrique; depuis vingt ans la Russie n'a pas vu un été aussi brûlant.

Malgré une chaleur des tropiques, je vois déjà les Russes faire leur provision de bois. Des bateaux chargés de bûches de bouleaux, le seul chauffage dont on fasse usage ici où le chêne est un arbre de luxe, obstruent les nombreux et larges canaux qui coupent en tous sens cette ville bâtie sur le modèle d'Amsterdam, car dans les principales rues de Pétersbourg coule un bras de la Néva; cette eau disparaît l'hiver sous la neige, et l'été sous la quantité de barques qui se pressent le long des quais pour déposer à terre leurs approvisionnements.

Ce bois est d'avance scié très-court; puis au sortir des bateaux, on le place sur des voitures assez singulières. Ces charrettes d'une simplicité primitive consistent en deux gaules qui font brancards et qui sont destinées à lier le train de devant avec celui de derrière : on entasse sur ces longues perches très-rapprochées l'une de l'autre, car la voie du char est étroite, un rang de bûches montées comme une muraille à la hauteur de sept ou huit pieds. Vu de côté, cet échafaudage est une maison qui marche. On lie le bois sur la charrette avec une chaîne : si la chaîne vient à se lâcher dans les secousses du pavé, le conducteur

la resserre chemin faisant avec une corde et un bâton qu'il emploie en forme de tourniquet, sans arrêter ni même ralentir son cheval. On voit l'homme pendu à son pan de bois pour en relier avec effort toutes les parties ; on dirait d'un écu-reuil qui se balance à sa corde dans une cage, ou à sa branche dans une forêt, et pendant cette opération silencieuse, la muraille de bois continue silencieusement son chemin dans la rue qu'elle suit sans encombres, car sous ce gouvernement violent, tout se passe sans heurt, ni paroles, ni bruit. C'est que la peur inspire à l'homme une mansuétude calculée, plus sûre que la douceur naturelle.

Je n'ai pas vu un seul de ces chancelants édifices s'écrouler pendant les scabreux, et souvent les longs trajets qu'on leur fait faire à travers la ville.

Le peuple russe est souverainement adroit : c'est contre le vœu de la nature que cette race d'hommes a été poussée près du pôle par les révolutions humaines et qu'elle y est retenue par les nécessités politiques. Qui pénétrerait plus avant dans les vues de la Providence, reconnaîtrait peut-être que la guerre contre les éléments est la rude épreuve à laquelle Dieu a voulu soumettre cette nation marquée par lui pour en dominer un jour beaucoup d'autres. La lutte est l'école de la Providence.

Le combustible devient rare en Russie. Le bois

se paye à Pétersbourg aussi cher qu'à Paris. Il est telle maison ici dont le chauffage coûte, par hiver, de neuf à dix mille francs. En voyant la dilapidation des forêts, on se demande avec inquiétude de quel bois se chauffera la génération qui suivra celle-ci.

Pardonnez-moi la plaisanterie : je pense souvent que ce serait une mesure de prudence de la part des peuples qui jouissent d'un beau climat que de fournir aux Russes de quoi faire bon feu chez eux. Ils regretteraient moins le soleil.

Les charrettes destinées à emporter les immondices de la ville sont petites et incommodes ; avec une telle machine un homme et un cheval ne peuvent faire que peu d'ouvrage en un jour. Généralement les Russes manifestent leur intelligence plutôt par la manière d'employer de mauvais ustensiles que par le soin qu'ils mettent à perfectionner ceux qu'ils ont. Doués de peu d'invention, ils manquent, le plus souvent, des mécaniques appropriées au but qu'ils veulent atteindre. Ce peuple, qui a tant de grâce et de facilité, est dépourvu de génie créateur. Encore une fois, les Russes sont les Romains du Nord. Les uns et les autres ont tiré leurs sciences et leurs arts de l'étranger. Ils ont de l'esprit, mais c'est un esprit imitateur, et par conséquent plus ironique que fécond ; cet esprit contrefait tout, il n' imagine rien.

La moquerie est le trait dominant du caractère des tyrans et des esclaves. Toute nation opprimée à l'esprit tourné au dénigrement, à la satire, à la caricature; elle se venge de son inaction et de son abaissement par des sarcasmes. Reste à calculer et à formuler le rapport qui existe entre les nations et les constitutions qu'elles se donnent ou qu'elles subissent. Mon opinion est que chaque nation policée a pour gouvernement le seul qu'elle puisse avoir. Je ne prétends pas vous imposer ni même vous exposer ce système. C'est un travail que je laisse à de plus dignes et à de plus savants que moi; mon but aujourd'hui est moins ambitieux, c'est de vous décrire ce qui me frappe dans les rues et sur les quais de Pétersbourg.

En quelques endroits la Néva est toute couverte de barques de foin. Ces rustiques édifices sont plus grands que bien des maisons; et leur aspect me paraît pittoresque et ingénieux comme tout ce que les Slaves ne doivent qu'à eux-mêmes. Ces barques, habitées par les hommes qui les conduisent, sont tendues de tapis de paille, espèce de sparterie qui, toute grossière qu'elle est, donne un air de pavillon oriental, de jonque chinoise au mobile édifice : ce n'est qu'à Pétersbourg que j'ai vu des murailles de foin tapissées de paillassons, et des familles sortir de dessous ce foin comme des bêtes s'élancent de leurs tanières.

Le métier de badigeonneur devient important dans une ville où l'intérieur des maisons reste en proie à des fourmilières de vermine, tandis que l'extérieur est régulièrement dégradé par les hivers. En Russie, il faut recrépir chaque année tout édifice qu'on veut préserver d'une prompt destruction.

La manière dont le badigeonneur russe fait son métier est curieuse : il n'a que trois mois par an pour travailler au dehors des maisons. Vous jugez que le nombre des ouvriers doit être considérable : on en rencontre à chaque coin de rue. Ces hommes, assis au péril de leur vie sur une planchette mal attachée à une grande corde flottante, se balancent comme des insectes contre les édifices qu'ils reblanchissent. Quelque chose de semblable a lieu chez nous, où des ouvriers se pendent aussi aux nœuds d'une corde pour monter et descendre le long des maisons. Mais en France les badigeonneurs toujours en petit nombre, sont bien moins téméraires que les Russes. En tout lieu l'homme apprécie sa vie ce qu'elle vaut.

Figurez-vous des centaines d'araignées pendues au fil de leurs toiles déchirées par l'orage, et qu'elles s'empressent de réparer avec une dextérité, une activité merveilleuse, et vous aurez l'idée du travail des badigeonneurs dans les rues de Pétersbourg pendant le court été du Nord. Les maisons n'ont guère plus de trois étages; elles

sont blanches, mais leur apparence est trompeuse, car on les croirait propres. Moi qui sais la vérité sur l'intérieur, je passe devant ces brillantes façades avec un respectueux dégoût.

En province, on badigeonne les villes où l'empereur doit passer : est-ce un honneur rendu au souverain, ou veut-on lui faire illusion sur la misère du pays?

En général, les Russes portent avec eux une odeur désagréable, et dont on s'aperçoit même de loin. Les gens du monde sentent le musc, et les gens du peuple le chou aigre, mêlé d'une exhalaison d'oignons et de vieux cuirs gras parfumés. Ces senteurs ne varient pas.

Vous pouvez conclure de là que les trente mille sujets de l'empereur qui viennent au 1^{er} janvier lui offrir leurs félicitations jusque dans son palais, et les six ou sept mille que nous verrons demain se presser dans l'intérieur du château de Péterhoff pour fêter leur impératrice, doivent laisser sur leur passage un parfum redoutable.

De toutes les femmes du peuple que j'ai rencontrées jusqu'ici dans les rues, pas une seule ne m'a semblé belle ; et le plus grand nombre d'entre elles m'a paru d'une laideur remarquable et d'une malpropreté repoussante. On s'étonne en pensant que ce sont là les épouses et les mères de ces hommes aux traits si fins, si réguliers, aux profils grecs, à la taille élégante et souple,

qu'on aperçoit même parmi les dernières classes de la nation. Rien de si beau que les vieillards, de si affreux que les vieilles femmes russes. J'ai vu peu de bourgeoises. Une des singularités de Pétersbourg, c'est que le nombre des femmes relativement à celui des hommes y est moindre que dans les capitales des autres pays; on m'assure qu'elles forment tout au plus le tiers de la population totale de la ville.

Cette rareté fait qu'elles ne sont que trop fêtées : on leur témoigne tant d'empressement qu'il n'en est guère qui se risquent seules passé une certaine heure dans les rues des quartiers peu populeux. Dans la capitale d'un pays tout militaire et chez un peuple adonné à l'ivrognerie, cette retenue me paraît assez motivée. En général les femmes russes se montrent moins en public que les Françaises; il ne faudrait pas remonter bien haut pour arriver au temps où elles passaient leur vie enfermées comme les femmes de l'Asie. Cette réserve dont le souvenir se perpétue, rappelle comme tant d'autres coutumes russes l'origine de ce peuple. Elle contribue à la tristesse des fêtes et des rues de Pétersbourg. Ce qu'on voit de plus beau dans cette ville, ce sont les parades, tant il est vrai que c'est à bon droit que je vous ai dit que toute ville russe, à commencer par la capitale, est un camp un peu plus stable et et plus pacifique qu'un bivac.

On compte peu de cafés dans Pétersbourg : il n'y a point de bals publics autorisés dans l'intérieur de la ville ; les promenades ne sont guère fréquentées et on les parcourt avec une gravité peu réjouissante.

Mais si la peur rend ici les hommes sérieux, elle les rend aussi fort polis. Je n'ai jamais vu autant de gens se traiter avec égard et cela dans toutes les classes. Le cocher de drowska salue imperturbablement son camarade qui n'a garde de passer à côté de lui sans lui rendre révérence pour révérence ; le portefaix salue le badigeonneur et ainsi des autres. Le chapeau et le bâton sont en Russie des objets de première nécessité. Cette urbanité est peut-être jouée, je la crois au moins forcée ; cependant la seule apparence de l'aménité contribue à l'agrément de la vie. Si la politesse menteuse a tant d'avantages, quel charme ne devrait pas avoir la vraie politesse, la politesse du cœur ?

Le séjour de Pétersbourg serait tout à fait agréable pour un voyageur qui croirait aux paroles et qui aurait en même temps du caractère. Mais il en faudrait beaucoup afin de refuser les fêtes et de renoncer aux dîners, véritables fléaux de la société russe et l'on peut dire de toutes les sociétés où sont admis les étrangers et d'où par conséquent l'intimité est bannie.

Je n'ai accepté ici que bien peu d'invitations chez les particuliers : j'étais surtout curieux des

solennités de cour ; mais j'en ai assez vu ; on se blase vite sur des merveilles où le cœur n'a rien à sentir. Si l'on était amoureux, on pourrait se résigner à suivre au palais une femme qu'on aimerait tout en maudissant le sort qui l'attache à une société uniquement animée par l'ambition, la peur et la vanité. On a beau dire que le grand monde est le même partout ; la Russie est aujourd'hui le pays de l'Europe où les intrigues de cour tiennent le plus de place dans l'existence de chaque individu.

LETTRE QUINZIÈME.

Péterhoff, ce 23 juillet 1839.

Il faut considérer la fête de Péterhoff de deux points de vue différents : le matériel et le moral ; sous ces deux rapports le même spectacle produit des impressions diverses.

Je n'ai rien vu de plus beau pour les yeux, de plus triste pour la pensée que cette réunion soi-disant nationale de courtisans et de paysans, qui se réunissent de fait dans les mêmes salons sans se rapprocher de cœur. Socialement ceci me déplait, parce qu'il me paraît que l'empereur, par ce faux luxe de popularité, abaisse les grands sans relever les petits. Tous les hommes sont égaux devant Dieu, et, pour un Russe, Dieu c'est le maître : ce maître suprême est si loin de la terre qu'il ne voit point de distance entre le serf et le seigneur ; des hauteurs où réside sa sublimité, les petites nuances qui divisent l'humanité échappent à ses regards divins. C'est ainsi que les aspérités qui hérissent la surface du globe s'évanouiraient aux yeux d'un habitant du soleil.

Lorsque l'empereur ouvre librement en appa-

rence son palais aux paysans privilégiés, aux bourgeois choisis qu'il admet deux fois par an à l'honneur de lui faire leur cour (1), il ne dit pas au laboureur, au marchand : « Tu es un homme comme moi ; » mais il dit au grand seigneur : « Tu es un esclave comme eux ; et moi, votre dieu, je plane sur vous tous également. » Telle est, toute fiction politique à part, le sens moral de cette fête, et voilà ce qui en gâte le spectacle à mes yeux. Au surplus, j'ai remarqué qu'il plaisait au maître et aux serfs beaucoup plus qu'aux courtisans de profession.

Chercher un simulacre de popularité dans l'égalité des autres, c'est un jeu cruel, une plaisanterie de despote qui pouvait éblouir les hommes d'un autre siècle, mais qui ne saurait tromper des peuples parvenus à l'âge de l'expérience et de la réflexion. Ce n'est pas l'empereur Nicolas qui a eu recours à une telle supercherie ; mais puisqu'il n'a pas inventé cette puerilité politique, il serait digne de lui de l'abolir. Il est vrai que rien ne s'abolit sans péril en Russie ; les peuples qui manquent de garantie, ne s'appuient que sur les habitudes. L'attachement opiniâtre à la coutume défendue par l'émeute et le poison, est une des bases de la constitution, et la mort périodique des sou-

(1) Au 1^{er} janvier à Pétersbourg et à Péterhoff pour la fête de l'impératrice.

verains prouve aux Russes que cette *constitution* sait se faire respecter. L'équilibre d'une telle machine est pour moi un profond et douloureux mystère.

Comme décoration, comme assemblage pittoresque d'hommes de tous états, comme revue de costumes magnifiques ou singuliers, on ne saurait faire assez d'éloges de la fête de Péterhoff. Rien de ce que j'en avais lu, de ce qu'on m'en avait raconté n'aurait pu me donner l'idée d'une telle féerie ; l'imagination était restée au-dessous de la réalité.

Figurez-vous un palais bâti sur une terrasse dont la hauteur équivaut à une montagne dans un pays de plaines à perte de vue, pays tellement plat, que, d'une élévation de soixante pieds, vous jouissez d'un horizon immense ; au-dessous de cette imposante construction commence un vaste parc qui ne finit qu'à la mer, où vous apercevez une ligne de vaisseaux de guerre qui le soir de la fête doivent être illuminés : c'est de la magie ; le feu qui s'allume brille et s'étend, comme un incendie, depuis les bosquets et les terrasses du palais jusqu'à sur les flots du golfe de Finlande. Dans le parc les lampions font l'effet du jour. Vous y voyez des arbres diversement éclairés par des soleils de toutes couleurs ; ce n'est pas par milliers, par dix milliers que l'on compte les lumières de ces jardins d'Armide, c'est par centaines

de mille, et vous admirez tout cela à travers les fenêtres d'un château pris d'assaut par un peuple aussi respectueux que s'il avait passé sa vie à la cour.

Néanmoins dans cette foule, où l'on cherche à effacer les rangs, toutes les classes se retrouvent sans se confondre. Quelques attaques qu'ait portées le despotisme à l'aristocratie, il y a encore des castes en Russie.

C'est un point de ressemblance de plus avec l'Orient, et ce n'est pas une des contradictions, les moins frappantes de l'ordre social tel que l'ont fait les mœurs du peuple combinées avec le gouvernement du pays. Ainsi à cette fête de l'impératrice, vraie bacchanale du pouvoir absolu, j'ai reconnu l'image de l'ordre qui règne dans l'État sous le désordre apparent du bal. C'étaient toujours des marchands, des soldats, des laboureurs, des courtisans que je rencontrais, et tous se distinguaient à leur costume : un habit qui n'indiquerait pas le rang de l'homme, un homme qui n'aurait de valeur que son mérite personnel, seraient ici des anomalies, des inventions européennes importées par des novateurs inquiets et d'imprudents voyageurs. N'oubliez pas que nous sommes aux confins de l'Asie : un Russe en frac chez lui me fait l'effet d'un étranger.

Les vrais Russes à barbe pensent là-dessus comme moi, et ils se promettent bien de faire un

beau jour main basse sur tous ces *freluquets* infidèles aux anciens usages, indifférents aux vrais intérêts de la patrie, et qui trahissent leur pays pour rivaliser de civilisation avec l'étranger.

La Russie est placée sur la limite de deux continents : ce qui vient de l'Europe n'est pas de nature à s'amalgamer complètement avec ce qui a été apporté de l'Asie. Cette société n'a jusqu'à présent été policée qu'en souffrant la violence et l'incohérence des deux civilisations en présence, mais encore très-diverses ; c'est pour le voyageur une source d'observations intéressantes sinon consolantes.

Le bal est une cohue ; il est soi-disant masqué parce que les hommes y portent sous le bras un petit chiffon de soie baptisé manteau vénitien, et qui flotte ridiculement par-dessus les uniformes. Les salles du vieux palais remplies de monde sont un océan de têtes à cheveux gras, toutes dominées par la noble tête de l'empereur, de qui la taille, la voix et la volonté planent sur son peuple. Ce prince paraît digne et capable de subjuguier les esprits comme il surpasse les corps ; une sorte de prestige me semble attaché à sa personne ; à Péterhoff, comme à la parade, comme à la guerre, comme dans tout l'empire, comme à tous les moments de sa vie, vous voyez en lui l'homme qui règne.

Ce règne perpétuel et perpétuellement adoré se-

rait une vraie comédie, si de cette représentation permanente ne dépendait l'existence de soixante millions d'hommes qui ne vivent que parce que l'homme que vous voyez là, devant vous, en attitude d'empereur, leur accorde la permission de respirer et leur dicte la manière d'user de cette permission; c'est le droit divin appliqué au mécanisme de la vie sociale; tel est le côté sérieux de la représentation : de là dérivent des faits tellement graves que la peur qu'on en a étouffé l'envie d'en rire.

Il n'existe pas aujourd'hui sur la terre un seul homme qui jouisse d'un tel pouvoir, et qui en use : pas en Turquie, pas même en Chine. Figurez-vous l'habileté de nos gouvernements éprouvés par des siècles d'exercice, mise au service d'une société encore jeune et féroce, les rubriques des administrations de l'Occident aidant de toute l'expérience moderne le despotisme de l'Orient, la discipline européenne soutenant la tyrannie de l'Asie, la police appliquée à cacher la barbarie pour la perpétuer au lieu de l'étouffer; la brutalité, la cruauté disciplinées, la tactique des armées de l'Europe servant à fortifier la politique de l'Orient : faites-vous l'idée d'un peuple à demi sauvage, qu'on a enrégimenté sans le civiliser; et vous comprendrez l'état moral et social du peuple russe.

Profiter des progrès administratifs des nations

européennes pour gouverner soixante millions d'hommes à l'orientale, tel est, depuis Pierre I^{er}, le problème à résoudre pour les hommes qui dirigent la Russie.

Les règnes de Catherine la Grande et d'Alexandre n'ont fait que prolonger l'enfance systématique de cette nation qui n'existe encore que de nom.

Catherine avait institué des écoles pour contenter les philosophes français dont sa vanité quêdait les louanges. Le gouverneur de Moscou, l'un de ses anciens favoris, récompensé par un pompeux exil dans l'ancienne capitale de l'empire, lui écrivait un jour que personne n'envoyait ses enfants à l'école; l'impératrice répondit à peu près en ces termes :

« Mon cher prince, ne vous plaignez pas de ce
» que les Russes n'ont pas le désir de s'instruire;
» si j'institue des écoles ce n'est pas pour nous,
» c'est pour l'Europe, où IL FAUT MAINTENIR NOTRE
» RANG DANS L'OPINION; mais du jour où nos paysans
» voudraient s'éclairer, ni vous ni moi nous ne
» resterions à nos places.

Cette lettre a été lue par une personne en laquelle j'ai toute confiance; sans doute en l'écrivant l'impératrice était en distraction, et c'est précisément parce qu'elle était sujette à de telles absences qu'on la trouvait si aimable et qu'elle

exerçait tant de puissance sur l'esprit des hommes à imagination.

Les Russes nieront l'authenticité de l'anecdote selon leur tactique ordinaire; mais si je ne suis pas sûr de l'exactitude des paroles, je puis affirmer qu'elles expriment la vraie pensée de la souveraine. Ceci doit suffire pour vous et pour moi.

Vous pouvez reconnaître à ce trait l'esprit de vanité qui gouverne et tourmente les Russes, et qui pervertit jusque dans sa source le pouvoir établi sur eux.

Cette malheureuse opinion européenne est un fantôme qui les poursuit dans le secret de leur pensée, et qui réduit pour eux la civilisation à un tour de passe-passe exécuté plus ou moins adroitement.

L'empereur actuel avec son jugement sain, son esprit clair, a vu l'écueil, mais pourra-t-il l'éviter? Il faut plus que la force de Pierre le Grand pour remédier au mal causé par ce premier corrupteur des Russes.

Aujourd'hui la difficulté est double; l'esprit du paysan, resté rude et barbare, regimbe contre la culture, tandis que ses habitudes, sa complexion le soumettent au frein; en même temps la fausse élégance des grands seigneurs contrarie le caractère national sur lequel il faudrait s'appuyer pour ennoblir le peuple : quelle complication ! qui déliera ce nouveau nœud gordien?

J'admire l'empereur Nicolas, un homme de génie peut seul accomplir la tâche qu'il s'est imposée. Il a vu le mal, il a entrevu le remède et s'efforce de l'appliquer : lumière et volonté, voilà ce qui fait les grands princes.

Cependant un règne peut-il suffire pour guérir des maux qui datent d'un siècle et demi ? Le mal est si enraciné qu'il frappe même l'œil des étrangers un peu attentifs, et pourtant la Russie est un pays où tout le monde conspire à tromper le voyageur.

Savez-vous ce que c'est que de voyager en Russie ! Pour un esprit léger, c'est se nourrir d'illusions ; mais pour quiconque a les yeux ouverts et joint à un peu de puissance d'observation une humeur indépendante, c'est un travail continu, opiniâtre, et qui consiste à discerner péniblement à tout propos deux nations luttant dans une multitude. Ces deux nations, c'est la Russie telle qu'elle est, et la Russie telle qu'on voudrait la montrer à l'Europe.

L'empereur, moins que personne, est garanti contre le piège des illusions. Rappelez-vous le voyage de Catherine à Cherson : elle traversait des déserts, mais on lui bâtissait des lignes de villages à une demi-lieue du chemin par lequel elle passait ; et comme elle n'allait pas regarder derrière les coulisses de ce théâtre où le tyran jouait le niais, elle crut ses provinces méridio-

nales peuplées, tandis qu'elles restaient frappées d'une stérilité causée par l'oppression de son gouvernement bien plus que par les rigueurs de la nature. La finesse des hommes chargés par l'empereur des détails de l'administration russe expose encore aujourd'hui le souverain à des déceptions du même genre. Aussi ce fait me revient-il souvent à la mémoire.

Le corps diplomatique, et en général les Occidentaux, ont toujours été considérés, par ce gouvernement à l'esprit byzantin et par la Russie tout entière, comme des espions malveillants et jaloux. Il y a ce rapport entre les Russes et les Chinois que les uns et les autres croient toujours que les étrangers les envient; ils nous jugent d'après eux.

Aussi l'hospitalité moscovite tant vantée est-elle devenue un art qui se résout en une politique très-fine; il consiste à rendre ses hôtes contents aux moindres frais possibles de sincérité. Parmi les voyageurs, ceux qui se laissent le plus débonnairement et le plus longtemps piper, sont les mieux vus. Ici la politesse n'est que l'art de se déguiser réciproquement la double peur qu'on éprouve et qu'on inspire. J'entrevois au fond de toute chose une violence hypocrite, pire que la tyrannie de Bati, dont la Russie moderne est moins loin qu'on ne voudrait nous le faire croire. J'entends parler partout le langage de la philosophie, et partout

je vois l'oppression à l'ordre du jour. On me dit : « Nous voudrions bien pouvoir nous passer d'arbitraire , nous serions plus riches et plus forts ; mais nous avons affaire à des peuples de l'Asie. » En même temps on pense : « Nous voudrions bien pouvoir nous dispenser de parler libéralisme, philanthropie , nous serions plus heureux et plus forts ; mais nous avons à traiter avec les gouvernements de l'Europe. »

Il faut le dire, les Russes de toutes les classes conspirent avec un accord merveilleux à faire triompher chez eux la duplicité. Ils ont une dextérité dans le mensonge, un naturel dans la fausseté dont le succès révolte ma sincérité autant qu'il m'épouvante. Tout ce que j'admire ailleurs, je le hais ici parce que je le trouve payé trop cher : l'ordre , la patience , le calme, l'élégance, la politesse, le respect, les rapports naturels et moraux qui doivent s'établir entre celui qui conçoit et celui qui exécute, enfin tout ce qui fait le prix, le charme des sociétés bien organisées, tout ce qui donne un sens et un but aux institutions politiques se confond ici dans un seul sentiment, la crainte. En Russie, la crainte remplace, c'est-à-dire paralyse la pensée ; ce sentiment, quand il règne seul, ne peut produire que des apparences de civilisation : n'en déplaie aux législateurs à vue courte, la crainte ne sera jamais l'âme d'une société bien organisée ; ce n'est pas l'ordre, c'est le voile du

chaos, voilà tout ; où la liberté manque , manquant l'âme et la vérité. La Russie est un corps sans vie ; un colosse qui subsiste par la tête , mais dont tous les membres, également privés de force, languissent !... De là une inquiétude profonde, un malaise inexprimable, et ce malaise ne tient pas, comme chez les nouveaux révolutionnaires français, au vague des idées, à l'abus, à l'ennui de la prospérité matérielle, aux jalousies qui naissent de la concurrence ; il est l'expression d'une souffrance positive, l'indice d'une maladie organique.

Je crois que de toutes les parties de la terre, la Russie est celle où les hommes ont le moins de bonheur réel. Nous ne sommes pas heureux chez nous, mais nous sentons que le bonheur dépend de nous ; chez les Russes, il est impossible. Figurez-vous les passions républicaines (car encore une fois sous l'empereur de Russie règne l'égalité fictive) bouillonnant dans le silence du despotisme : c'est une combinaison effrayante, surtout par l'avenir qu'elle présage au monde. La Russie est une chaudière d'eau bouillante bien fermée, mais placée sur un feu qui devient toujours plus ardent : je crains l'explosion ; et ce qui n'est pas fait pour me rassurer, c'est que l'empereur a plusieurs fois éprouvé la même crainte que moi dans le cours de son règne laborieux : laborieux dans la paix comme dans la guerre ; car de nos jours les

empires sont comme des machines qui s'usent au repos. La prudence les paralyse, l'inquiétude les dévore. C'est donc cette tête sans corps, se souverain sans peuple qui donne des fêtes populaires. Il me semble qu'avant de faire de la popularité, il faudrait faire un peuple.

A la vérité ce pays se prête merveilleusement à tous les genres de fraude; il existe ailleurs des esclaves, mais, pour trouver autant d'esclaves courtisans, c'est en Russie qu'il faut venir. On ne sait de quoi s'émerveiller le plus de l'inconséquence ou de l'hypocrisie : Catherine II n'est pas morte; car malgré le caractère si franc de son petit-fils; c'est toujours par la dissimulation que la Russie est gouvernée.... En ce pays, la tyrannie avouée serait un progrès.

Sur ce point, comme sur bien d'autres, les étrangers qui ont décrit la Russie sont d'accord avec les Russes pour tromper le monde. Peut-on être plus traitreusement complaisants que la plupart de ces écrivains accourus ici de tous les coins de l'Europe pour faire de la sensibilité sur la touchante familiarité qui règne entre l'empereur de Russie et son peuple? Le prestige du despotisme serait-il donc si grand qu'il subjuguerait même les simples curieux? Ou ce pays n'a encore été peint que par des hommes dont la position, dont le caractère ne leur permettaient pas l'indépendance, ou les esprits les plus sincères perdent

la liberté du jugement dès qu'ils entrent en Russie.

Quant à moi, je me défends de cette influence par l'aversion que j'ai pour la feinte.

Je ne hais qu'un mal, et si je le hais, c'est parce que je crois qu'il engendre et suppose tous les autres maux : ce mal, c'est le mensonge. Aussi m'efforcé-je de le démasquer partout où je le rencontre; c'est l'horreur que j'ai pour la fausseté qui me donne le désir et le courage d'écrire ce voyage : je l'ai entrepris par curiosité, je le raconterai par devoir.

La passion de la vérité est une muse qui tient lieu de force, de jeunesse, de lumière. Ce sentiment va si loin en moi qu'il me fait aimer le temps où nous vivons; si notre siècle est un peu grossier, il est du moins plus sincère que ne le fut celui qui l'a précédé; il se distingue par la répugnance quelquefois brutale qu'il montre pour toutes les affectations, et je partage cette aversion. La haine de l'hypocrisie est le flambeau dont je me sers pour me guider dans le labyrinthe du monde : ceux qui trompent les hommes, de quelque manière que ce soit, me paraissent des empoisonneurs, et les plus élevés, les plus puissants, sont les plus coupables. Quand la parole ment, quand l'écrit ment, quand l'action ment, je les déteste : quand le silence ment comme en Russie, je l'interprète. C'est le punir.

Voilà ce qui m'a empêché hier de jouir, par la

pensée, d'un spectacle que j'admirais des yeux malgré moi; s'il n'était pas touchant, comme on voulait me le faire croire, il était pompeux, magnifique, singulier, nouveau; mais il paraissait trompeur; cette idée suffisait pour lui ôter son prestige à mes yeux. La passion de la vérité qui domine aujourd'hui les cœurs français est encore inconnue en Russie.

Après tout, quelle est donc cette foule baptisée peuple, et dont l'Europe se croit obligée de vanter niaisement la respectueuse familiarité en présence de ses souverains? ne vous y trompez pas : ce sont des esclaves d'esclaves. Les grands seigneurs envoient pour fêter l'impératrice des paysans choisis et qu'on dit venus là au hasard ; ces serfs d'élite sont admis à l'honneur de venir représenter dans le palais un peuple qui n'existe point ailleurs; ils font foule avec la domesticité de la cour dont on accorde également l'entrée ce jour-là aux marchands les mieux famés, les plus connus par leur dévouement, car il faut quelques hommes à barbe pour satisfaire les vrais, les vieux Russes. Voilà en réalité ce que c'est que ce peuple dont les excellents sentiments sont donnés pour exemple aux autres peuples par les souverains de la Russie, depuis l'impératrice Élisabeth ! C'est, je crois, de ce règne que datent ces sortes de fêtes; aujourd'hui l'empereur Nicolas, avec son caractère de fer, son admirable droiture d'intention, et toute

l'autorité que lui assurent ses vertus publiques et privées, n'en pourrait peut-être pas abolir l'usage. Il est donc vrai que, même sous le gouvernement le plus absolu en apparence les choses sont plus fortes que les hommes. Le despotisme ne se montre à découvert que par moments sous les tyrans ou sous les fous dont la fureur l'énervé.

Rien n'est si périlleux pour un homme, quelque élevé qu'il soit au-dessus des autres, que de dire à une nation : « On t'a trompée, et je ne veux plus être complice de ton erreur. » Le vulgaire tient au mensonge, même à celui qui lui nuit, plus qu'à la vérité, parce que l'orgueil humain préfère ce qui vient de l'homme à ce qui vient de Dieu. Ceci est vrai sous tous les gouvernements, mais c'est doublement vrai sous le despotisme.

Une indépendance comme celle des *mugics* de Péterhoff n'inquiète qui que ce soit. Voilà une liberté, une égalité comme il en faut aux despotes ! on peut vanter celle-là sans risque : mais conseillez à la Russie une émancipation graduelle, vous verrez ce qu'on vous fera, ce qu'on dira de vous en ce pays.

J'entendais hier tous les gens de la cour en passant près de moi vanter la politesse de leurs serfs. « Allez donc donner une fête parcille en France, » disaient-ils. J'étais bien tenté de leur répondre : « Pour comparer nos deux peuples, attendez que le vôtre existe. »

Je me rappelais en même temps une fête donnée par moi à des gens du peuple, à Séville; c'était pourtant sous le despotisme de Ferdinand VII; la vraie politesse de ces hommes libres, de fait si ce n'est de droit, me fournissait un objet de comparaison peu favorable aux Russes (1).

La Russie est l'empire des catalogues : à lire comme collection d'étiquettes, c'est superbe; mais gardez-vous d'aller plus loin que les titres. Si vous ouvrez le livre, vous n'y trouverez rien de ce qu'il annonce : tous les chapitres sont indiqués, mais tous sont à faire. Combien de forêts ne sont que des marécages où vous ne couperiez pas un fagot!... Les régiments éloignés sont des cadres où il n'y a pas un homme; les villes, les routes sont en projet, la nation elle-même n'est encore qu'une affiche placardée sur l'Europe, dupe d'une imprudente fiction diplomatique (2). Je n'ai trouvé ici de vie propre qu'à l'empereur et de naturel qu'à la cour.

Les marchands, qui formeraient une classe moyenne, sont en si petit nombre qu'ils ne peuvent marquer dans l'État; d'ailleurs presque tous

(1) *V.* l'Espagne sous Ferdinand VII.

(2) L'auteur, en laissant cette boutade, la donne pour ce qu'elle vaut. Son humeur aigrie par l'affectation d'une popularité impossible le pousse à la révolte contre une déception d'autant plus dangereuse qu'elle a trompé de bons esprits.

sont étrangers. Les écrivains se comptent par un ou deux à chaque génération : les artistes sont comme les écrivains ; leur petit nombre les fait estimer, mais si leur rareté sert à leur fortune personnelle, elle nuit à leur influence sociale. Il n'y a pas d'avocats dans un pays où il n'y a pas de justice ; où donc trouver cette classe moyenne qui fait la force des États et sans laquelle un peuple n'est qu'un troupeau conduit par quelques limiers habilement dressés ?

Je n'ai pas mentionné une espèce d'hommes qui ne doivent être comptés ni parmi les grands ni parmi les petits : ce sont les fils de prêtres ; presque tous deviennent des employés subalternes ; et ce peuple de commis est la plaie de la Russie (1) : il forme une espèce de corps de noblesse obscure très-hostile aux grands seigneurs ; une noblesse dont l'esprit est antiaristocratique dans la vraie signification politique du mot, et qui en même temps est très-pesante aux serfs : ce sont ces hommes incommodes à l'État, fruits du schisme, lequel permet au prêtre d'avoir une femme, qui commenceront la prochaine révolution de la Russie.

Le corps de cette noblesse secondaire se recrute également des administrateurs, des artistes, des employés de tous genres venus de l'étranger et de leurs enfants ennoblis : voyez-vous dans tout cela

(1) Voir plus loin la lettre datée de Yarowslaw.

l'élément d'un peuple vraiment russe, et digne et capable de justifier, d'apprécier la popularité du souverain ?

Encore une fois, tout est déception en Russie, et la gracieuse familiarité du czar accueillant dans son palais ses serfs et les serfs de ses courtisans n'est qu'une dérision de plus.

La peine de mort n'existe pas en ce pays, hors pour crime de haute trahison ; pourtant il est de certains coupables qu'on veut tuer. Or, voici comment on s'y prend pour concilier la douceur des codes avec la férocité traditionnelle des mœurs : quand un criminel est condamné à plus de cent coups de knout, le bourreau qui sait ce que signifie cet arrêt, tue par humanité le patient au troisième coup en le frappant dans un endroit mortel. Mais la peine de mort est abolie!... (1) Mentir ainsi à la loi n'est-ce pas faire pis que de proclamer la tyrannie la plus audacieuse ?

Parmi les six ou sept mille représentants de cette fausse nation russe entassés hier au soir dans le palais de Péterhoff, j'ai vainement cherché une figure gaie ; on ne rit pas quand on ment.

Vous pouvez m'en croire sur ces résultats du gouvernement absolu, car lorsque je suis venu examiner ce pays c'était dans l'espoir d'y trouver

(1) V. la brochure de M. Tolstoï intitulée : *Coup d'œil sur la législation russe*, etc., etc.

un remède contre les maux qui menacent le nôtre. Si vous pensez que je juge la Russie trop sévèrement, n'accusez que l'impression involontaire que je reçois chaque jour des choses et des personnes, et que tout ami de l'humanité en recevrait à ma place s'il s'efforçait de regarder comme je le fais au delà de ce qu'on lui montre.

Cet empire, tout immense qu'il est, n'est qu'une prison dont l'empereur tient la clef; et dans cet État, qui ne peut vivre que de conquêtes, rien n'approche en pleine paix, du malheur des sujets, si ce n'est le malheur du prince. La vie du géolier m'a toujours paru si semblable à celle du prisonnier que je ne puis me lasser d'admirer le prestige d'imagination qui fait que l'un de ces deux hommes se croit infiniment moins à plaindre que l'autre.

L'homme ne connaît ici ni les vraies jouissances sociales des esprits cultivés, ni la liberté absolue et brutale du sauvage, ni l'indépendance d'action du demi-sauvage, du barbare; je ne vois de compensation du malheur de naître sous ce régime que les rêves de l'orgueil et l'espoir de la domination : c'est à cette passion que j'en reviens chaque fois que je veux analyser la vie morale des habitants de la Russie. Le Russe pense et vit en soldat!...

Un soldat, quel que soit son pays, n'est guère citoyen; il l'est ici moins que partout ailleurs;

c'est un prisonnier à vie condamné à garder des prisonniers.

Remarquez bien qu'en Russie le mot de prison indique quelque chose de plus que ce qu'il signifie ailleurs. Quand on pense à toutes les cruautés souterraines dérobées à notre pitié par la discipline du silence dans un pays où tout homme fait en naissant l'apprentissage de la discrétion, on frémit. Il faut venir ici pour prendre la réserve en haine; tant de prudence révèle une tyrannie secrète, et dont l'image me devient présente en tous lieux. Chaque mouvement de physionomie, chaque réticence, chaque inflexion de voix m'apprend le danger de la confiance et du naturel.

Il n'est pas jusqu'à l'aspect des maisons qui ne reporte ma pensée vers les douloureuses conditions de l'existence humaine dans ce pays.

Si je passe le seuil du palais de quelque grand seigneur et que j'y voie régner une saleté dégoûtante, mal déguisée sous un luxe non trompeur; si, pour ainsi dire, je respire la vermine jusque sous le toit de l'opulence, je ne me dis pas : voici des défauts, et partant de la sincérité!... non, je ne m'arrête point à ce qui frappe mes sens, je vais plus loin, et je me représente aussitôt l'ordure qui doit empester les cachots d'un pays où les hommes opulents ne craignent pas la malpropreté pour eux-mêmes; lorsque je souffre de l'humidité de ma chambre, je pense aux malheureux exposés

à celle des cachots sous-marins de Kronstadt, de la forteresse de Pétersbourg et de bien d'autres souterrains dont j'ignore jusqu'au nom; le teint hâve des soldats que je vois passer dans la rue me retrace les rapines des employés chargés de l'approvisionnement de l'armée; la fraude de ces traîtres rétribués par l'empereur pour nourrir ses gardes, qu'ils affament, est écrite en traits de plomb sur le visage livide des infortunés privés d'une nourriture saine et même suffisante, par des hommes qui ne pensent qu'à s'enrichir vite, sans craindre de déshonorer le gouvernement qu'ils volent, ni d'encourir la malédiction des esclaves enrégimentés qu'ils tuent; enfin, à chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière des vivants; monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes, colonie sans laquelle cet empire serait incomplet comme un palais sans caves.

Tels sont les sombres tableaux qui se présentent à mon imagination au moment où l'on nous vante les rapports touchants du czar avec ses sujets. Non certes, je ne suis point disposé à me laisser éblouir par la popularité impériale; au contraire je le suis à perdre l'amitié des Russes plutôt que la liberté d'esprit dont j'use pour juger

leurs ruses et les moyens employés par eux afin de nous tromper et de se tromper eux-mêmes ; mais je crains peu leur colère, car je leur rends la justice de croire qu'au fond du cœur ils jugent leur pays plus sévèrement que je ne le juge, parce qu'ils le connaissent mieux que je ne le connais. En me blâmant tout haut, ils m'absoudront tout bas ; c'est assez pour moi. Un voyageur qui se laisserait endoctriner ici par les gens du pays pourrait parcourir l'empire d'un bout à l'autre et revenir chez lui sans avoir fait autre chose qu'un cours de façades : c'est là ce qu'il faut pour plaire à mes hôtes, je le vois ; mais à ce prix leur hospitalité me coûterait trop cher ; j'aime mieux renoncer à leurs éloges que de perdre le véritable, l'unique fruit de mon voyage : l'expérience.

Pourvu qu'un étranger se montre niaisement actif, qu'il se lève de bonne heure après s'être couché tard, qu'il ne manque pas un bal après avoir assisté à toutes les manœuvres, en un mot, qu'il s'agite au point de ne pouvoir penser, il est le bienvenu partout, on le juge avec bienveillance, on le fête : une foule d'inconnus lui serreront la main chaque fois que l'empereur lui aura parlé, ou souri, et en partant il sera déclaré un voyageur distingué. Il me semble voir le bourgeois gentilhomme turlupiné par le mufti de Molière. Les Russes ont fait un mot français excellent pour désigner leur hospitalité politique : en parlant des

étrangers, qu'ils aveuglent à force de fêtes : il faut les *enguirlander*, disent-ils (1). Mais qu'il se garde de montrer que le zèle du métier se ralentit en lui ; au premier symptôme de fatigue , ou de clairvoyance ; à la moindre négligence qui trahirait non pas l'ennui , mais la faculté de s'ennuyer, il verrait se lever contre lui , comme un serpent irrité, l'esprit russe, le plus caustique des esprits (2).

La moquerie, cette impuissante consolation de l'opprimé, est ici le plaisir du paysan, comme le sarcasme est l'élégance du grand seigneur ; l'ironie et l'imitation sont les seuls talents naturels que j'aie reconnus aux Russes. L'étranger une fois en butte au venin de leur critique ne s'en relèverait pas ; il serait passé aux langues comme un déserteur aux baguettes ; avili , abattu , il finirait par tomber sous les pieds d'une tourbe d'ambitieux, les plus impitoyables, les plus bronzés qu'il y ait au monde. Les ambitieux ont toujours plaisir à tuer un homme. « Étouffons-le par précaution ; c'en est toujours un de moins : un homme est

(1) *V.* la conclusion au quatrième volume.

(2) Un moyen de flatterie connu et dont le succès est assuré, c'est de se montrer l'hiver aux yeux de l'empereur dans les rues de Pétersbourg sans redingote ou sans pelisse, flatterie héroïque et qui peut coûter la vie à celui qui la met en pratique. On conçoit qu'il est facile de déplaire dans un pays où de telles manières de plaire sont en usage.

presque un rival, car il pourrait le devenir. »

Ce n'est pas à la cour qu'il faut vivre pour conserver quelque illusion sur l'hospitalité orientale pratiquée en Russie. Ici l'hospitalité est comme ces vieux refrains chantés par les peuples même après que la chanson n'a plus de sens pour ceux qui la répètent ; l'empereur donne le ton de ce refrain, et les courtisans reprennent en chœur. Les courtisans russes me font l'effet de marionnettes dont les ficelles sont trop grosses.

Je ne crois pas davantage à la probité du *mugic*. On m'assure avec emphase qu'il ne déroberait pas une fleur dans les jardins de son czar ; là-dessus je ne dispute point ; je sais les miracles qu'on obtient de la peur ; mais ce que je sais aussi c'est que ce peuple modèle, ce paysan de cour, ne se fait point faute de voler les grands seigneurs ses rivaux d'un jour, si, trop attendris de sa présence au palais et trop confiants dans les sentiments d'honneur du serf ennobli pour un jour, ils cessent un instant de veiller sur les mouvements de ses mains.

Hier au bal impérial et populaire du palais de Péterhoff, l'ambassadeur de Sardaigne a eu sa montre fort adroitement enlevée du gousset, malgré la chaîne de sûreté qui devait la défendre. Beaucoup de personnes ont perdu dans la bagarre leurs mouchoirs et autres objets. On m'a pris à moi une bourse garnie de quelques ducats, et je

me suis consolé de cette perte en riant sous cape des éloges prodigués à la probité de ce peuple par ses seigneurs. Ceux-ci savent bien ce que valent leurs belles phrases ; mais je ne suis pas fâché de le savoir aussi bien qu'eux.

En voyant toutes leurs finesses inutiles , je cherche les dupes de ces puérils mensonges, et je m'écrie comme Basile : « Qui trompe-t-on ici ? tout le monde est dans le secret. »

Les Russes ont beau dire et beau faire , tout observateur sincère ne verra chez eux que des Grecs du Bas-Empire formés à la stratégie moderne par les Prussiens du XVIII^e siècle et par les Français du XIX^e.

La popularité d'un autocrate me paraît aussi suspecte en Russie , que l'est à mes yeux la bonne foi des hommes qui prêchent en France la démocratie absolue au nom de la liberté : sophismes sanglants !... Détruire la liberté en prêchant le libéralisme , c'est assassiner, car la société vit de vérité ; faire de la tyrannie patriarcale, c'est encore assassiner !.....

J'ai une idée fixe : c'est qu'on peut et qu'on doit régner sur les hommes sans les tromper. Si dans la vie privée le mensonge est une bassesse , dans la vie publique c'est un crime ; tout gouvernement qui ment est un conspirateur plus dangereux que le meurtrier qu'il fait décapiter légalement ; et , malgré l'exemple de certains grands

esprits gâtés par un siècle de beaux esprits, le crime, c'est-à-dire le mensonge, est la plus énorme des fautes : en renonçant à la vérité, le génie abdique ; et, par un renversement étrange, c'est alors le maître qui s'humilie devant l'esclave, car l'homme qui trompe est au-dessous de l'homme trompé. Ceci s'applique au gouvernement, à la littérature, comme à la religion.

Mon idée sur la possibilité de faire servir la sincérité chrétienne à la politique n'est pas si creuse qu'elle peut le paraître aux habiles, car c'est aussi celle de l'empereur Nicolas, esprit pratique et lucide s'il en est. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui sur aucun trône un prince qui déteste autant le mensonge et qui mente aussi peu que ce prince.

Il s'est fait le champion du pouvoir monarchique en Europe, et vous savez s'il soutient ce rôle avec franchise. On ne le voit pas, comme certain gouvernement, prêcher dans chaque localité une politique différente selon les intérêts purement mercantiles ; loin de là, il favorise partout indistinctement les principes qui s'accordent avec son système : voilà comme il est royaliste absolu. Est-ce ainsi que l'Angleterre est libérale, constitutionnelle et favorable à la philanthropie ?

L'empereur Nicolas lit tous les jours lui-même, d'un bout à l'autre, un journal français, un seul : le *Journal des Débats*. Il ne parcourt les autres

que lorsqu'on lui indique quelque article intéressant.

Soutenir le pouvoir pour sauver l'ordre social, c'est en France le but des meilleurs esprits ; c'est aussi la pensée constante du *Journal des Débats*, pensée défendue avec une supériorité de raison qui explique la considération accordée à cette feuille dans notre pays comme dans le reste de l'Europe.

La France souffre du mal du siècle ; elle en est plus malade qu'aucun autre pays : ce mal, c'est la haine de l'autorité ; le remède consiste donc à fortifier l'autorité, voilà ce que pensent l'empereur à Pétersbourg et le *Journal des Débats* à Paris.

Mais, comme ils ne s'accordent que sur le but, ils sont d'autant plus ennemis qu'ils semblent plus rapprochés l'un de l'autre. Le choix des moyens ne divise-t-il pas souvent des esprits réunis sous la même bannière ? On se rencontrait alliés, on se sépare ennemis.

La légitimité par droit d'héritage paraît à l'empereur de Russie l'unique moyen d'arriver à son but, et en forçant un peu le sens ordinaire du vieux mot légitimité, sous prétexte qu'il en existe une autre plus sûre, celle de l'élection basée sur les vrais intérêts du pays, le *Journal des Débats* élève autel contre autel au nom du salut des sociétés.

Or, du combat de ces deux légitimités, dont l'une est aveugle comme la nécessité, l'autre flottante comme la passion, il résulte une colère d'autant plus vive que les raisons décisives manquent aux avocats des deux systèmes qui se servent des mêmes termes pour arriver à des conclusions opposées.

Ce qu'il y a de certain parmi tant de doutes, c'est que tout homme qui se retracera l'histoire de Russie depuis l'origine de cet empire, mais surtout depuis l'avènement des Romanoff, ne pourra que s'émerveiller de voir le prince qui règne aujourd'hui sur ce pays se porter le défenseur du dogme monarchique de la légitimité par droit d'héritage, selon le sens que dans sa religion politique la France donnait autrefois au mot légitimité; tandis qu'en faisant un retour sur lui-même et sur les moyens violents employés par plusieurs de ses ancêtres pour transmettre le pouvoir à leurs successeurs, il apprendrait de la logique des événements à préférer la légitimité du *Journal des Débats*.

Je me complais dans les digressions; vous le savez depuis longtemps : cette espèce de désordre séduit mon imagination, éprise de tout ce qui ressemble à de la liberté. Je ne m'en corrigerais que s'il fallait chaque fois m'en excuser, et multiplier les précautions oratoires pour varier les transitions, parce qu'alors la peine passerait le plaisir.

Le site de Péterhoff est jusqu'à présent le plus beau tableau naturel que j'aie vu en Russie. Une falaise peu élevée domine la mer qui commence à l'extrémité du parc, environ à un tiers de lieue au-dessous du palais, lequel est bâti au bord de cette petite falaise coupée presque à pic par la nature. En cet endroit, on y a pratiqué de magnifiques rampes; vous descendez de terrasse en terrasse jusque dans le parc, où vous trouvez des bosquets, majestueux par l'épaisseur de leur ombre et par leur étendue. Ce parc est orné de jets d'eau et de cascades artificielles, dans le goût de celles de Versailles; et il est assez varié pour un jardin dessiné à la manière de Lenotre. Il s'y trouve certains points élevés, certaines fabriques d'où l'on découvre la mer, les côtes de la Finlande, puis l'arsenal de la marine russe, l'île de Cronstadt avec ses remparts de granit à fleur d'eau, et plus loin, à neuf lieues vers la droite, Pétersbourg la blanche ville, qui de loin paraît gaie et brillante, et qui, avec ses amas de palais aux toits peints, ses îles, ses temples aux colonnes plâtrées, ses forêts de clochers semblables à des minarets, ressemble vers le soir à une forêt de sapins dont les pyramides argentées seraient illuminées par un incendie.

Du milieu de cette forêt coupée par des bras de rivière, on voit déboucher, ou du moins on devine les divers lits de la Néva, laquelle se divise près

du golfe et vient finir à la mer dans toute la majesté d'un grand fleuve dont la magnifique embouchure fait oublier qu'il n'a que dix-huit lieues de cours. Encore une apparence ! on dirait qu'ici la nature est d'accord avec les hommes pour entourer d'illusions le voyageur ébloui. Ce paysage est plat, froid, mais grandiose, et sa tristesse impose.

La végétation ne répand que peu de variété dans les sites de l'Ingrie ; celle des jardins est toute factice, celle de la campagne consiste en quelques bouquets de bouleaux, d'un vert triste, et en des allées du même arbre, plantées comme limites entre des prés marécageux, des bois noueux et malingres et des champs cultivés où le froment ne vient pas ; car qu'est-ce qui vient sous le soixantième degré de latitude ?

Quand je pense à tous les obstacles que l'homme a vaincus ici pour y vivre en société, pour bâtir une ville et loger plus qu'un roi, dans des repaires d'ours et de loups, comme on disait à Catherine, et pour l'y maintenir avec la magnificence convenable à la vanité des grands princes et des grands peuples, je ne vois pas une laitue, pas une rose, sans être tenté de crier au miracle. Si Pétersbourg est une Laponie badigeonnée, Péterhoff est le palais d'Armide sous verre. Je ne me crois pas en plein air quand je vois tant de choses pompeuses, délicates, brillantes, et que je pense qu'à quel-

ques degrés plus haut l'année se divise en deux jours et deux crépuscules de trois mois chacun. C'est alors surtout que je ne puis m'empêcher d'admirer!!...

J'admire le triomphe de la volonté humaine partout où je le reconnais, ce qui ne m'oblige pas d'admirer bien souvent.

On fait une lieue en voiture dans le parc impérial de Péterhoff sans passer deux fois par la même allée; or, figurez-vous ce parc tout de feu. Dans ce pays glacial et privé de vive lumière, les illuminations sont un incendie; on dirait que la nuit doit consoler du jour. Les arbres disparaissent sous une décoration de diamants; dans chaque allée il y a autant de lampions que de feuilles: c'est l'Asie, non l'Asie réelle, l'Asie moderne, mais la fabuleuse Bagdad des *Mille et une Nuits*, ou la plus fabuleuse Babylone de Sémiramis.

On dit que le jour de la fête de l'impératrice six mille voitures, trente mille piétons et une innombrable quantité de barques sortent de Pétersbourg pour venir former des campements autour de Péterhoff. C'est le seul jour et le seul lieu où j'aie vu de la foule en Russie. Un bivac bourgeois dans un pays tout militaire est une rareté. Ce n'est pas que l'armée manque à la fête, une partie de la garde et le corps des cadets sont également cantonnés autour de la résidence souveraine; et tout ce monde, officiers, soldats, marchands, serfs,

maîtres, seigneurs, errent ensemble dans des bois d'où la nuit est chassée par deux cent cinquante mille lampions.

On m'a dit ce chiffre, je vous le répète au hasard ; car pour moi deux cent mille ou deux millions c'est tout un ; je n'ai pas de mesure dans l'œil : mais ce que je sais, c'est que cette masse de feu jette une lumière artificielle dont n'approche pas la clarté naturelle du jour du Nord. En Russie l'empereur fait pâlir le soleil. A cette époque de l'été les nuits recommencent, elles allongent rapidement, et sans l'illumination il aurait fait noir pendant quelques heures sous les grandes allées du parc de Péterhoff.

On dit encore qu'en trente-cinq minutes tous les lampions du parc sont allumés par dix-huit cents hommes ; la partie des illuminations qui fait face au château s'éclaire en cinq minutes. Elle comprend entre autres un canal qui correspond au principal balcon du palais, et s'enfonce en ligne droite dans le parc vers la mer, à une grande distance. Cette perspective est d'un effet magique, la nappe d'eau du canal est tellement bordée de lumières, elle reflète des clartés si vives, qu'on la prend pour du feu. L'Arioste aurait peut-être l'imagination assez brillante pour vous peindre tant de merveilles dans la langue des fées ; il y a du goût et de la fantaisie dans l'usage qu'on a fait ici de cette prodigieuse masse de lumière : on a

donné à divers groupes de lampions, heureusement dispersés, des formes originales : ce sont des fleurs grandes comme des arbres, des soleils, des vases, des berceaux de pampres imitant les *pergole* (1) italiennes, des obélisques, des colonnes, des murailles ciselées à la manière moresque ; enfin tout un monde fantastique vous passe sous les yeux sans que rien fixe vos regards, car les merveilles se succèdent avec une inexprimable rapidité. Vous êtes distrait d'une fortification de feu par des draperies, par des dentelles de pierres précieuses ; tout brille, tout brûle, tout est de flamme et de diamant, on craint que ce magnifique spectacle ne finisse par un tas de cendres comme un incendie.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant vu du palais, c'est toujours le grand canal, qui ressemble à une lave immobile dans une forêt embrasée.

A l'extrémité de ce canal s'élève, sur une énorme pyramide de feux de couleur (elle a, je crois, soixante et dix pieds de haut), le chiffre de l'impératrice, qui brille d'un blanc éclatant au-dessus de toutes les lumières rouges, vertes et bleues qui l'environnent : on dirait d'une aigrette de diamants entourée de pierres de couleur. Tout cela est sur une si grande échelle que vous doutez de ce que vous voyez. De tels efforts pour une fête annuelle,

(1) Treilles.

c'est impossible, dites-vous; ce que je vois est trop grand pour être réel, c'est le rêve d'un géant amoureux raconté par un poète fou.

Il y a quelque chose d'aussi prodigieux que la fête elle-même, ce sont les épisodes auxquels elle donne lieu. Pendant deux ou trois nuits toute cette foule, dont je vous ai parlé, campe autour du village et se disperse à une assez grande distance du château. Beaucoup de femmes couchent dans leur voiture, des paysannes dorment dans leurs charrettes; tous ces équipages, renfermés par centaines dans des enclos de planches, forment des camps très-amusants à parcourir et qui seraient dignes d'être reproduits par quelque artiste spirituel.

Le Russe a le génie du pittoresque; et les villes d'un jour qu'il improvise pour ses fêtes sont bien plus amusantes, elles ont un caractère bien plus national que les véritables villes bâties en Russie par des étrangers. A Péterhoff, chevaux, maîtres et cochers, tout est réuni dans des enceintes de bois; ces bivouacs sont indispensables, car il n'y a dans le village qu'un petit nombre de maisons passablement sales, dont les chambres se payent deux cents et jusqu'à cinq cents roubles par nuit : le rouble de papier équivalant à vingt-trois sols de France.

Ce qui accroit mon malaise depuis que je vis parmi les Russes, c'est que tout me révèle la va-

leur réelle de ce peuple opprimé. L'idée de ce qu'il pourrait faire, s'il était libre, exaspère la colère que je ressens, en voyant ce qu'il fait aujourd'hui.

Les ambassadeurs, avec leur famille et leur suite, ainsi que les étrangers présentés, sont logés et hébergés aux frais de l'empereur; on réserve à cet effet un vaste et charmant édifice en forme de pavillon carré, appelé le palais anglais. Cette habitation est située à un quart de lieue du palais impérial, à l'extrémité du village, dans un beau parc dessiné à l'anglaise, et qui paraît naturel, tant il est pittoresque. L'abondance et la beauté des eaux, le mouvement du terrain, choses rares dans les environs de Pétersbourg, rendent ce jardin agréable. Cette année le nombre des étrangers étant plus grand que de coutume, ils n'ont pu trouver place dans le palais anglais, qu'on a été forcé de réserver aux charges et aux personnes invitées d'office; je n'y ai donc point couché, mais j'y dîne tous les jours, avec le corps diplomatique et sept à huit cents personnes, à une table parfaitement bien servie. Voilà, certes, une magnifique hospitalité!... Lorsqu'on loge au village, il faut faire mettre ses chevaux et s'habiller en uniforme pour aller dîner à cette table présidée par un des grands officiers de l'empire.

Pour la nuit le directeur général des théâtres de la cour a mis à ma disposition deux loges d'ac-

teurs dans la salle de spectacle de Péterhoff, et ce logement m'est envié par tout le monde. Je n'y manque de rien, si ce n'est d'un lit. Heureusement que j'ai apporté mon petit lit de fer de Pétersbourg. C'est un objet de première nécessité pour un Européen qui voyage en Russie, et qui ne veut pas s'accoutumer à passer la nuit roulé dans un tapis sur un banc ou sur un escalier. On se munit ici de son lit comme on porte son manteau en Espagne!... A défaut de paille, chose rare dans un pays où le blé ne vient pas, mon matelas se remplit de foin; on en trouve à peu près partout.

Si l'on ne veut pas se charger d'un lit, il faut au moins porter avec soi la toile d'une paillasse. C'est ce que je fais pour mon valet de chambre qui n'est pas plus que moi résigné à dormir à la russe. Même je me passerais de lit encore plus facilement que lui, puisque j'ai employé près de deux nuits à vous écrire ce que vous lisez.

Les bivacs d'amateurs sont ce qu'il y a de plus pittoresque à Péterhoff, car dans les campements des soldats on retrouve l'uniformité militaire. Les hulans bivaquent au milieu d'une prairie, autour d'un étang, aux environs du palais, et près de là est aussi campé le régiment des gardes à cheval de l'impératrice sans compter les Circassiens casernés à l'une des extrémités du village; enfin les cadets sont en partie distribués dans les

maisons, en partic parqués militairement dans un champ.

Dans tout autre pays, un si grand rassemblement d'hommes produirait un mouvement, un tumulte étourdissants. En Russie tout se passe avec gravité, tout prend le caractère d'une cérémonie; là, le silence est de rigueur, à voir tous ces jeunes gens réunis là pour leur plaisir, ou pour celui des autres, n'osant ni rire, ni chanter, ni se quereller, ni jouer, ni danser, ni courir, on dirait d'une troupe de prisonniers près de partir pour le lieu de leur destination. Encore un souvenir de la Sibérie!... Ce qui manque à tout ce que je vois ici, ce n'est assurément ni la grandeur ni la magnificence, ni même le goût et l'élégance : c'est la gaieté; la gaieté ne se commande pas; au contraire, le commandement la fait fuir, comme le cordeau et le niveau détruisent les tableaux pittoresques. Je n'ai rien vu en Russie qui ne fût symétrique, qui n'eût l'air ordonné, ce qui donnerait du prix à l'ordre, la variété, d'où naît l'harmonie, est inconnu ici.

Les soldats au bivac sont soumis à une discipline plus sévère qu'à la caserne : tant de rigidité en pleine paix, en plein champ et un jour de fête, me rappelle le mot du grand-duc Constantin sur la guerre. « Je n'aime pas la guerre, disait-il; elle gâte les soldats, salit les habits et détruit la discipline. »

Ce prince ne disait pas tout; il avait un autre motif pour ne pas aimer la guerre. C'est ce qu'a prouvé sa conduite en Pologne.

Le jour du bal et de l'illumination, à sept heures du soir, on se rend au palais impérial. Les personnes de la cour, le corps diplomatique, les étrangers invités et les soi-disant gens du peuple admis à la fête, sont introduits pêle-mêle dans les grands appartements. Pour les hommes, excepté les mugics en habit national, et les marchands qui portent le cafetan, le tabarro, manteau vénitien par-dessus l'uniforme, est de rigueur; parce que cette fête s'appelle un bal masqué.

Vous attendez là pendant assez longtemps, pressé par la foule, l'apparition de l'empereur et de la famille impériale. Dès que le maître, ce soleil du palais, commence à poindre, l'espace s'ouvre devant lui; suivi de son noble cortège, il traverse librement et sans même être effleuré par la foule, des salles où l'instant d'auparavant on n'aurait pas cru pouvoir laisser pénétrer une seule personne de plus. Aussitôt que Sa Majesté a disparu, le flot des paysans se referme derrière elle. C'est toujours l'effet du sillage après le passage d'un vaisseau.

La noble figure de Nicolas, dont la tête domine toutes les têtes, imprime le respect à cette mer agitée, c'est le Neptune de Virgile; on ne saurait être plus empereur qu'il ne l'est. Il danse pendant

deux ou trois heures de suite des polonaises avec des dames de sa famille et de sa cour. Cette danse était autrefois une marche cadencée et cérémonieuse : aujourd'hui, c'est tout bonnement une promenade au son des instruments. L'empereur et son cortège serpentent d'une manière surprenante au milieu de la foule, qui, sans prévoir la direction qu'il va prendre, se sépare cependant toujours à temps pour ne pas gêner la marche du souverain.

L'empereur parle à quelques hommes à barbes, habillés à la russe, c'est-à-dire vêtus de la robe persanne, et vers dix heures, à la nuit close, l'illumination commence. Je vous ai déjà dit la promptitude magique avec laquelle on voit s'allumer des milliers de lampions : c'est une vraie féerie.

On m'avait assuré qu'ordinairement plusieurs vaisseaux de la marine impériale s'approchent du rivage à ce moment de la fête, et répondent à la musique de terre par des salves d'artillerie lointaines. Hier, le mauvais temps nous priva de ce magnifique épisode de la fête. Je dois cependant ajouter qu'un Français, depuis longtemps établi dans ce pays, m'a raconté que tous les ans il survient quelque chose qui fait manquer l'illumination des navires. Choisissez entre le dire des habitants et l'assertion des étrangers.

Nous avons cru pendant une grande partie du

jour que l'illumination n'aurait pas lieu. Vers les trois heures, comme nous étions à dîner au palais anglais, un grain est venu fondre sur Péterhoff : les arbres du parc s'agitaient violemment, leurs cimes se tordaient dans les airs, leurs branches rasaient le sol, et tandis que nous considérons ce spectacle, nous étions loin de penser que les sœurs, les mères, les amis d'une foule de personnes assises tranquillement à la même table que nous, périssaient sur l'eau par ce même coup de vent dont nous observions froidement les effets. Notre curiosité insouciantte approchait de la gaieté, tandis qu'un grand nombre de barques parties de Pétersbourg pour se rendre à Péterhoff, chaviraient au milieu du golfe. Aujourd'hui on avoue deux cents personnes noyées, d'autres disent quinze cents, deux mille : nul ne saura la vérité, et les journaux ne parleront pas du malheur, ce serait affliger l'impératrice et accuser l'empereur.

Le secret des désastres du jour a été gardé pendant toute la soirée; rien n'a transpiré qu'après la fête : et ce matin la cour n'en paraît ni plus ni moins triste; là l'étiquette veut avant tout que personne ne parle de ce qui occupe la pensée de tous; même hors du palais, les confidences ne se font qu'à demi mot, en passant et bien bas. La tristesse habituelle de la vie des hommes en ce pays vient de ce qu'elle est comptée pour rien par eux-

mêmes ; chacun sent que son existence tient à un fil et chacun prend là-dessus son parti, pour ainsi dire, de naissance.

Tous les ans, des accidents semblables, quoique moins nombreux, attristent les fêtes de Péterhoff qui se changeraient en un deuil imposant, en une pompe funèbre, si d'autres que moi venaient à penser à tout ce que coûte cette magnificence, mais ici je suis seul à réfléchir.

Depuis hier les esprits superstitieux ont recueilli plus d'un triste pronostic : le temps qui avait été beau pendant trois semaines n'a changé que le jour de la fête de l'impératrice ; le chiffre de cette princesse ne voulait pas s'allumer : l'homme chargé de cette partie essentielle de l'illumination monte au sommet de la pyramide et se met à l'œuvre ; mais le vent éteint ses lampions à mesure qu'il les allume. Il remonte à plusieurs reprises ; enfin le pied lui manque, il tombe d'une hauteur de soixante-dix pieds et se tue sur la place. On l'emporte : le chiffre reste, à demi effacé!...

L'effrayante maigreur de l'impératrice, son air languissant, son regard terne rendent ces présages plus sinistres. La vie qu'elle mène lui devient mortelle : des fêtes, des bals tous les soirs ! il faut s'amuser ici incessamment sous peine d'y mourir d'ennui.

Pour l'impératrice et pour les courtisans zélés

le spectacle des revues, des parades commence de bonne heure le matin ; elles sont toujours suivies de quelques réceptions ; l'impératrice rentre dans son intérieur pour un quart d'heure, puis elle va se promener en voiture pendant deux heures ; ensuite elle prend un bain avant de ressortir à cheval ; rentrée chez elle une seconde fois, elle reçoit encore : enfin elle va visiter quelques établissements utiles qu'elle dirige ou quelque personne de son intimité ; elle sort de là pour suivre l'empereur au camp. Il y en a toujours un quelque part : ils rentrent pour danser ; et voilà comment sa journée, son année se passent, et comment ses forces se perdent avec sa vie.

Les personnes qui n'ont pas le courage ou la santé nécessaires pour partager cette terrible vie, ne sont pas en faveur.

L'impératrice me disait l'autre jour, en parlant d'une femme très-distinguée, mais délicate : « Elle est toujours malade ! » Au ton, à l'air dont fut prononcé ce jugement, je sentis qu'il décidait du sort d'une famille. Dans un monde où l'on ne se contente pas des bonnes intentions une maladie équivaut à une disgrâce.

L'impératrice ne se croit pas plus dispensée que les autres de la nécessité de payer de sa personne.

Elle ne peut se résigner à laisser l'empereur s'éloigner d'elle un instant. Les princes sont de

fer !... La noble femme voudrait et croit par moments n'être pas sujette aux infirmités humaines ; mais la privation totale de repos physique et moral, le manque d'occupation suivie, l'absence de toute conversation sérieuse, la nécessité toujours renaissante des distractions qui lui sont imposées, tout nourrit la fièvre qui la mine et voilà comment ce terrible genre de vie lui est devenu funeste et indispensable. Elle ne peut aujourd'hui ni le quitter ni le soutenir. On craint la consommation, le marasme, on craint surtout pour elle l'hiver de Pétersbourg ; mais rien ne la déciderait à passer six mois loin de l'empereur (1).

A la vue de cette figure intéressante, mais dévastée par la souffrance, errant comme un spectre au milieu d'une fête qu'on appelle la sienne et qu'elle ne reverra peut-être plus, je me sens le cœur navré ; et tout ébloui que je suis du faste des grandeurs humaines, je fais un retour sur les misères de notre nature. Hélas ! plus on tombe de haut et plus rude est la chute. Les grands expient en un jour, dès ce monde, toutes les privations du pauvre pendant une longue vie.

L'inégalité des conditions disparaît sous le court et pesant niveau de la souffrance. Le temps n'est qu'une illusion dont la passion s'affranchit :

(1) L'année suivante les eaux d'Ems ont rendu la santé à l'impératrice.

l'intensité du sentiment, plaisir ou douleur, tell est la mesure de la réalité.... Cette réalité fait t  ou tard sa part aux idées sérieuses dans la vie l plus frivole; et le sérieux for  est amer autant que l'autre e t été doux. A la place de l'impératrice je n'aurais pas voulu laisser célébrer ma f t hier, si toutefois j'avais en le pouvoir de me sous traire à ce plaisir d'étiquette.

Les personnes, même les plus haut placées sont mal inspirées lorsqu'elles prétendent s'amuser à jour fixe. Une date solennis e chaque ann  ne sert qu'à faire mieux sentir les progrès d temps par la comparaison du présent et du passé. Les souvenirs, bien qu'on les célèbre par de réjouissances, nous inspirent toujours une foul d'idées tristes; la première jeunesse évanouie nous entrons dans la décadence; au retour d chaque fête périodique nous avons quelques joie de moins avec quelques regrets de plus : l'échange est douloureux! Ne vaudrait-il pas mieu laisser les jours fuir en silence? Voix plaintive de la mort, les anniversaires sont les échos d temps.

Hier, à la fin du bal que je vous ai décrit, o soupa; puis, tout en nage, car la chaleur des appartements où se pressait la foule était insupportable, on monta dans les voitures de la cour qu'o appelle des *lignes*; alors on s'est mis à faire l tour des illuminations par une nuit très-noire

sous une rosée dont heureusement la fraîcheur était tempérée par la fumée des lampions. Vous ne pouvez vous figurer la chaleur qui rayonnait dans toutes les allées de cette forêt enchantée, tant l'incroyable profusion de feux dont nous étions éblouis chauffe le parc en l'éclairant !

Les *lignes* sont des espèces de chars à bancs doubles, où huit personnes s'asseyent commodément dos à dos ; leur forme, leurs dorures, les harnais antiques des chevaux qui les traînent, tout cet ensemble ne manque ni de grandeur ni d'originalité. Un luxe vraiment royal : c'est aujourd'hui chose rare en Europe.

Le nombre de ces équipages est considérable, c'est une des magnificences de la fête de Péterhoff ; il y en a pour tout ce qui est invité, moins les serfs et les bourgeois de parade parqués dans les salles du palais.

Un maître des cérémonies m'avait indiqué la *ligne* dans laquelle je devais monter, mais au milieu du désordre de la sortie personne n'atteint sa place ; je ne pus retrouver ni mon domestique ni mon manteau, et je montai à la fin dans une des dernières *lignes* où je m'assis à côté d'une dame russe qui n'avait point été au bal, mais qui était venue là de Pétersbourg pour montrer l'illumination à ses filles. La conversation de ces dames, qui paraissaient tenir à toutes les familles de la

cour, était franche, et en cela, elle différait de celle des personnes de service au palais. La mère se mit tout d'abord en rapport avec moi, son ton était d'une facilité de bon goût qui révélait la grande dame. Je reconnus là ce que j'avais déjà remarqué ailleurs, c'est que lorsque les femmes russes sont naturelles, ce n'est ni la douceur ni l'indulgence qui dominent dans leur conversation. Elle me nomma toutes les personnes que nous voyions passer devant nous; car, dans cette promenade magique, les *lignes* se croisent souvent; une moitié de ces voitures suit une allée tandis que l'autre moitié longe en sens opposé l'allée voisine séparée par une charmille percée de larges ouvertures en forme d'arcades. Le royal cortège se passe ainsi en revue lui-même.

Si je ne craignais de vous fatiguer, et surtout de vous inspirer quelque défiance en épuisant les formules d'admiration, je vous dirais que je n'ai rien vu d'aussi étonnant que ces portiques de lampions parcourus dans un silence solennel par toutes les voitures de la cour, au milieu d'un parc inondé d'une foule aussi épaisse dans les jardins que l'était l'instant d'auparavant celle des paysans dans les salles du palais.

Nous nous sommes promenés ainsi, pendant une heure, à travers des bosquets enchantés; et nous avons fait le tour d'un lac qu'on appelle Marly; il est à l'extrémité du parc de Péterhoff.

Versailles et toutes les magiques créations de Louis XIV furent présents à la pensée des princes de l'Europe pendant plus de cent ans. C'est à ce lac de Marly que les illuminations m'ont paru le plus extraordinaires. A l'extrémité de la pièce d'eau, j'allais dire de la pièce d'or, tant cette eau est lumineuse et brillante, s'élève une maison qui servit d'habitation à Pierre le Grand : elle était illuminée comme le reste.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est la teinte de l'eau où se reflétait le feu des milliers de lampions allumés autour de ce lac de feu. L'eau et les arbres ajoutent singulièrement à l'effet des illuminations. En traversant le parc nous avons passé devant des grottes où la lumière allumée dans l'intérieur se faisait jour au dehors à travers une nappe d'eau qui tombait devant l'ouverture de la brillante caverne : le mouvement de la cascade roulant par-dessus ce feu, était d'un effet merveilleux. Le palais impérial domine toutes ces magnifiques chutes d'eau et l'on dirait qu'il en est la source : lui seul n'est point illuminé ; il est blanc, mais il devient brillant par l'immense faisceau de lumières qui montent vers lui de toutes les parties du parc et se reflètent sur ses murailles. Les teintes des pierres et la verdure des arbres sont changées par les rayons d'un jour aussi éclatant que celui du soleil. Ce seul spectacle mériterait une promenade à Péterhoff. Si ja-

mais je retournais à cette fête , je me bornerais parcourir à pied les jardins.

Cette promenade est sans contredit ce qu'il y de plus beau à la fête de l'impératrice. Mais encore une fois , la magie n'est pas de la gaieté : personne ici ne rit , ne chante , ne danse ; on parle bas , on s'amuse avec précaution , il semble que les sujets russes rompus à la politesse , respectent jusqu'à leur plaisir. Enfin la liberté manque à Péterhoff comme partout ailleurs.

J'ai gagné ma chambre , c'est-à-dire ma loge , minuit et demi. Dès la nuit , la retraite des curieux a commencé et pendant que ce torrent défilait sous mes fenêtres , je me suis mis à vous écrire ; aussi bien le sommeil eût été impossible au milieu d'un tel tumulte. En Russie , les chevaux seuls ont la permission de faire du bruit. C'était un flot de voitures de toutes formes , de toutes grandeurs , de toutes sortes , défilant sur quatre rangs à travers un peuple de femmes , d'enfants et de mugics à pied ; c'était la vie naturelle qui recommençait après la contrainte d'une fête royale. On eût dit d'une troupe de prisonniers délivrés de leurs chaînes. Le peuple du grand chemin n'était plus la foule disciplinée du parc. Cette tourbe redevenue sauvage et se précipitant vers Pétersbourg avec une violence et une rapidité effrayantes , me rappelait les descriptions de la retraite

de Moscou ; plusieurs chevaux tombés morts sur la route ajoutaient à l'illusion.

A peine avais-je eu le temps de me déshabiller et de me jeter sur mon lit, qu'il fallut me remettre sur pied pour courir vers le palais afin d'assister à la revue du corps des cadets que l'empereur devait passer lui-même.

Ma surprise fut grande de retrouver déjà toute la cour debout et à l'œuvre ; les femmes étaient parées en fraîches toilettes du matin, les hommes revêtus des habits de leur charge ; tout le monde attendait l'empereur au lieu du rendez-vous. Le désir de se montrer zélé animait cette foule brodée, chacun était allègre comme si les magnificences et les fatigues de la nuit n'avaient pesé que sur moi. Je rougis de ma paresse, et je sentis que je n'étais pas né pour faire un bon courtisan russe. La chaîne a beau être dorée, elle ne m'en paraît pas plus légère.

Je n'eus que le temps de percer la foule avant l'arrivée de l'impératrice, et je n'avais pas encore atteint ma place, que l'empereur parcourait déjà les rangs de ses officiers enfants, tandis que l'impératrice, si fatiguée la veille, l'attendait dans une calèche au milieu de la place. Je souffrais pour elle : cependant l'abattement qui m'avait frappé la veille avait disparu. Ma pitié se concentra donc sur moi-même qui me sentais harassé pour tout le monde, et qui voyais avec envie les

plus vieilles gens de la cour porter légèrement le fardeau qui m'accablait. L'ambition est ici la condition de la vie; sans cette dose d'activité factice, on serait toujours morne et triste.

La voix de l'empereur commandait l'exercice aux élèves; après quelques manœuvres parfaitement exécutées, Sa Majesté parut satisfaite : elle prit par la main un des plus jeunes cadets qu'elle venait de faire sortir des rangs, le mena elle-même à l'impératrice à laquelle elle le présenta, puis élevant cet enfant dans ses bras à la hauteur de sa tête, c'est-à-dire au-dessus de la tête de tout le monde, elle l'embrassa publiquement. Quel intérêt l'empereur avait-il à se monter si débonnaire ce jour-là en public? c'est ce que personne n'a pu ou n'a voulu me dire.

Je demandai aux gens qui m'entouraient quel était le bienheureux père de ce cadet modèle, comblé de la faveur du souverain. Nul ne satisfit ma curiosité; en Russie on fait mystère de tout. Après cette parade sentimentale, l'empereur et l'impératrice retournèrent au palais de Péterhoff, où ils reçurent dans les grands appartements tous ceux qui voulurent leur faire leur cour, puis vers onze heures ils parurent sur l'un des balcons du palais devant lequel les soldats de la garde circassienne se mirent à faire des exercices pittoresques sur leurs magnifiques chevaux de l'Asie. La beauté de cette troupe superbement costumée contribue

au luxe militaire d'une cour qui, malgré ses efforts et ses prétentions, est toujours et sera longtemps encore plus orientale qu'européenne. Vers midi sentant s'épuiser ma curiosité, n'ayant pas pour suppléer à ma force naturelle le ressort tout-puissant de cette ambition de cour qui fait ici tant de miracles, je suis retourné à mon lit, d'où je viens de sortir pour achever ce récit.

Je compte passer ici le reste du jour à laisser la foule s'écouler ; d'ailleurs, je suis retenu à Péterhoff par l'espoir d'un plaisir auquel j'attache beaucoup de prix.

Demain si j'en ai le temps je vous conterai le succès de mes intrigues.

LETTRE SEIZIÈME.

Pétersbourg, ce 27 juillet 1839.

J'avais instamment prié madame *** de me faire voir le *cottage* (1) de l'empereur et de l'impératrice. C'est une petite maison bâtie par eux, au milieu du magnifique parc de Péterhoff, dans le nouveau style gothique à la mode en Angleterre, « Rien n'est plus difficile, m'avait répondu madame ***, que d'entrer au cottage pendant le séjour qu'y font Leurs Majestés; rien ne serait plus facile en leur absence. Cependant j'essaierai. »

J'avais prolongé mon séjour à Péterhoff, attendant avec impatience, mais sans beaucoup d'espoir, la réponse de madame ***. Enfin, hier matin, de bonne heure, je reçois d'elle un petit mot ainsi conçu : « Venez chez moi à onze heures moins un quart. On m'a permis, par faveur très-particulière, de vous montrer le cottage à l'heure où l'empereur et l'impératrice vont se promener ensemble, c'est-à-dire à onze heures précises. Vous connaissez leur exactitude. »

(1) Chaumière anglaise.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Madame *** habite un fort joli château bâti dans un coin du parc. Elle suit partout l'impératrice, mais elle loge autant que possible dans des maisons séparées, quoique très-voisines des diverses résidences impériales. J'étais chez elle à dix heures et demie. A onze heures moins un quart nous montons dans une voiture à quatre chevaux, nous traversons le parc rapidement, et à onze heures moins quelques minutes nous arrivons à la porte du cottage.

C'est exactement comme je viens de vous le dire, une maison anglaise entourée de fleurs et ombragée d'arbres; elle est bâtie sur le modèle des plus jolies habitations qu'on voit près de Londres, à Twickenham, au bord de la Tamise. A peine avons-nous traversé un vestibule assez petit, élevé de quelques marches, et nous étions-nous arrêtés quelques instants à examiner un salon dont l'ameublement me semblait un peu trop recherché pour l'ensemble de la maison, qu'un valet de chambre en frac vint chuchoter quelques mots à l'oreille de madame ***, qui me parut surprise.

« Qu'y a-t-il ? lui dis-je quand l'homme fut sorti.

— C'est l'impératrice qui rentre.

— Quelle trahison, m'écriai-je, je n'aurai le temps de rien voir !

— Peut-être ; sortez par cette terrasse, des-

cendez au jardin et allez m'attendre à l'entrée de la maison. »

J'étais là depuis deux minutes à peine lorsque je vis venir à moi l'impératrice toute seule, qui descendait rapidement les degrés du perron. Sa taille élevée et svelte a une grâce singulière, sa démarche est vive, légère et pourtant noble; elle a certains mouvements des bras et des mains, certaines attitudes, certain tour de tête qu'on ne peut oublier. Elle était vêtue de blanc; son visage, entouré d'une capote blanche, paraissait reposé; ses yeux avaient l'expression de la mélancolie, de la douceur et du calme; un voile relevé avec grâce encadrait son visage; une écharpe transparente se drapait autour de ses épaules, et complétait le costume du matin le plus élégant. Jamais elle ne m'avait paru si à son avantage : à cet aspect les sinistres présages du bal se dissipèrent entièrement, l'impératrice me parut ressuscitée, et j'éprouvai l'espèce de sécurité qui renaît avec le jour après une nuit agitée. Il faut, pensai-je, que Sa Majesté soit plus forte que moi, pour avoir supporté la fête d'avant-hier, la revue et le cercle d'hier, et pour se lever aujourd'hui brillante comme je la vois.

« J'ai abrégé ma promenade, me dit-elle, parce que je savais que vous étiez ici.

— Ah! Madame, j'étais loin de m'attendre à tant de bonté.

— Je n'avais rien dit de mon projet à madame ***, qui vient de me gronder d'être venue vous surprendre; elle prétend que je vous dérange dans votre examen. Vous comptez donc ici deviner nos secrets?

— Je le voudrais bien, Madame; on ne peut que gagner à pénétrer la pensée de personnes qui savent si bien choisir entre le faste et l'élégance.

— Le séjour de Péterhoff m'est insupportable, et c'est pour me reposer les yeux de cette dorure massive que j'ai demandé une chaumière à l'empereur. Je n'ai jamais été si heureuse que dans cette maison; mais maintenant que voilà une de mes filles mariées, et que mes fils font leurs études ailleurs, elle est devenue trop grande pour nous. »

Je souris sans répondre; j'étais sous le charme : il me parut que cette femme, si différente de celle en l'honneur de qui s'était donnée la somptueuse fête de la veille, devait avoir partagé toutes mes impressions; elle a senti comme moi, me disais-je, la fatigue, le vide, l'éclat menteur de cette magnificence commandée, et maintenant elle sent aussi qu'elle est digne de quelque chose de mieux. Je comparais les fleurs du cottage aux lustres du palais, le soleil d'une belle matinée aux feux d'une nuit de cérémonies, le silence d'une délicieuse retraite au tumulte de la foule dans un palais, la fête de la nature à la fête de la cour, la femme à l'impératrice, et j'étais enchanté du bon goût et

de l'esprit avec lesquels cette princesse avait fuir les ennuis de la représentation, pour s'écarter de tout ce qui fait le charme de la vie privée. C'était une féerie nouvelle dont le prestige captivait mon imagination, bien plus que la majesté du pouvoir et des grandeurs.

« Je ne veux pas donner raison à madame », reprit l'impératrice. Vous allez voir le cottage en détail, et c'est mon fils qui vous le montrera. Pendant ce temps-là j'irai visiter mes fleurs, et vous retrouverai avant de vous laisser partir. »

Tel fut l'accueil que je reçus de cette femme qui passe pour hautaine non-seulement en Europe où on ne la connaît guère, mais en Russie où elle la voit de près.

Dans ce moment, le grand-duc héritier venait rejoindre sa mère : il était avec madame *** avec la fille aînée de cette dame, jeune personne âgée d'environ quatorze ans, fraîche comme une rose, et jolie comme on l'était en France du temps de Boucher. Cette jeune personne est le vrai modèle d'un des plus agréables portraits de peintre, à la poudre près.

J'attendais que l'impératrice me donnât son congé; on se mit à se promener en allant et venant devant la maison, mais sans s'éloigner de l'endroit devant laquelle nous nous étions arrêtés d'abord.

L'impératrice connaît l'intérêt que je prends toute la famille de madame ***, qui est polonoise.

Sa Majesté sait aussi que depuis plusieurs années un des frères de cette dame est à Paris. Elle mit la conversation sur la manière de vivre de ce jeune homme, et s'informa longtemps, avec un intérêt marqué, de ses sentiments, de ses opinions, de son caractère : c'était me donner toute facilité pour lui dire ce que me dicterait l'attachement que je lui porte. Elle m'écouta fort attentivement. Quand j'eus cessé de parler, le grand-duc, s'adressant à sa mère, continua sur le même sujet, et dit : « Je viens de le rencontrer à Ems, et je l'ai trouvé très-bien.

— C'est pourtant un homme aussi distingué qu'on empêche de venir ici, parce qu'il s'est retiré en Allemagne après la révolution de Pologne, s'écria madame *** avec son affection de sœur et la liberté d'expression que l'habitude de vivre à la cour depuis son enfance n'a pu lui faire perdre.

— Mais qu'a-t-il donc fait ? » me dit l'impératrice avec un accent inimitable, par le mélange d'impatience et de bonté qu'il exprimait.

J'étais embarrassé de répondre à une question si directe, car il fallait aborder le délicat sujet de la politique, et c'était risquer de tout gâter.

Le grand-duc vint encore à mon secours avec une grâce, une affabilité que je serais bien ingrat d'oublier; sans doute il pensait que j'avais trop à dire pour oser répondre; alors prévenant quelque défaite qui eût trahi mon embarras et compromis

la cause que je désirais plaider : « Mais, mère, s'écria-t-il vivement, qui jamais a demar à un enfant de quinze ans ce qu'il a fait en politique? »

Cette réponse pleine de cœur et de sens me t de peine; mais elle mit fin à la conversation. j'osais interpréter le silence de l'impératrice, dirais que voici ce qu'elle pensait : « Que fa aujourd'hui, en Russie, d'un Polonais rentré grâce? Il sera toujours un objet d'envie pour vieux Russes, et il n'inspirera que de la défian à ses nouveaux maîtres. Sa vie, sa santé se pe dront dans les épreuves auxquelles on sera obli de le soumettre pour s'assurer de sa fidélit puis, en dernier résultat, si l'on croit pouv compter sur lui, on le méprise, précisément par qu'on y compte. D'ailleurs, que puis-je faire po ce jeune homme? j'ai si peu de crédit! »

Je ne crois pas me tromper de beaucoup, disant que telles étaient les pensées de l'impératrice : telles étaient aussi à peu près les mienne. Nous conclûmes tout bas, l'un et l'autre, qu'ent deux malheurs, le moindre pour un gentilhomme qui n'a plus ni concitoyens, ni frères d'arme c'est de rester loin du pays qui l'a vu naître : terre seule ne fait pas la patrie, et la pire des condition serait celle d'un homme qui vivrait étranger chez lui.

Sur un signe de l'impératrice, le grand-du

madame *** , sa fille et moi nous rentrâmes dans le cottage. J'aurais désiré trouver moins de luxe d'ameublement dans cette maison, et plus d'objets d'art. Le rez-de-chaussée ressemble à toutes les habitations des gens élégants et riches en Angleterre; mais pas un tableau du premier ordre, pas un fragment de marbre, pas une terre cuite n'annoncent, chez les maîtres du lieu, un penchant prononcé pour la peinture et pour les arts. Ce n'est pas de dessiner plus ou moins bien soi-même, c'est le goût des chefs-d'œuvre qui prouve qu'on a l'amour et le sentiment de l'art. Je regrette toujours l'absence de cette passion pour des personnes auxquelles il serait si facile de la satisfaire.

On a beau dire que des statues ou des tableaux de grand prix seraient mal placés dans un cottage; cette maison est le lieu de prédilection de ceux qui la possèdent, et lorsqu'on s'arrange soi-même un séjour selon sa fantaisie, si l'on aime beaucoup les arts, ce goût se trahit toujours, au risque d'une disparate de style, d'une faute d'harmonie; d'ailleurs quelque discordance est bien permise dans un cottage impérial.

Au surplus, les empereurs de Russie ne sont pas des empereurs romains; ils ne se croient pas obligés d'aimer les arts par état.

On reconnaît, dans la distribution et la décoration du cottage, que des affections et des habitudes de famille ont présidé à l'arrangement et au

plan de cette habitation. Ceci vaut mieux encore que le sentiment du beau dans les œuvres du génie. Une seule chose m'a déplu dans l'ordonnance et dans l'ameublement de cette élégante retraite : c'est une soumission trop servile à la mode anglaise.

Nous avons vu le rez-de-chaussée très-rapidement, de peur d'ennuyer notre guide. La présence d'un si auguste *cicerone* m'embarrassait. Je sais que rien ne gêne les princes autant que notre timidité, à moins qu'elle ne soit affectée pour les flatter; cette connaissance de leur humeur augmente ma peine par la conviction où je suis de leur déplaire inévitablement. Ils aiment qu'on les mette à leur aise et l'on n'y parvient qu'en y étant soi-même. Je suis donc sûr de mon fait; une telle conviction m'est on ne saurait plus désagréable, car personne n'aime à déplaire.

Avec un prince sérieux, je puis espérer quelquefois de me sauver par la conversation, mais avec un prince jeune, léger, élégant et gai, je suis sans ressource.

Un escalier fort étroit; mais embelli par des tapis anglais, nous a conduits à l'étage supérieur : c'est là qu'est la chambre où la grand-duchesse Marie a passé une partie de son enfance (elle est vide), celle de la grande-duchesse Olga ne restera probablement pas longtemps habitée. L'impératrice avait donc raison de dire que le cottage est

trop grand. Ces deux chambres à peu près pareilles sont d'une simplicité charmante.

Le grand-duc s'arrêtant au haut de l'escalier me dit avec la politesse souveraine dont il a le secret malgré sa grande jeunesse, « je suis sûr que vous aimeriez mieux voir tout ceci sans moi, et moi je le l'ai vu si souvent, que j'aime autant, je vous l'avoue, vous laisser achever votre examen avec madame *** toute seule. Je vais donc rejoindre ma mère et vous attendre près d'elle. »

Là-dessus, il nous fit un salut plein de grâce et me laissa charmé de la flatteuse facilité de ses manières.

C'est un grand avantage pour un prince que d'être un homme parfaitement bien élevé. Je n'avais donc pas produit mon effet cette fois; la gêne que j'éprouvais n'avait point été communicative. S'il se fût ressenti de mon malaise il serait resté, car la timidité ne sait que subir son supplice, elle ne sait pas se dégager; nulle élévation ne préserve de ses atteintes; la victime qu'elle paralyse, en quelque rang qu'elle soit placée, ne peut trouver la force ni d'affronter ni de fuir ce qui cause sa gêne.

Cette souffrance est quelquefois l'effet d'un amour-propre mécontent et raffiné. Un homme qui craint d'être seul de son avis sur lui-même deviendra timide par vanité.

Mais le plus souvent la timidité est purer physique, c'est une maladie.

Il y a des hommes qui ne peuvent sentir, un malaise inexplicable, le regard humain s'arrêter sur eux. Ce regard les pétrifie : il les gêne en marchant, en pensant, il les empêche de parler mais surtout de se mouvoir, ceci est si vrai j'ai souvent souffert de cette timidité physique dans les villages où j'attirais tous les yeux, en qualité d'étranger, bien plus que dans les salons les plus imposants, où personne ne faisait attention à moi. Je pourrais écrire un traité sur divers genres de timidité, car j'en suis le maître accompli ; personne n'a plus gémi que moi, mon enfance, des atteintes de ce mal incurable mais, grâce à Dieu, à peu près inconnu aux hommes de la génération qui suit la mienne ; ce prouverait qu'outre la prédisposition physique la timidité est surtout le résultat de l'éducation.

L'habitude du monde fait qu'on dissimule cette infirmité, voilà tout : les plus timides des hommes sont souvent les plus éminents en naissance, en dignités et même en mérite. J'avais cru longtemps que la timidité était de la modestie combinée avec un respect exagéré pour les distinctions sociales ou pour les dons de l'esprit ; mais alors comment expliquer la timidité des grands écrivains et des princes ? Heureusement les princes de la famille impériale de Russie ne sont point timides.

ils sont de leur siècle ; on n'aperçoit dans leurs manières ni dans leur langage aucun vestige de l'embarras qui fit longtemps le tourment des augustes hôtes de Versailles et celui de leurs courtisans , car quoi de plus gênant qu'un prince timide ?

Quoi qu'il en soit, je me sentis délivré quand j'é vis partir le grand-duc ; je le remerciai tout bas d'avoir si bien deviné mon désir et de l'avoir si poliment satisfait. Un homme à demi cultivé ne s'aviserait guère de laisser les gens seuls pour leur être agréable. Cependant c'est quelquefois le plus grand plaisir qu'on leur puisse faire. Savoir quitter son hôte sans le choquer, c'est le comble de l'urbanité, le chef-d'œuvre de l'hospitalité. Cette facilité est dans la vie habituelle du monde élégant ce que serait en politique la liberté sans désordre. Problème qu'on se propose sans cesse, et qu'on ne résout guère.

Au moment où le grand-duc s'éloigna M^{lle} *** se trouvait derrière sa mère ; le jeune prince en passant devant elle s'arrête d'un air très-grave , un peu moqueur, et lui fait une profonde révérence sans dire mot. La jeune personne voyant que ce salut est ironique reste muette, dans l'attitude du respect, mais sans rendre le salut.

J'admire cette nuance qui me parut d'une délicatesse exquise. Je doute qu'à cette cour aucune femme de vingt-cinq ans se distinguât par un tel trait de courage ; il n'appartient qu'à l'innocence

de savoir joindre au juste sentiment de sa pr
dignité, que nul homme ne doit perdre, les ég
dus aux prérogatives sociales. Cet exemple
tact ne passa point inaperçu :

« Toujours la même ! » dit en s'éloignan
grand-duc héritier.

Ils ont été enfants ensemble, une différe
d'âge de cinq ans ne les a pas empêchés de jo
souvent aux mêmes jeux. Une telle familiarité
s'oublie pas, même à la cour. La scène mu
qu'ils ont jouée là m'a beaucoup amusé.

Ce coup d'œil jeté sur l'intérieur de la fam
impériale m'a singulièrement intéressé. Il
voir de près ces princes pour les apprécier
sont faits pour être à la tête de leur pays, car
sont des premiers de leur nation à tous égards.
famille impériale est ce que j'ai vu en Russie
plus digne d'exciter l'admiration et l'envie
étrangers.

Au plus haut du cottage on trouve le cabine
travail de l'empereur. C'est une bibliothèque
sez grande et très-simplement ornée. Elle est
sur un balcon qui fait terrasse en face de la n
Sans sortir de cette vigie studieuse l'empe
peut donner lui-même ses ordres à sa flotte
cet effet, il a une lunette d'approche, un po
voix et un petit télégraphe qu'il fait mouvo
volonté.

J'aurais voulu examiner en détail cette cham

avec tout ce qu'elle contient, et faire beaucoup de questions; mais je craignis que ma curiosité ne parût indiscrète et j'aimai mieux voir mal que de me donner l'air d'être venu là pour faire un inventaire.

D'ailleurs je ne suis curieux que de l'ensemble des choses qui, en général, me frappe plus que les détails. Je voyage pour voir et pour juger les objets, non pour les mesurer, les énumérer et les calquer.

C'est une faveur que d'entrer dans le cottage, pour ainsi dire en présence de ceux qui l'habitent, faveur d'autant plus rarement accordée par eux, que cette maison n'offre réellement d'autre intérêt que la curiosité qui s'attache à leurs habitudes et à leurs actions privées. J'ai donc cru devoir m'en montrer digne en évitant des recherches trop minutieuses, et qui auraient passé les bornes d'un hommage respectueusement flatteur; ce qui m'eût fait paraître indigne de la grâce qu'on m'avait faite.

Après avoir expliqué ma pensée à M^{me}*** qui comprit parfaitement cette délicatesse, je me hâtai d'aller prendre congé de l'impératrice et du grand duc héritier.

Nous les retrouvâmes dans le jardin où, après m'avoir encore adressé quelques mots gracieux, ils me quittèrent en me laissant satisfait de tout ce que je venais de voir, mais surtout reconnais-

sant de leur bonté et charmé de la noblesse et de la grâce singulière de leur accueil.

Au sortir du cottage je montai en voiture pour aller visiter en toute hâte Oranienbaum : la fameuse habitation de Catherine II, bâtie par Menzikoff. Ce malheureux fut envoyé en Sibérie avant d'avoir complété les merveilles de son palais jugé trop royal pour un ministre.

Il appartient maintenant à la grande-duchesse Hélène, belle-sœur de l'empereur actuel. Situé à deux ou trois lieues de Péterhoff, en vue de la mer et sur une prolongation de la même falaise sur laquelle est bâti le palais impérial, le château d'Oranienbaum quoique bâti en bois est imposant ; j'y suis arrivé d'assez bonne heure pour bien voir tout ce qu'il renferme de curieux et pour parcourir les jardins. La grande-duchesse n'était pas à Oranienbaum. Malgré le luxe imprudent de l'homme qui construisit ce palais et la magnificence des grands personnages qui l'ont habité à sa place, il n'est pas extrêmement vaste. Des terrasses, des rampes, des perrons, des balcons couverts d'orangers et de fleurs unissent la maison avec le parc, et ces ornements embellissent l'une et l'autre ; l'architecture en elle-même n'est rien moins que magnifique. La grande-duchesse Hélène a montré ici le goût qui préside à tous ses arrangements, et elle a fait d'Oranienbaum une habitation charmante, nonobstant la tristesse du

paysage et l'obsédant souvenir des drames qui furent joués en ce lieu.

En descendant du palais, j'ai demandé à voir ce qui reste du petit château fort d'où l'on fit sortir Pierre III pour l'entraîner à Ropscha, où il fut assassiné. On m'a conduit dans une espèce de hameau écarté, où j'ai vu des fossés à sec, des vestiges de fortifications et des tas de pierres : ruine moderne, où la politique a plus de part que le temps. Mais le silence commandé, la solitude forcée qui règnent autour de ces débris maudits, nous retracent précisément ce qu'on voudrait nous cacher ; là comme ailleurs, le mensonge officiel est annulé par les faits ; l'histoire est un miroir magique où les peuples voient après la mort des hommes qui furent influents dans les affaires, toutes leurs inutiles grimaces. Les personnes ont passé, mais leurs physionomies restent gravées sur cet inexorable cristal. On n'enterre pas la vérité avec les morts : elle triomphe de la peur des princes et de la flatterie des peuples, toujours impuissantes pour étouffer le cri du sang, et elle se fait jour à travers toutes les prisons, même à travers le tombeau : surtout le tombeau des grands, car les hommes obscurs réussissent mieux que les princes à cacher les crimes dont le souvenir s'attache à leur mémoire. Si je n'avais pas su que le château de Pierre III était démoli j'aurais dû le deviner, mais ce qui m'étonne en

voyant le prix qu'on met ici à faire oublier le passé, c'est que l'on y conserve quelque chose. Les noms mêmes devraient disparaître avec les murs.

Il ne suffisait pas de démolir la forteresse, il fallait raser le palais qui n'en était qu'à un quart de lieue ; quiconque vient à Oranienbaum y cherche avec anxiété les vestiges de cette prison où Pierre III a signé de force son abdication volontaire qui devint l'arrêt de sa mort, car ayant une fois obtenu de lui ce sacrifice, il fallait l'empêcher de le révoquer.

Voici comment l'assassinat de ce prince à Ropsha est raconté par M. de Rulhière dans les anecdotes sur la Russie, imprimées à la suite de son Histoire de Pologne : « Les soldats étaient » étonnés de ce qu'ils avaient fait : ils ne conce- » vaient pas par quel enchantement on les avait » conduits jusqu'à détrôner le petit-fils de Pierre » le Grand pour donner sa couronne à une Alle- » mande. La plupart, sans projet et sans idée, » avaient été entraînés par le mouvement des au- » tres ; et chacun, rentré dans sa bassesse, après » que le plaisir de disposer d'une couronne fut » évanoui, ne sentit plus que des remords. Les » matelots, qu'on n'avait point intéressés dans le » soulèvement, reprochaient publiquement aux » gardes dans les cabarets d'avoir vendu leur em- » pereur pour de la bière. La pitié, qui justifie

» même les plus grands criminels, se faisait en-
» tendre dans tous les cœurs. Une nuit, une
» troupe de soldats attachés à l'impératrice s'a-
» meuta par une vaine crainte, disant « que leur
» mère était en danger. » Il fallut la réveiller pour
» qu'ils la vissent. La nuit suivante, nouvelle
» émeute plus dangereuse. Tant que la vie de
» l'empereur laissait un prétexte aux inquié-
» des, on pensa qu'on n'aurait point de tran-
» quillité.

» Un des comtes Orlof, car dès le premier jour
» ce titre leur fut donné, ce même soldat sur-
» nommé *le balafre*, qui avait soustrait le billet
» de la princesse d'Aschekof, et un nommé Té-
» plof, parvenu des plus bas emplois par un art
» singulier de perdre ses rivaux, furent ensemble
» vers ce malheureux prince; ils lui annoncèrent,
» en entrant, qu'ils étaient venus pour dîner avec
» lui, et selon l'usage des Russes, on apporta
» avant le repas des verres d'eau-de-vie. Celui
» que but l'empereur était un verre de poison.
» Soit qu'ils eussent hâte de rapporter leur nou-
» velle, soit que l'horreur même de leur action la
» leur fit précipiter, ils voulurent un moment
» après lui verser un second verre. Déjà ses en-
» trailles brûlaient et l'atrocité de leurs physio-
» nomies les lui rendant suspects, il refusa ce
» verre: ils mirent de la violence à le lui faire
» prendre, et lui à les repousser. Dans ce terri-

» ble débat, pour étouffer ses cris qui commen-
» çaient à se faire entendre de loin, ils se préci-
» pitèrent sur lui, le saisirent à la gorge, et le
» renversèrent; mais comme il se défendait avec
» toutes les forces que donne le dernier désespoir
» et qu'ils évitaient de lui porter aucune bles-
» sure, réduits à craindre pour eux-mêmes, ils
» appelèrent à leur secours deux officiers chargés
» de sa garde, qui à ce moment se tenaient en
» dehors à la porte de sa prison. C'était le plus
» jeune des princes Baratinski et un nommé Po-
» temkin, âgé de dix-sept ans. Ils avaient montré
» tant de zèle dans la conspiration, que, malgré
» leur extrême jeunesse, on les avait chargés de
» cette garde : ils accoururent, et trois de ces
» meurtriers ayant noué et serré une serviette au-
» tour du cou de ce malheureux empereur, tan-
» dis qu'Orlof de ses deux genoux lui pressait la
» poitrine et le tenait étouffé, ils achevèrent ainsi
» de l'étrangler; et il demeura sans vie entre leurs
» mains.

« On ne sait pas avec certitude quelle part l'im-
» pératrice eut à cet événement; mais ce qu'on
» peut assurer, c'est que, le jour même qu'il se
» passa, cette princesse commençant son dîner
» avec beaucoup de gaieté, on vit entrer ce même
» Orlof échevelé, couvert de sueur et de pous-
» sière, ses habits déchirés, sa physionomie agi-
» tée, pleine d'horreur et de précipitation. En

» entrant, ses yeux étincelants et troublés cher-
» chèrent les yeux de l'impératrice. Elle se leva
» en silence, passa dans un cabinet où il la sui-
» vit, et quelques instants après elle y fit appeler
» le comte Panin, déjà nommé son ministre : elle
» lui apprit que l'empereur était mort. Panin con-
» seilla de laisser passer une nuit, et de répandre
» la nouvelle le lendemain, comme si on l'avait
» reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été
» agréé, l'impératrice rentra avec le même visage
» et continua son dîner avec la même gaieté. Le
» lendemain, quand on eut répandu que Pierre
» était mort d'une colique hémorroïdale, elle pa-
» rut baignée de pleurs, et publia sa douleur par
» un édit. »

En parcourant le parc d'Oranienbaum, qui est grand et beau, j'ai visité plusieurs des pavillons où l'impératrice Catherine donnait ses rendez-vous amoureux; il y en a de magnifiques; il y en a où le mauvais goût, les ornements puérils dominent : en général, l'architecture de ces fabriques manque de style et de grandeur; c'est assez bon pour l'usage auquel la divinité du lieu les destinait.

De retour à Péterhoff, j'ai couché pour la troisième nuit dans le théâtre.

Ce matin, en revenant à Pétersbourg, j'ai pris la route de Krasnaezelo où il y a un camp assez curieux à voir. On dit que quarante mille hommes

de la garde impériale sont logés là sous des tentes ou dispersés dans des villages voisins, d'autre disent soixante-dix mille. En Russie chaque nombre s'impose son chiffre, mais rien ne m'est plus différent que les énumérations de fantaisie, rien n'est plus menteur. Ce que j'admire c'est le prix qu'on attache ici à tromper sur ces choses. Il y a un genre de feinte qui est de l'enfantillage.

Les peuples s'en corrigent lorsqu'ils passent de l'enfance à la virilité.

Je me suis amusé à considérer la variété des uniformes, et à comparer les figures expressives sauvages de ces soldats choisis et amenés là de toutes les parties de l'empire; de longues lignes de tentes blanches brillaient au soleil, dans les inégalités d'un terrain qu'on croirait uni en apercevant de loin, mais qui, à le parcourir, paraît très-coupé et assez pittoresque. Je regrette à ce moment l'insuffisance de mes paroles pour présenter certains sites du Nord et surtout certains effets de lumière. Quelques coups de pinceau vous en apprendraient plus sur l'aspect original de ce triste et singulier pays que des volumes de descriptions.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Pétersbourg, ce 29 juillet 1859.

D'après les derniers renseignements que j'ai pu me procurer ce matin sur les désastres de la fête de Péterhoff, ils ont outre-passé mes suppositions. Au surplus, jamais nous ne saurons exactement les circonstances de cet événement. Tout accident est ici traité d'affaire d'État; c'est le bon Dieu qui oublie ce qu'il doit à l'empereur.

La superstition politique, qui est l'âme de cette société, en expose le chef à tous les griefs de la faiblesse contre la force, à toutes les plaintes de la terre contre le ciel; quand mon chien est blessé, c'est à moi qu'il vient demander sa guérison; quand Dieu frappe les Russes, ceux-ci en appellent au czar. Ce prince qui n'est responsable de rien politiquement, répond de tout providentiellement, conséquence naturelle de l'usurpation de l'homme sur les droits de Dieu. Un roi qui consent à être reconnu pour plus qu'un mortel, prend sur lui tout le mal que le ciel peut envoyer à la terre pendant son règne; il résulte de cette espèce de fanatisme politique des susceptibilités, des déli-

catesses ombrageuses dont on n'a nulle idée dans aucun autre pays. Au surplus, le secret que la police croit devoir garder touchant les malheurs les plus indépendants de la volonté humaine, manque le but, en ce qu'il laisse le champ libre à l'imagination; chaque homme raconte les mêmes faits différemment, selon son intérêt, ses craintes, son ambition ou son humeur, selon l'opinion que lui impose sa charge à la cour, et sa position dans le monde; il arrive de là que la vérité est à Pétersbourg un être de raison tout comme elle l'est devenue en France par des causes contraires : une censure arbitraire et une liberté illimitée peuvent amener des résultats semblables, et rendre impossible la vérification du fait le plus simple.

Ainsi les uns disent qu'il n'a péri, avant-hier, que treize personnes, tandis que les autres parlent de douze cents, de deux mille, et d'autres encore de cent cinquante : jugez de nos incertitudes sur toutes choses, puisque les circonstances d'un événement arrivé pour ainsi dire sous nos yeux resteront toujours douteuses, même pour nous.

Je ne cesse de m'émerveiller en voyant qu'il existe un peuple insouciant au point de vivre et de mourir tranquille dans le demi-jour que lui accorde la police de ses maîtres. Jusqu'ici je croyais que l'homme ne pouvait pas plus se passer de vérité pour l'esprit, que d'air et de soleil pour le corps; mon voyage en Russie me détrompe. La

vérité n'est un besoin que pour les âmes d'élite ou pour les nations les plus avancées ; le vulgaire s'accommode des mensonges favorables à ses passions et à ses habitudes : ici mentir c'est protéger la société, dire la vérité c'est bouleverser l'État (1).

Voici deux épisodes dont je vous garantis l'authenticité :

Neuf personnes de la même famille et de la même maison, arrivées depuis peu de la province à Pétersbourg, maîtres, femmes, enfants, valets, s'étaient embarqués imprudemment sur un bateau sans pont et trop frêle pour résister à la mer ; le grain est venu : pas un n'a reparu ; depuis trois jours qu'on fait des perquisitions sur les côtes on n'avait encore ce matin découvert nulle trace de ces malheureux, réclamés seulement par les voisins, car ils n'ont pas de parents à Pétersbourg. A la fin l'esquif qui les portait a été retrouvé ; il était retourné et échoué sur un banc de sable près de la grève à trois lieues de Péterhoff et à six de Pétersbourg ; des personnes : nulle trace, pas plus des matelots que des passagers. Voilà donc neuf morts, bien constatées, non compris les marins : et le nombre des petits bâtiments submergés comme le fut celui-ci est considérable. On est venu ce matin apposer les scellés sur la

(1) V. la note, p. 152.

porte de la maison vide. Elle est voisine de la mienne, circonstance sans laquelle je ne vous aurais pas raconté ce fait, car je l'ignorerais, comme j'en ignore bien d'autres. Le crépuscule de la politique est moins transparent que celui du ciel polaire. Pourtant tout bien pesé, la franchise serait un meilleur calcul, car lorsqu'on me cache un peu je suppose beaucoup.

Voici l'autre épisode de la catastrophe de Péterhof :

Trois jeunes Anglais, dont je connais l'aîné, étaient depuis quelques jours à Pétersbourg; leur père est en Angleterre, et leur mère les attend à Carlsbad. Le jour de la fête de Péterhoff, les deux plus jeunes s'embarquent sans leur frère qui se refuse à leurs instances en répondant toujours qu'il n'est pas curieux;.... donc s'obstinant à rester, il voit partir en petite barque ses deux frères qui lui crient : à demain!... Trois heures après, tous deux avaient péri avec plusieurs femmes, quelques enfants et deux ou trois hommes qui se trouvaient sur le même bateau; un matelot de l'équipage, bon nageur s'est sauvé seul. Le malheureux frère qui survit, presque honteux d'exister, est dans un désespoir difficile à peindre; il s'apprête à partir pour aller annoncer cette nouvelle à sa mère; elle leur avait écrit de ne pas renoncer à la fête de Péterhoff, accordant toute latitude à leur curiosité s'ils désiraient

prolonger leur voyage et leur répétant qu'elle les attendrait patiemment à Carlsbad. Avec plus d'exigence elle leur eût peut-être sauvé la vie.

Vous figurez-vous les mille récits, les discussions, les propos de tous genres, les conjectures, les cris auxquels de pareils événements donneraient lieu dans tout autre pays que celui-ci, et surtout dans le nôtre? Que de journaux diraient, et que de voix répéteraient que la police ne fait jamais son devoir, que les bateaux sont mauvais, les bateliers avides, et que l'autorité, loin de remédier au danger, l'aggrave, soit par son insouciance, soit par sa corruption; on ajouterait que le mariage de la grande-duchesse a été célébré sous de tristes auspices, comme bien d'autres mariages de princes; et alors les dates, les allusions, les citations abonderaient!.... Ici rien!!! Un silence plus effrayant que le malheur lui-même!.... Deux lignes dans la gazette sans détails; et à la cour, à la ville, dans les salons du grand monde, pas une parole: si l'on ne parle pas là on ne parle guère ailleurs: il n'y a pas de cafés à Pétersbourg pour y commenter des journaux qui n'existent pas; les petits employés sont plus timorés que les grands seigneurs, et ce que l'on n'ose dire chez les chefs se dit encore moins chez les subordonnés: restent les négociants et les boutiquiers: ceux-ci sont cauteleux comme tout ce qui veut vivre et prospérer dans

ce pays. S'ils parlent sur des sujets graves et dès lors périlleux, ce n'est qu'à l'oreille et en tête-à-tête (1).

(1) Je crois devoir insérer ici l'extrait d'une lettre qui m'a été écrite cette année par une femme de mes amies ; ce récit n'ajoute rien aux détails que vous venez de lire , si ce n'est que la singulière prudence d'un étranger, d'un artiste en causant dans un salon de Paris et en parlant d'un événement arrivé trois ans auparavant à Pétersbourg , vous donne mieux l'idée de l'oppression des esprits en Russie, que tout ce que je puis vous en dire moi-même. « Un peintre italien » qui se trouvait en même temps que vous à Saint-Pétersbourg, est maintenant à Paris. Il racontait comme vous » me l'avez racontée cette catastrophe où périrent à peu » près quatre cents individus. Le peintre faisait son récit » tout bas. Eh bien ! je sais cela, lui dis-je, mais pourquoi » dites-vous cela tout bas : Oh ! c'est que l'empereur a défendu qu'on en parlât. J'ai admiré cette obéissance malgré » le temps et les distances. Mais vous, qui ne pouvez tenir » une vérité captive, quand publierez-vous votre voyage ? »

Je joins encore ici un extrait des beaux articles imprimés dans le *Journal des Débats*, le 13 octobre 1842, au sujet du livre intitulé : *Persécutions et souffrances de l'Église catholique en Russie*

« Au mois d'octobre 1840, deux convois courant en sens » inverse sur le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Krasnacelo, se rencontrèrent faute d'avoir pu s'apercevoir, à » cause d'un épais brouillard. Tout fut brisé du choc. Cinq » cents personnes, dit-on, restèrent sur le carreau tuées, » mutilées ou plus ou moins grièvement blessées. C'est à » peine si on en eut connaissance à Saint-Pétersbourg. Le » lendemain, de très-grand matin, quelques curieux seulement osèrent aller visiter le lieu de la catastrophe : ils » trouvèrent tous les débris déblayés, les morts et les blessés enlevés, et comme seuls signes de l'accident quelques

La Russie s'est donné le mot pour ne rien dire qui puisse rendre l'impératrice nerveuse, et voilà comme on la laisse vivre et mourir en dansant ! « Elle serait affligée, taisez-vous ! » Là-dessus, enfants, amis, parents, tout ce qu'on aime se noie et l'on n'ose pleurer. On est trop malheureux pour se plaindre.

Les Russes sont toujours courtisans : soldats de caserne ou d'église, espions, geôliers, bourreaux en ce pays, tous font plus que leur devoir : ils font leur métier en courtisans. Qui me dira où peut aller une société qui n'a pas pour base la dignité humaine ?

Je vous le répète souvent, il faudrait tout défaire ici pour y faire un peuple.

Cette fois le silence de la police n'est pas pure flatterie, il est aussi l'effet de la peur. L'esclave craint la mauvaise humeur du maître, et s'applique de toutes ses forces à le maintenir dans une gaieté tutélaire. Les fers, le cachot, le knout, la Sibérie sont bien près d'un czar irrité, ou tout au moins le Caucase, cette Sibérie mitigée à l'usage d'un despotisme qui s'adoucit tous les jours selon les progrès du siècle.

On ne peut nier que dans cette circonstance la

» agents de police qui, après avoir interrogé les curieux sur
» les motifs de leur visite matinale, les gourmandèrent de
» leur curiosité et leur ordonnèrent rudement de retourner
» chacun chez soi. »

première cause du mal ne tiennent à l'insouciance de l'administration; si l'on eût empêché les bateliers de Saint-Petersbourg de surcharger leurs barques ou de se hasarder dans le golfe avec des bâtiments trop faibles pour résister à la vague, personne n'eût péri.... encore qui sait? Les Russes sont généralement mauvais marins, avec eux le danger est partout. Prenez des Asiatiques à longues robes, à longues barbes pour en faire des matelots, et puis étonnez-vous des naufrages.

Le jour de la fête, un des bateaux à vapeur qui font ordinairement le service entre Pétersbourg et Kronstadt, était parti pour Péterhoff. Il a pensé chavirer comme les moindres esquifs; pourtant il est d'une dimension et d'une solidité rassurantes; il allait sombrer sans un étranger qui se trouvait du voyage. Cet homme (c'était un Anglais) voyant à peu de distance périr plusieurs barques, sentant tout le danger qu'il courait lui et l'équipage avec lui, reconnaissant d'ailleurs que la manœuvre se faisait mal faute de commandement, eut l'heureuse idée de couper avec son propre couteau toutes les cordes de la tente dressée sur le tillac pour l'agrément et la commodité des passagers. La première chose qu'on doit faire à la moindre menace de mauvais temps, c'est d'enlever cette tente : les Russes n'avaient pas songé à une précaution si simple, et sans le trait de présence d'esprit de l'étranger, le bâtiment chavirait im-

manquablement. Il fut sauvé, mais avarié, forcé de renoncer à continuer sa route, et trop heureux de rentrer au plus vite à Pétersbourg. Si l'Anglais qui l'a préservé du naufrage n'était de la connaissance d'un autre Anglais de mes amis, j'aurais ignoré que ce bâtiment avait couru des risques. J'en ai dit un mot à quelques personnes bien instruites; elles m'ont confirmé le fait, mais avec prière de le tenir secret!...

Il serait inconvenant de parler du déluge si cette catastrophe était arrivée sous le règne d'un empereur de Russie.

De toutes les facultés de l'intelligence la seule qu'on estime ici c'est le tact. Figurez-vous une nation entière ployée sous le joug de cette vertu de salon. Représentez-vous tout un peuple devenu prudent comme un diplomate qui a sa fortune à faire; et vous aurez l'idée de ce que devient l'agrément de la conversation en Russie. Si l'air de la cour nous pèse même à la cour, combien ne doit-il pas nous paraître contraire à la vie quand il nous poursuit jusque dans notre intérieur le plus secret.

La Russie est une nation de muets; quelque magicien a changé soixante millions d'hommes en automates qui attendent la baguette d'un autre enchanteur pour renaître et pour vivre. Ce pays me fait l'effet du palais de la Belle au bois dormant : c'est brillant, doré, magnifique; il n'y

manque rien.... que la vie, c'est-à-dire la liberté.

L'empereur doit souffrir d'un tel état de choses. Quiconque est né pour commander aime l'obéissance sans doute ; mais l'obéissance d'un homme vaut mieux que celle d'une machine : le mensonge est si près de la servilité, qu'un prince entouré de complaisants ignorera toujours tout ce qu'on espérera lui pouvoir cacher ; il est donc condamné à douter de chaque parole, à se défier de chaque homme. Tel est le lot d'un maître absolu ; il aurait beau se montrer bon et vouloir vivre en homme, la force des choses le ferait insensible malgré lui ; il occupe la place d'un despote, force lui est d'en subir la destinée, d'en adopter les sentiments ou du moins d'en jouer le rôle.

Le mal de la dissimulation s'étend ici plus loin qu'on ne pense : la police russe si alerte pour tourmenter les gens, est lente à les éclairer quand ils s'adressent à elle afin de s'éclaircir d'un fait douteux.

Voici un exemple de cette inertie calculée : au dernier carnaval, une femme de ma connaissance avait permis à sa femme de chambre de sortir le dimanche gras ; la nuit venue, cette fille ne rentre pas. Le lendemain matin, la dame très-inquiète envoie prendre des renseignements à la police (1).

(1) Je me crois obligé de changer quelques circonstances

On répond qu'aucun accident n'étant arrivé à Pétersbourg la nuit précédente, il est impossible que la femme de chambre égarée ne se retrouve pas bientôt saine et sauve.

Le jour se passe dans cette sécurité trompeuse, point de nouvelles, enfin, le surlendemain, un parent de la fille, jeune homme assez au fait des secrètes menées de la police du pays, a l'idée de s'en aller à l'amphithéâtre de la chirurgie où l'un de ses amis le fait entrer. A peine introduit il reconnaît le cadavre de sa cousine prêt à être disséqué par les élèves.

En bon Russe, il conserve assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son émotion. « Quel est ce corps !

— On ne sait, c'est celui d'une fille qui a été trouvée morte la nuit d'avant-hier dans telle rue, on croit qu'elle a été étranglée en voulant se défendre contre des hommes qui essayaient de lui faire violence.

— Quels sont ces hommes ?

— Nous l'ignorons ; on ne peut former sur cet événement que des conjectures ; les preuves manquent.

— Comment vous êtes-vous procuré ce corps ?

et de faire les noms qui pourraient faire remonter aux personnes ; mais l'essentiel de l'histoire est conservé dans ce récit.

— La police nous l'a vendu secrètement, ainsi ne parlez pas de cela, » refrain obligé et qui devient comme une phrase parasite, après chaque phrase articulée par un Russe ou par un étranger acclimaté.

J'avoue que ce trait n'est pas aussi révoltant que le crime de Burk en Angleterre, mais ce qui caractérise la Russie c'est le silence protecteur qu'on y garde religieusement sur de semblables forfaits.

Le cousin s'est tu, la maîtresse de la victime n'a pas osé se plaindre; et aujourd'hui, après six mois, je suis peut-être la seule personne à laquelle elle ait raconté la mort de sa femme de chambre, parce que je suis étranger.... et que je n'écris pas, à ce que je lui ai dit.

Vous voyez comment les agents subalternes de la police russe font leur devoir. Ces employés infidèles ont trouvé un double avantage à trafiquer du corps de la femme assassinée : ils en tiraient d'abord quelques roubles, ensuite ils cachaient le meurtre qui leur eût attiré une sévère semonce si le bruit de cet événement se fût répandu.

Les réprimandes adressées aux hommes de cette classe sont, je crois, accompagnées de démonstrations un peu rudes et destinées à graver ineffaçablement les paroles dans la mémoire du malheureux qui les écoute.

Un Russe de la basse classe est autant battu que

salué en sa vie. Les coups de verges (en Russie la verge est un grand roseau fendu) et les coups de chapeau distribués à doses égales s'emploient efficacement dans l'éducation sociale de ce peuple étiqueté plutôt que policé; on ne peut être battu en Russie que dans telle classe et par un homme de telle autre classe. Ici les mauvais traitements sont réglés comme un tarif de douane; ceci rappelle le code d'Ivan. La dignité de la caste est admise, mais, jusqu'à présent, nul n'a songé à faire passer dans les lois ni même dans les usages la dignité de l'homme. Rappelez-vous ce que je vous ai dit de la politesse des Russes de toutes les classes. Je vous laisse à penser ce que vaut cette urbanité, et je me borne à vous raconter quelques-unes des scènes qui se passent journellement sous mes yeux.

J'ai vu dans une même rue deux cochers de drowska (fiacre russe) ôter cérémonieusement leur chapeau en se rencontrant; c'est un usage reçu; s'ils sont liés un peu intimement, ils appuient d'un air amical, en passant l'un devant l'autre, la main sur leur bouche et la baisent en se faisant un petit signe des yeux fort spirituel et fort expressif: voilà pour la politesse. Plus loin j'ai vu un courrier à cheval, un feldjäger ou quelque autre employé infime du gouvernement, descendre de sa voiture, courir à l'un de ces deux cochers bien élevés et le frapper brutalement à coups de

fouet, de bâton ou de poing, qu'il lui assène sans pitié dans la poitrine, dans la figure et sur la tête; cependant le malheureux qui ne se sera pas rangé assez vite, se laisse assommer sans la moindre réclamation ni résistance par respect pour l'uniforme et pour la caste de son bourreau; mais la colère de celui-ci n'est pas toujours désarmée par la prompte soumission du délinquant.

N'ai-je pas vu un de ces porteurs de dépêches, courrier de quelque ministre ou valet de chambre galonné de quelque aide de camp de l'empereur, arracher de dessus son siège un jeune cocher qu'il n'a cessé de battre que lorsqu'il lui eut mis le visage en sang? La victime subissait cette exécution en véritable agneau sans la moindre résistance et comme on obéit à un arrêt souverain, comme on cède à quelque commotion de la nature; cependant, les passants n'étaient nullement émus de tant de cruauté, même un des camarades du patient qui faisait boire ses chevaux à quelques pas plus loin, obéissant à un signe du feldjäger irrité, était accouru pour tenir en bride la monture de ce personnage public, pendant tout le temps qu'il lui plairait de prolonger l'exécution. Allez dans tout autre pays demander à un homme du peuple son assistance pour une exécution contre un camarade arbitrairement puni!.... Mais l'emploi et l'habit de l'homme qui donnait les coups lui assuraient le droit de battre à outrance

le cocher de fiacre qui les recevait; la punition était donc légitime; moi je dis : tant pis pour le pays où de pareils actes sont légaux.

La scène que je vous raconte se passait dans le plus beau quartier de la ville à l'heure de la promenade. Quand le malheureux battu fut relâché, il essuya le sang qui ruisselait le long de ses joues, et remonta tranquillement sur son siège en recommençant le cours de ses révérences à chaque rencontre nouvelle.

Le délit, quel qu'il fût, n'avait cependant causé aucun accident grave. Notez que cette abomination s'exécutait avec un ordre parfait en présence d'une foule silencieuse, et qui loin de songer à défendre ou à excuser le coupable, n'osait même pas s'arrêter longtemps pour assister au châtimement. Une nation gouvernée chrétiennement protesterait contre cette discipline sociale qui détruit toute liberté individuelle. Mais ici l'influence du prêtre se borne à obtenir du peuple et des grands des signes de croix et des génuflexions.

Malgré le culte du Saint-Esprit, cette nation a toujours son Dieu sur la terre. Comme Bati, comme Tanierlan, l'empereur de Russie est idolâtré de ses sujets; la loi russe n'est point baptisée.

J'entends tous les jours vanter les allures douces, l'humeur pacifique, la politesse du peuple de Saint-Pétersbourg. Ailleurs, j'admirerais ce calme; ici je le regarde comme le symptôme le plus effrayant

du mal dont je me plains. On tremble au point de dissimuler sa crainte sous une tranquillité satisfaisante pour l'opprimeur, et rassurante pour l'opprimé. Les vrais tyrans veulent qu'on sourie. Grâce à la terreur qui plane sur toutes les têtes, la soumission sert à tout le monde : victimes et bourreaux, tous ont besoin de l'obéissance qui perpétue le mal qu'ils infligent et le mal qu'ils subissent.

On sait que l'intervention de la police entre gens qui se querellent, exposerait les combattants à des punitions bien plus redoutables que les coups qu'ils se portent en silence : et l'on évite le bruit parce que la colère qui éclate appellerait le bourreau qui punit.

Voici pourtant une scène tumultueuse de laquelle le hasard m'a rendu témoin ce matin :

Je passais le long d'un canal couvert de bateaux chargés de bois. Des hommes transportaient ce bois à terre pour s'élever en forme de murailles sur leurs charrettes ; je vous ai décrit ailleurs cette espèce de rempart mouvant, qui traverse les rues au pas des chevaux. Un des portefaix occupé à tirer le bois de la barque pour le brouetter jusqu'à la charrette, se prend de querelle avec ses camarades ; et tous se mettent à se battre franchement comme des crocheteurs de chez nous. L'agresseur se sentant le plus faible a recours à la fuite : il grimpe avec la souplesse d'un écureuil au grand

mât du bateau ; jusque-là je trouvais la scène amusante : perché sur une vergue, le fuyard défie ses adversaires moins lestes que lui. Ces hommes se voyant trompés dans leur espoir de vengeance, oubliant qu'ils sont en Russie, manifestent leur fureur par des redoublements de cris et des menaces sauvages.

Il y a de distance en distance dans toutes les rues de la ville des agents de police en uniforme ; deux de ces espèces de sergents de ville, attirés par les vociférations des combattants, arrivent sur le théâtre de la querelle et somment le principal coupable de descendre de dessus sa perche. Celui-ci n'obéit pas, le sergent saute à bord, le rebelle se cramponne au mât : l'homme du pouvoir réitère ses sommations, le révolté persiste dans sa résistance. L'agent furieux essaie de grimper lui-même au mât et réussit à saisir un des pieds du réfractaire. Que croyez-vous qu'il fasse alors ! il tire de toutes ses forces son adversaire, sans précaution, sans s'embarrasser de la manière dont il va faire descendre ce malheureux ; celui-ci désespérant d'échapper à la punition qui l'attend, s'abandonne enfin à son sort : il se renverse et tombe en arrière la tête la première de deux fois la hauteur d'un homme sur une pile de bois, où son corps reste immobile comme un sac.

Je vous laisse à penser si la chute fut rude ! La tête rebondit sur les bûches et le retentissement

du coup arriva jusqu'à mon oreille, bien que me fusse arrêté à une cinquantaine de pas. Je c
l'homme tué, le sang lui couvrait la figure ;
pendant revenu du premier étourdissement ,
pauvre sauvage pris au piège, se relève, ce qu
aperçoit de son visage sous les taches de sang
d'une pâleur effrayante; il se met à beugler com
un bœuf; ses horribles cris diminuaient ma co
passion, il me semblait que ce n'était plus qu'
brute et que j'avais tort de m'attendrir sur
comme sur un de mes semblables. Plus l'hom
hurlait plus mon cœur s'endurcissait : tant il
vrai que nous avons besoin que les objets de no
compassion conservent quelque sentiment de le
propre dignité pour que nous puissions prend
sérieusement part à leur peine !.. la pitié est u
association ; et quel est l'homme qui voudrait s'
socier à ce qu'il méprise?

On l'emporte enfin quoiqu'il oppose une rési
tance désespérée et assez longue : une petite ba
que amenée à l'instant même par d'autres agen
de police s'approche rapidement; on garotte
prisonnier, et les mains attachées derrière le do
on le jette sur le nez au fond du bateau; cette s
conde chute, fort rude encore, est suivie d'u
grêle de coups; ce n'est pas tout et vous n'êt
pas au bout du supplice préalable; le sergent q
l'a saisi ne voit pas plutôt la victime abattue qu
lui saute sur le corps; je m'étais approché, j'

donc été témoin de ce que je vous raconte. Ce bourreau étant descendu à fond de cale et marchant sur le dos du patient, se mit à trépigner à coups redoublés sur ce pauvre homme, et à fouler aux pieds le malheureux comme on vendange la grappe dans le pressoir. Pendant cette horrible exécution, les hurlements féroces du supplicé redoublèrent d'abord; mais quand ils commencèrent à faiblir j'ai senti que la force me manquait à moi-même et j'ai fui, ne pouvant rien empêcher : j'en avais vu trop.... Voilà ce qui s'est passé sous mes yeux en pleine rue pendant une promenade de récréation, car je voulais me reposer au moins pour quelques jours de mon métier de voyageur écrivain. Mais comment réprimer mon indignation? elle m'a fait reprendre la plume à l'instant.

Ce qui me révolte, c'est le spectacle de l'élégance la plus raffinée à côté d'une barbarie si repoussante. S'il y avait moins de luxe et de délicatesse dans la vie des gens du monde, la condition des hommes du peuple m'inspirerait moins de pitié. De tels faits et tout ce qu'ils nous laissent deviner, me feraient haïr le plus beau pays de la terre, à plus forte raison me font-ils détester une lande badigeonnée, un marais plâtré. Quelle exagération! s'écrieront les Russes!.. ne voilà-t-il pas de bien grandes phrases pour peu de chose!!! Vous appelez cela peu de chose, je le sais, et c'est ce que je vous reproche, l'habitude que vous

avez de ces horreurs explique votre indifférence sans la justifier. Vous ne faites pas plus de cas des cordes dont vous voyez garrotter un homme que du collier de force qu'on met à vos chiens de chasse.

J'en conviens, ces actes sont dans vos mœurs, car je n'ai pu saisir une expression de blâme ou d'horreur sur la physionomie d'aucun des spectateurs de ces abominables scènes; et il y avait là des hommes de toutes les classes. Si vous me donnez cette approbation tacite de la foule pour une excuse, nous sommes d'accord.

En plein jour, en pleine rue, frapper un homme à mort avant de le juger, voilà ce qui paraît fort simple au public et aux sbires de Pétersbourg. Bourgeois, seigneurs, soldats et citadins; pauvres et riches, grands et petits, élégants et manants, rustres et dandys, tous les Russes s'entendent pour laisser s'opérer tranquillement de telles choses sous leurs yeux, sans s'embarrasser de la légalité de l'acte. Ailleurs le citoyen est protégé par tout le monde contre l'agent du pouvoir qui abuse : ici, l'agent public est protégé contre la juste réclamation du particulier maltraité. Le serf ne réclame pas.

L'empereur Nicolas a fait un code ! Si les faits que je vous raconte sont d'accord avec les lois de ce code, tant pis pour le législateur ; s'ils sont illégaux, tant pis pour l'administrateur. C'est toujours

l'empereur qui est responsable. Quel malheur de n'être qu'un homme quand on accepte la charge d'un dieu !... et qu'on est forcé de l'accepter ! Le gouvernement absolu ne devrait être confié qu'à des anges.

Je proteste de l'exactitude des faits que j'ai rapportés ; je n'ai ni ajouté ni retranché un geste dans le récit que vous venez de lire, et je suis rentré pour le joindre à ma lettre, pendant que les moindres circonstances de la scène m'étaient encore présentes à la pensée (1).

Si de pareils détails pouvaient se publier à Pétersbourg avec les commentaires indispensables pour les faire remarquer par des esprits blasés sur tous les genres de férocité et d'illégalités, ils ne produiraient pas le bien qu'on s'en pourrait promettre. L'administration russe s'arrangerait de manière à ce que la police de Pétersbourg affectât dorénavant plus de douceur dans ses rapports avec les hommes du peuple, ne fût-ce que par respect pour les yeux délicats des étrangers : voilà tout !... Les mœurs d'un peuple sont le produit lent de l'action réciproque des lois sur les usages et des usages sur les lois ; elles ne se changent pas d'un coup de baguette. Celles des Russes, malgré toutes les prétentions de ces demi-sauvages, sont

(1) Il n'est pas inutile de répéter que cette lettre, comme presque toutes les autres, ont été conservées et cachées avec soin pendant tout le temps de mon séjour en Russie.

et resteront encore longtemps cruelles. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'ils étaient de vrais Tatars; c'est Pierre le Grand qui a commencé à forcer les hommes d'introduire les femmes dans les assemblées; et sous leur élégance moderne, plusieurs de ces parvenus de la civilisation ont conservé la peau de l'ours, ils n'ont fait que la retourner, mais pour peu qu'on gratte, le poil se retrouve et se redresse (1).

A présent qu'il a laissé passer l'époque de la chevalerie dont les nations de l'Europe occidentale ont si bien profité dans leur jeunesse, ce qu'il faudrait à ce peuple, c'est une religion indépendante et conquérante : la Russie a de la foi; mais la foi politique n'émancipe pas l'esprit de l'homme, elle le renferme dans le cercle étroit de ses affections naturelles; avec la foi catholique, les Russes acquerraient bientôt des idées générales basées sur une instruction raisonnable et sur une liberté proportionnée à leurs lumières : quant à moi, je suis persuadé que de cette hauteur, s'ils y pouvaient atteindre, ils domineraient le monde. Le mal est profond; et les remèdes employés jusqu'ici

(1) Ce mot est de l'archevêque de Tarente, dont M. Valéry vient de faire un portrait bien intéressant et bien complet dans son livre des *Anecdotes et Curiosités italiennes*. Je crois que la même pensée a été exprimée encore plus énergiquement par l'empereur Napoléon. D'ailleurs elle vient à quiconque voit les Russes de près.

n'agissaient qu'à la surface, ils ont caché la plaie sans la guérir. La bonne civilisation va du centre à la circonférence, tandis que la civilisation russe est venue de la circonférence au centre : c'est de la barbarie recrépie, voilà tout.

De ce qu'un sauvage a la vanité d'un homme du monde, s'ensuit-il qu'il en ait la culture? Je l'ai dit, je le répète et je le répéterai peut-être encore : les Russes tiennent bien moins à être civilisés qu'à nous faire croire qu'ils le sont. Tant que cette maladie de la vanité publique leur rongera le cœur et leur faussera l'esprit, ils auront quelques grands seigneurs qui pourront jouer à l'élégance chez eux et chez nous, et ils resteront barbares au fond : mais malheureusement le sauvage a des armes à feu.

L'empereur Nicolas justifie mon jugement; il a pensé avant moi que le temps des apparences est passé pour la Russie, et que tout l'édifice de la civilisation est à refaire dans ce pays : il a repris la société en sous-œuvre; Pierre, dit le Grand, la renverserait une seconde fois pour la rebâtir, Nicolas est plus habile. Je me sens saisi de respect devant cet homme qui, de toute la force de sa volonté, lutte en secret contre l'œuvre du génie de Pierre le Grand; tout en défiant ce grand réformateur, il ramène à son naturel une nation fourvoyée durant plus d'un siècle dans les voies de l'imitation.

La pensée de l'empereur actuel se manifeste jusque dans les rues de Pétersbourg : il ne s'amuse pas à bâtir à la hâte des colonnades de briques recrépies ; partout il remplace l'apparence par la réalité, partout la pierre chasse le plâtre et des édifices d'une architecture forte et massive font disparaître les prestiges d'une fausse grandeur. C'est en ramenant d'abord un peuple à son caractère primitif qu'on le rend capable et digne de la vraie civilisation sans laquelle une nation ne saurait travailler pour la postérité ; pour qu'un peuple produise tout ce qu'il peut produire, il ne s'agit pas de lui faire copier les étrangers, il faut développer, sans le contrarier, le génie national. Ce qui dans ce monde approche le plus de la Divinité, c'est la nature. La nature appelle les Russes aux grandes choses, tandis que depuis leur soi-disant civilisation, on les occupait à des minuties : l'empereur Nicolas a compris leur vocation mieux que ses devanciers, et sous ce règne tout s'est agrandi par un retour à la vérité.

Une colonne domine Pétersbourg : c'est le plus grand morceau de granit qui ait été taillé de main d'homme, sans excepter les monuments égyptiens. Un jour, soixante-dix mille soldats, la cour, la ville et une partie de la campagne affluèrent sans se gêner, sans se fouler, sur la place du palais impérial pour assister dans un silence religieux à la miraculeuse érection de ce monument conçu,

exécuté, mis en place par un Français, M. de Montferrand; car les Français sont encore nécessaires aux Russes. Des machines prodigieuses fonctionnent avec succès; les mécaniques animent la pierre, et au moment où la colonne, sortant de ses entraves, se lève comme animée de sa propre vie et semble se mouvoir d'elle-même, alors l'armée, la foule, l'empereur lui-même, tombent à genoux pour remercier Dieu d'un tel miracle et le louer des grandes choses qu'il leur permet d'accomplir. Voilà ce que j'appelle une fête nationale : ceci n'est pas un tableau de genre, une flatterie qu'on pourrait prendre pour une satire, comme la mascarade de Péterhoff; c'est un tableau d'histoire et du plus haut style. Le grand, le petit, le mauvais, le sublime, tous les contraires entrent dans la constitution de ce singulier pays, le silence perpétue le prodige et empêche la machine de se briser.

L'empereur Nicolas étend la réforme jusque sur le langage des personnes qui l'entourent; il exige qu'on parle russe à la cour. La plupart des femmes du monde, surtout de celles qui sont nées à Saint-Pétersbourg, ignorent leur langue nationale : mais elles apprennent quelques phrases de russe qu'elles débitent pour obéir à l'empereur, lorsqu'il vient à passer dans les salles du palais où leur service les retient; l'une d'elles est toujours de garde pour annoncer à temps par un signe convenu l'arrivée

du maître : aussitôt les conversations françaises cessent et les phrases russes destinées à flatter l'oreille impériale , retentissent dans le palais ; le souverain s'applaudit de voir jusqu'ou s'étend son pouvoir de réformateur, et ses sujettes rebelles par espièglerie se mettent à rire dès qu'il est passé... Je ne sais de quoi je suis le plus frappé, en voyant cette immense puissance, de sa force ou de sa faiblesse!

Mais comme tout réformateur , l'empereur est doué de l'opiniâtreté qui finit par réussir.

A l'extrémité de la place, vaste comme un pays, où s'élève la colonne, vous voyez une montagne de granit : l'église de Saint-Isaac de Pétersbourg. Ce monument est moins pompeux, moins beau de dessin et moins chargé d'ornements que Saint-Pierre de Rome, mais tout aussi étonnant. Il n'est point terminé, on ne peut donc juger de l'ensemble, ce sera une œuvre hors de proportion avec ce que l'esprit du siècle enfante aujourd'hui chez les autres peuples. Ses matériaux sont le granit, le bronze et le fer : rien d'autre. La couleur en est imposante, mais sombre ; commencé sous Alexandre, ce merveilleux temple sera bientôt achevé sous Nicolas par le même Français, M. de Montferrand, qui a élevé la colonne.

Tant d'efforts au profit d'un culte tronqué par la politique ! Hé quoi ! la parole de Dieu ne se fera jamais entendre sous cette voûte ? Les tem-

plés grecs ne servent plus de toit à la chaire de vérité. Au mépris des saint Athanase, des saint Chrysostôme, la religion ne s'enseigne point publiquement aux Russes. Les Grecs-Moscovites retranchent la parole de leur culte, tandis que les protestants réduisent le leur à la parole; ni les uns ni les autres ne veulent écouter le Christ qui, la croix à la main, rassemblant des deux bouts de la terre ses troupeaux égarés, crie du haut de la chaire de saint Pierre : « Venez à moi, vous tous qui avez le cœur pur, qui avez des oreilles pour voir!... »

L'empereur, aidé de ses armées de soldats et d'artistes aura beau s'évertuer, il n'investira jamais l'Église grecque d'une puissance que Dieu ne lui a pas donnée : on peut la rendre persécutrice, on ne la rendra point apostolique, c'est-à-dire, *civilisatrice*, et conquérante dans le monde moral : discipliner des hommes, ce n'est pas convertir les âmes. Cette Église politique et nationale n'a ni la vie morale, ni la vie surnaturelle. Tout vient à manquer à qui manque d'indépendance. Le schisme, en séparant le prêtre de son chef indépendant, le met aussitôt dans la main de son prince temporel; ainsi la révolte est punie par l'esclavage. Il faudrait douter de Dieu si l'instrument de l'oppression devenait celui de la délivrance.

Aux époques les plus sanglantes de l'histoire,

l'Église catholique travaillait encore à émanciper les nations : le prêtre adultère vendait le Dieu du ciel au Dieu du monde pour tyranniser l'homme au nom du Christ; mais ce prêtre impie, alors même qu'il donnait la mort au corps, éclairait encore l'esprit; car tout détourné de ses voies qu'il était, il faisait pourtant partie d'une Église qui possédait la vie et la lumière; le prêtre grec ne donne ni la vie ni la mort : il est mort lui-même.

Des signes de croix, des salutations dans la rue, des génuflexions devant des chapelles, des prosternations de vieilles dévotes contre le pavé des églises, des baisements de main; une femme, des enfants, et le mépris universel, voilà tout le fruit que le pape a recueilli de son abdication... voilà tout ce qu'il a pu obtenir de la nation la plus superstitieuse du monde... Quelle leçon!... quelle punition! Voyez et admirez, c'est au milieu du triomphe de son schisme que le prêtre schismatique est frappé d'impuissance. Le prêtre, lorsqu'il veut accaparer le pouvoir temporel, périt faute de vues assez élevées pour reconnaître la voie que Dieu lui ouvre, le prêtre qui se laisse détrôner par le roi périt faute de courage pour suivre cette voie : tous les deux manquent également à leur vocation suprême.

Pierre I^{er} n'avait-il pas la conscience chargée d'un assez grand poids de responsabilité, lors-

qu'il a pris pour lui et ses successeurs, l'ombre d'indépendance, le reste de liberté conservés à sa malheureuse Église? il a entrepris une œuvre au-dessus des forces humaines; depuis ce moment la fin du schisme est devenue impossible,... c'est-à-dire aux yeux de la raison, et si l'on considère le genre humain d'un point de vue purement humain.

Je rends grâce au vagabondage de ma pensée, puisqu'en la laissant sauter librement d'objets en objets, d'idées en idées, je vous peins la Russie tout entière; avec un style plus méthodique je craindrais de me heurter aux contrastes trop criants, et pour éviter le reproche de confusion, de divagation ou d'inconséquence, je perdrais les moyens de vous montrer la vérité telle qu'elle m'apparaît. L'état du peuple, la grandeur de l'empereur, l'aspect des rues, la beauté des monuments, l'abrutissement des esprits, conséquence de la dégénération du principe religieux, tout cela frappe mes yeux en un instant, et passe pour ainsi dire à la fois sous ma plume; et tout cela, c'est la Russie même dont le principe de vie se révèle à ma pensée à propos des objets le moins significatifs en apparence.

Vous n'êtes pas au bout : je n'ai pas terminé mes courses sentimentales. Hier je me promenais à pied avec un Français de beaucoup d'esprit et qui connaît bien Pétersbourg; placé comme in-

stituteur dans une famille de grands seigneurs, il est à portée de savoir la vérité, que nous autres, étrangers de passage, nous poursuivons en vain. Aussi trouve-t-il mes jugements trop favorables à la Russie. Je ris de ses reproches quand je pense à ceux que me feront les Russes, et je soutiens que je suis de bonne foi, vu que je hais ce qui me paraît mal et que j'admire ce qui me paraît bien dans ce pays comme ailleurs. Ce Français passe sa vie avec des aristocrates russes; il y a là une nuance d'opinion assez curieuse à observer.

Nous marchions au hasard; parvenus au milieu de la Perspective Newski, la rue la plus belle et la plus fréquentée de la ville, nous ralentîmes le pas pour rester plus longtemps sur les trottoirs de cette brillante promenade; j'étais en train d'admirer. Tout à coup une voiture noire ou d'un vert foncé vient au-devant de nous. Elle est longue, carrée, assez basse et fermée de quatre côtés. On eût dit d'une bière énorme posée sur un train de charrette. Quatre petites ouvertures d'environ six pouces en carré, grillées par des barreaux de fer, donnent de l'air et du jour à ce tombeau mouvant; un enfant de huit ou dix ans au plus conduisait les deux chevaux attelés à la machine, et à ma grande surprise, un nombre assez considérable de soldats l'escortaient. Je demande à mon guide à quoi peut servir un équipage aussi sin-

gulier ; ma question n'était pas achevée qu'un visage pâle se montre à l'un des guichets de la boîte et se charge de la réponse : cette voiture sert à transporter les prisonniers au lieu de leur destination.

« C'est la voiture cellulaire des Russes, me dit mon compagnon ; ailleurs il y a sans doute quelque chose de semblable, mais c'est un objet odieux et qu'on dérobe aux regards le plus possible : ne vous semble-t-il pas ici qu'on en fasse montre ? quel gouvernement !

— Songez, repartis-je, aux difficultés qu'il rencontre.

— Ah ! vous êtes encore la dupe de leurs paroles dorées ; je le vois bien, les autorités russes feront de vous ce qu'elles voudront.

— Je tâche de me mettre à leur point de vue : rien ne mérite plus d'égards que le point de vue des hommes qui gouvernent, car ce ne sont pas eux qui le choisissent. Tout gouvernement est obligé de partir des faits accomplis ; celui-ci n'a pas créé l'ordre de choses qu'il est appelé à défendre énergiquement, et à perfectionner prudemment. Si la verge de fer qui dirige ce peuple encore brut cessait un instant de s'appesantir sur lui, la société entière serait bouleversée.

— On vous dit cela ; mais croyez bien qu'on se plait à cette prétendue nécessité : ceux qui se plaignent le plus des sévérités dont ils sont forcés

d'user, disent-ils, n'y renonceraient qu'à regret : au fond ils aiment les gouvernements sans contre-poids ; cela se meut plus aisément. Nul homme ne sacrifie volontiers ce qui lui facilite sa tâche. Exigez donc d'un prédicateur qu'il se passe de l'enfer pour convertir les pécheurs endurcis ! L'enfer, c'est la peine de mort des théologiens (1) : ils s'en servent d'abord à regret, comme d'un mal nécessaire, et finissent par prendre goût au métier de damner la plus grosse part du genre humain. Il en est de même des mesures sévères en politique : on les craint avant de les essayer, puis quand on en voit le succès, on les admire ; voilà , n'en doutez pas, ce qui arrive trop souvent dans ce pays ; il me semble qu'on y fait naître à plaisir les occasions de sévir de peur d'en perdre l'habitude. Ignorez-vous ce qui se passe à l'heure qu'il est sur le Volga ?

— J'ai entendu parler de troubles graves, mais promptement réprimés.

— Sans doute ; mais à quel prix ? Et si je vous disais que ces affreux désordres sont le résultat d'une parole de l'empereur...

— Jamais vous ne me ferez croire qu'il ait approuvé de telles horreurs.

— Ce n'est pas non plus ce que je veux dire ;

(1) N'oubliez pas, je vous prie, que ce n'est pas moi qui parle ainsi,

toutefois c'est un mot prononcé par lui, innocemment, je le pense comme vous, qui a causé le mal : voici le fait. Malgré les injustices des préposés de la couronne, le sort des paysans de l'empereur est encore préférable à celui des autres serfs, et sitôt que le souverain se rend propriétaire de quelque nouveau domaine, les habitants de ces terres acquises par la couronne deviennent l'objet de l'envie de tous leurs voisins. Dernièrement il acheta une propriété considérable dans le canton qui s'est révolté depuis ; à l'instant des paysans sont députés de tous les points du pays vers les nouveaux administrateurs des terres impériales, pour faire supplier l'empereur d'acheter aussi les hommes et les domaines du voisinage ; des serfs choisis pour ambassadeurs sont envoyés jusqu'à Pétersbourg : l'empereur les reçoit, il les accueille avec bonté ; cependant à leur grand regret il ne les achète pas. Je ne puis, leur dit-il, acquérir la Russie tout entière ; mais un temps viendra, je l'espère, où chaque paysan de cet empire sera libre ; si cela ne dépendait que de moi les Russes jouiraient dès aujourd'hui de l'indépendance que je leur souhaite et que je travaille de toutes mes forces à leur procurer dans l'avenir.

— Eh bien, cette réponse me paraît pleine de raison, de franchise et d'humanité.

— Sans doute, mais l'empereur devrait savoir à qui s'adressent ses paroles, et ne pas faire égor-

ger sa noblesse par tendresse pour ses serfs. Ce discours, interprété par des hommes sauvages et envieux, a mis toute une province en feu. Puis il a fallu punir le peuple des crimes qu'on lui avait fait commettre. « *Le Père* veut notre délivrance, » s'écrient sur les bords du Volga les députés » revenus de leur mission. Il n'aspire qu'à faire » notre bonheur; il nous l'a dit lui-même, ce sont » donc les seigneurs et tous leurs préposés qui » sont nos ennemis et qui s'opposent aux bons » desseins du *Père* ! vengeons-nous, vengeons » l'empereur ! » Là-dessus les paysans croient faire une œuvre pie en se jetant sur leurs maîtres, et voilà tous les seigneurs d'un canton et tous les intendants massacrés à la fois avec leurs familles. Ils embrochent l'un pour le faire rôtir tout vif, ils font bouillir l'autre dans une chaudière, ils éventrent les délégués, tuent de diverses manières les préposés des administrations, ils font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent, mettent des villes entières à feu et à sang, enfin ils dévastent une province, non pas au nom de la liberté, ils ne savent ce que c'est, mais au nom de la délivrance et au cri de *Vive l'empereur* ! mots clairs et bien définis pour eux.

— C'est peut-être quelques-uns de ces cannibales que nous venons de voir passer dans la cage aux prisonniers. Savez-vous qu'il y aurait de quoi tempérer notre indignation philanthropique.....

Menez donc de tels sauvages avec les moyens de douceur que vous exigez des gouvernements de l'Occident!

— Il faudrait changer graduellement l'esprit des populations; au lieu de cela on trouve plus commode de changer leur domicile; à chaque scène du genre de celle-ci on déporte en masse des villages, des cantons tout entiers; nulle population n'est assurée de garder son territoire; le résultat d'un tel système, c'est que l'homme attaché comme il est à la glèbe n'a pas même dans l'esclavage l'unique dédommagement que comporte sa condition : la fixité, l'habitude, l'attachement à son gîte. Par une combinaison infernale il est mobile sans être libre. Un mot du souverain le déracine comme un arbre, l'arrache à sa terre natale et l'envoie périr ou languir au bout du monde : que devient l'habitant des champs transplanté dans un village qui ne l'a pas vu naître, lui dont la vie est liée à tous les objets qui l'environnent? le paysan exposé à ces ouragans du pouvoir suprême n'aime plus sa cabane, la seule chose qu'il pût aimer en ce monde : il déteste sa vie et méconnaît ses devoirs, car il faut donner quelque bonheur à l'homme pour lui faire comprendre ses obligations; le malheur ne l'instruit qu'à l'hypocrisie et à la révolte. Si l'intérêt bien entendu n'est pas le fondement de la morale, il en est l'appui. S'il m'était permis de vous donner les détails authentiques

quo j'ai recueillis hier sur les événements de *** ,
vous frémiriez en les écoutant.

— Il est malaisé de changer l'esprit d'un peuple; ce n'est pas l'affaire d'un jour ni même d'un règne.

— Y travaille-t-on de bonne foi ?

— Je le crois, mais avec prudence.

— Ce que vous appelez prudence, je l'appelle fausseté; vous ne connaissez pas l'empereur.

— Reprochez-lui d'être inflexible, non pas d'être faux; or, dans un prince, l'inflexibilité est souvent une vertu.

— Ceci pourrait se nier; mais je ne veux pas m'écarter de mon thème : vous croyez le caractère de l'empereur sincère? rappelez-vous sa conduite à la mort de Pouskine.

— Je ne connais pas les circonstances de ce fait. »

Tout en devisant de la sorte nous étions arrivés au Champ-de-Mars, vaste place qui paraît déserte quoiqu'elle occupe le milieu de la ville; mais elle est tellement étendue que les hommes s'y perdent : on les voit venir de loin et l'on y peut causer avec plus de sécurité que dans sa chambre. Mon cicerone continue :

« Pouskine était, comme vous le savez, le plus grand poète de la Russie.

— Nous n'en sommes pas juges.

— Nous le sommes au moins de sa réputation.

— On vante son style, c'est un mérite facile pour un homme né chez un peuple encore inculte quoiqu'à une époque de civilisation raffinée, car il peut recueillir les sentiments et les idées en circulation chez les nations voisines et paraître original chez lui. Sa langue est à lui, puisqu'elle est toute neuve; et pour faire époque dans une nation ignorante, entourée de nations éclairées, il n'a qu'à traduire, il n'a nul frais de pensées à faire. Imitateur, il passera pour créateur.

— Fondée ou non, sa réputation était grande. Il était encore jeune et d'un caractère irascible : vous savez qu'il avait du sang more par sa mère. Sa femme, très-belle personne, lui inspirait plus de passion que de confiance; avec son âme de poète et son caractère africain, il était porté à la jalousie : exaspéré par des apparences, par de faux rapports envenimés avec une perfidie qui rappelle la conception de Shakespeare, l'Othello russe perd toute mesure et veut forcer l'homme par lequel il se croit offensé à se battre avec lui. Cet homme était un Français, et de plus son beau-frère; il s'appelle M. d'Antès. Le duel en Russie est une affaire grave, d'autant plus grave qu'au lieu de s'accorder, comme chez nous, avec les mœurs contre les lois, il blesse les idées reçues; cette nation est plus orientale que chevaleresque. Le duel est illégal ici comme il l'est partout, et il a de moins qu'ailleurs l'appui de l'opinion publique.

« M. d'Antès fit ce qu'il put pour éviter l'éclat : pressé vivement par le malheureux époux, il refuse satisfaction avec assez de dignité; mais il continue ses assiduités. Pouskine devient presque fou : la présence inévitable de l'homme dont il veut la mort lui paraît un outrage permanent, il risque tout pour le chasser de chez lui; les choses en viennent au point que désormais le duel est commandé. Les deux beaux-frères se battent donc et M. d'Antès tue Pouskine; l'homme que l'opinion publique accuse est celui qui triomphe, et le mari offensé, le poète national, l'innocent succombe.

» Cette mort fut un scandale public et un deuil universel. Pouskine, le poète russe par excellence, l'auteur des plus belles odes de la langue, l'honneur du pays, le restaurateur de la poésie slave, le premier talent indigène dont le nom ait retenti avec quelque éclat en Europe.... en Europe!!... enfin la gloire du jour, l'espoir de l'avenir, tout est perdu; l'idole est abattue dans son temple, et le héros, frappé dans sa force, tombe sous la main d'un Français..... Que de haines, que de passions en jeu! Pétersbourg, Moscou, l'empire s'est ému; un deuil général atteste le mérite du mort, et prouve la gloire du pays, qui peut dire à l'Europe : J'ai eu mon poète!!... et j'ai l'honneur de le pleurer!

» L'empereur, l'homme de la Russie qui connaît

le mieux les Russes, et qui se connaît le mieux en flatterie, n'a garde de ne point prendre part à l'affliction publique; il ordonne un service, je ne sais même pas s'il ne porte point la coquetterie pieuse jusqu'à se rendre en personne à cette cérémonie, afin de publier ses regrets en prenant Dieu même à témoin de son admiration pour le génie national enlevé trop tôt à sa gloire.

— Quoi qu'il en soit, la sympathie du maître flatte si bien l'esprit moscovite qu'il réveille un généreux patriotisme dans le cœur d'un jeune homme doué de beaucoup de talent; ce poète trop crédule s'enthousiasme pour l'acte d'auguste protection accordée au premier des arts, et le voilà qui s'enhardit au point de se croire inspiré! Dans l'expansion naïve de sa reconnaissance, il ose même écrire une ode,.... admirez l'audace!... une ode patriotique pour remercier l'empereur de se faire le protecteur des lettres! Il finit cette pièce remarquable en chantant les louanges du poète évanoui : rien de plus..... J'ai lu ces vers, et je puis vous attester les innocentes intentions de l'auteur; à moins que vous ne lui fassiez un crime de cacher dans le fond de son cœur une espérance bien permise, ce me semble, à une jeune imagination. J'ai cru voir qu'il pensait, sans le dire, qu'un jour peut-être Pouskine ressusciterait en lui et que le fils de l'empereur récompenserait le second poète de la Russie, comme l'empereur ho-

nore le premier.... Téméraire!... ambitionner une renommée, avouer la passion de la gloire sous le despotisme! c'est comme si Prométhée eût dit à Jupiter : « Prends garde, défends-toi ; je vais te dérober la foudre. » Or, voici quelle récompense reçut le jeune aspirant au triomphe, c'est-à-dire au martyre. Le malheureux, pour s'être fié insolemment à l'amour public de son maître pour les beaux arts et pour les belles-lettres, encourut sa disgrâce particulière; et reçut EN SECRET l'ordre d'aller développer ses dispositions poétiques au Caucase, succursale adoucie de l'antique Sibérie.

« Après être resté là deux années, il en est revenu avec une santé détruite, une âme abattue, une imagination radicalement guérie de ses chimères, en attendant que son corps guérisse aussi des fièvres de la Géorgie. Après ce trait, vous ferez-vous encore aux paroles officielles de l'empereur, à ses actes publics? »

— L'empereur est homme, il participe aux faiblesses humaines. Quelque chose l'aura choqué dans la direction des idées de ce jeune poète. Soyez sûr qu'elles étaient européennes plutôt que nationales. L'empereur fait le contraire de Catherine II; il brave l'Europe au lieu de la flatter; c'est un tort, j'en conviens; car la taquinerie est encore une espèce de dépendance, puisque avec elle on ne se détermine que par la contradiction; mais ce tort est pardonnable, surtout si vous réfléchissez

au mal fait à la Russie par des princes qui furent possédés toute leur vie de la manie de l'imitation.

— Vous êtes incorrigible, s'est écrié l'avocat des derniers boyards. Vous aussi vous croyez à la possibilité d'une civilisation à la russe. C'était bon avant Pierre I^{er}; mais ce prince a détruit le fruit de son germe. Allez à Moscou, c'est le centre de l'ancien empire; vous verrez cependant que tous les esprits s'y tournent vers les spéculations industrielles, et que le caractère national est aussi effacé là qu'il l'est à Saint-Pétersbourg. L'empereur Nicolas commet aujourd'hui, dans un autre sens, une faute pareille à celle de l'empereur Pierre I^{er}. Il compte pour rien l'histoire d'un siècle entier, du siècle de Pierre le Grand; l'histoire a ses fatalités, celle des faits accomplis. Malheur au prince qui ne veut pas s'y soumettre!»

L'heure était avancée; nous nous séparâmes, et j'ai continué ma promenade, rêvant tout seul à l'énergique sentiment d'opposition qui doit germer dans des âmes habituées à réfléchir dans le silence du despotisme. Les caractères qu'un tel gouvernement n'abrutit pas, se fortifient.

Je suis rentré pour vous écrire; c'est ce que je fais presque tous les jours, néanmoins il se passera bien du temps avant que vous receviez ces lettres, vu que je les cache comme des plans de conspiration, en attendant que je puisse vous les

envoyer sûrement, chose si difficile que je crains d'être obligé de vous les porter moi-même.

(*Suite de la lettre précédente.*)

Ce 30 juillet 1859.

Hier en finissant d'écrire, je me suis mis à relire quelques traductions des poésies de Pouskine : elles m'ont confirmé dans l'opinion qu'une première lecture m'avait donnée de lui. Cette homme a emprunté une partie de ses couleurs à la nouvelle école poétique de l'Europe occidentale. Ce n'est pas qu'il ait adopté les opinions antireligieuses de lord Byron, les idées sociales de nos poètes ni la philosophie des poètes allemands ; mais il a pris leur manière de peindre. Je ne vois donc pas encore en lui un vrai poète moscovite. Le Polonais Mickiewitch me paraît bien plus slave, quoiqu'il ait subi comme Pouskine l'influence des littératures de l'Occident.

Au reste, le vrai poète moscovite, s'il existait, ne pourrait aujourd'hui parler qu'au peuple ; il ne serait ni entendu ni lu dans les salons. Où il n'y a pas de langue, il n'y a pas de poésie : il n'y a pas non plus de penseurs. L'empereur Nicolas commence à exiger qu'on parle russe à la cour ; on rit aujourd'hui d'une nouveauté qui paraît l'effet d'un caprice du maître ; la génération suivante le re-

merciera de cette victoire du bon sens sur le beau monde.

Comment l'esprit naturel se ferait-il jour dans une société où l'on parle quatre langues avant d'en savoir une ? L'originalité de la pensée tient de plus près qu'on ne croit à l'intégrité de l'idiome. Voilà ce qu'on oublie en Russie depuis un siècle et en France depuis quelques années. Nos enfants se ressentiront de la manie des bonnes anglaises qui s'est emparée chez nous de toutes les mères *fashionables*.

En France, le premier et je crois le meilleur maître de français, c'était la nourrice : l'homme doit étudier sa langue naturelle toute sa vie, mais l'enfant ne doit pas l'apprendre, il la reçoit au berceau sans étude. Au lieu de cela nos petits Français d'aujourd'hui balbutient l'anglais et estropient l'allemand en naissant, puis on leur enseigne le français comme une langue étrangère.

Montaigne se félicite d'avoir appris le latin avant le français ; c'est peut-être à cet avantage dont s'applaudit l'auteur des *Essais* que nous avons dû le talent le plus naïf et le plus national de notre ancienne littérature ; il avait sujet de se réjouir, car le latin est la racine de notre langue ; mais la netteté, la spontanéité de l'expression se perd chez un peuple qui ne respecte pas le langage de ses pères ; nos enfants parlent anglais comme nos gens portent de la poudre ! Je suis per-

suadé que le peu d'originalité des littératures slaves modernes tient à l'habitude qu'ont prise les Russes et les Polonais pendant le *xviii^e* siècle et depuis, d'introduire dans leurs familles des gouvernantes et des précepteurs étrangers; quand ils reviennent à leur langue, les Russes traduisent, et ce style d'emprunt arrête l'élan de la pensée en détruisant la simplicité de l'expression.

Pourquoi les Chinois ont-ils jusqu'ici fait plus pour le genre humain en littérature, en philosophie, en morale, en législation, que n'ont fait les Russes? c'est peut-être parce que ces hommes n'ont cessé de professer un grand amour pour leur idiome primitif.

La confusion des langues ne nuit pas aux esprits médiocres, au contraire, elle les sert dans leurs industries; l'instruction superficielle, la seule qui convienne à ces esprits-là, est facilitée par l'étude également superficielle des langues vivantes, étude légère ou plutôt jeu d'esprit parfaitement approprié aux facultés des intelligences paresseuses ou tournées vers un but matériel; mais si le malheur veut que ce système soit, une fois entre mille, appliqué à l'éducation d'un talent supérieur, il arrête le travail de la nature, il égare le génie et lui prépare pour l'avenir une source de regrets stériles ou de travaux auxquels peu d'hommes même distingués ont le loisir et le courage de se livrer passé la première jeunesse. Tous les grands

écrivains ne sont pas des Rousseau : Rousseau étudia notre langue comme un étranger et il fallut son génie d'expression, sa mobilité d'imagination, joints à sa ténacité de caractère ; enfin il fallut son isolement dans la société pour qu'il pût parvenir à savoir le français comme s'il ne l'eût point appris. Cependant le français des Gênois est moins loin de celui de Fénelon que le jargon mêlé d'anglais et d'allemand qu'apprennent aujourd'hui à Paris les enfants des personnes élégantes par excellence. Peut-être l'artifice qui paraît trop dans les phrases de Rousseau n'existerait-il pas, si le grand écrivain fût né en France dans le temps où les enfants y parlaient français.

L'étude des langues anciennes, à la mode alors, loin d'avoir un fâcheux résultat, nous donnait les seuls moyens d'arriver à une connaissance approfondie de la nôtre qui en dérive. Cette étude qui nous faisait remonter à notre source, nous fortifiait dans notre naturel, sans compter qu'elle était la plus appropriée aux facultés et aux besoins de l'enfance, pour laquelle on doit avant tout préparer l'instrument de la pensée : la langue.

Tandis que la Russie régénérée lentement par le souverain qui la gouverne aujourd'hui d'après des principes méconnus des anciens chefs de ce pays, espère une langue, des poètes et des prosateurs, les gens élégants, et soi-disant éclairés chez nous, préparent à la France une génération

d'écrivains imitateurs et de femmes sans indépendance d'esprit qui entendront si bien Shakespeare et Goëthe dans l'original, qu'ils n'apprécieront plus la prose de Bossuet et de Chateaubriand, ni la poésie ailée de Hugo, ni les périodes de Racine, ni l'originalité ni la franchise de Molière et de La Fontaine, ni l'esprit, le goût de madame de Sévigné, ni le sentiment ni la divine harmonie de Lamartine! Voilà comme on les aura rendus incapables de rien produire d'assez original pour continuer la gloire de leur langue, et pour forcer comme autrefois les hommes des autres pays de venir en France étudier les mystères du goût.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Pétersbourg, ce 30 juillet 1859, à onze heures du soir.

Ce matin de bonne heure j'ai reçu la visite de la personne dont la conversation vous a été racontée dans ma lettre d'hier. Elle m'apportait quelques pages écrites en français par le jeune prince ***, le fils de son protecteur. Cette relation d'un fait trop véritable est un des nombreux épisodes de l'événement assez récent dont toutes les âmes sensibles, tous les esprits sérieux sont ici préoccupés en secret et en silence. Peut-on jouir sans trouble du luxe d'une magnifique résidence, quand on pense qu'à quelques centaines de lieues du palais les sujets s'égorgent, et que la société se dissoudrait sans les terribles moyens employés pour la défendre?

Le jeune prince *** qui vient d'écrire cette histoire serait à jamais perdu, si l'on pouvait se douter qu'il en fût l'auteur. Voilà pourquoi il me confie son manuscrit et me charge de le publier. Il consent à me laisser insérer l'anecdote de la mort de Thelenef dans le texte de mon voyage, où je la donnerai pour ce qu'elle est, sans toute-

fois compromettre personne, mais je profite avec reconnaissance d'un moyen de jeter quelque variété dans ma narration. On me garantit l'exactitude des faits principaux; vous y ajouterez foi autant et aussi peu qu'il vous plaira; moi, je crois toujours ce que disent les gens que je ne connais pas; l'idée du mensonge ne me vient qu'après la preuve.

J'ai pensé un instant qu'il vaudrait mieux ne publier ce récit qu'à la suite de mes lettres : je craignais de nuire à la gravité de mes remarques si j'interrompais la narration de faits réels par un roman; mais en réfléchissant je trouve que j'avais tort.

Indépendamment de ce que le fond de Thele-
nef est vrai, il y a un sens secret dans la correspondance qui existe entre les scènes du monde et les idées qu'elles font naître à chaque homme : l'enchaînement des circonstances qui nous entraînent, le concours des événements qui nous frappent, est la manifestation de la volonté divine à l'égard de notre pensée et de notre jugement. Tout homme ne finit-il pas par apprécier les choses et les personnes d'après les accidents qui composent sa propre histoire? C'est toujours de là que part la pensée de l'homme supérieur ou médiocre pour juger de toutes choses. Nous ne voyons le monde qu'en perspective, et l'arrangement des objets présentés à nos observations ne dépend pas de

nous. Cette intervention de Dieu dans notre vie intellectuelle est une fatalité de notre esprit.

Donc, la meilleure justification de notre manière de juger sera toujours d'exposer à leur rang les épreuves qui l'ont provoquée et motivée.

C'est aujourd'hui que j'ai lu l'histoire de Thelenef, c'est également sous cette date que vous la lirez.

Le grand poète qui préside à nos destinées connaît mieux que nous l'importance des préparations pour l'effet du drame de la vie. Un voyage est un drame, sans art, à la vérité, mais qui, pour rester au-dessous des règles de la composition littéraire, n'en a pas moins un but philosophique et moral, une espèce de dénouement dénué d'artifice, non d'intérêt ni d'utilité : ce dénouement tout intellectuel consiste dans la rectification d'une foule de préjugés et de préventions. L'homme qui voyage se soumet à une sorte d'opération morale exercée sur son intelligence par la bienfaisante justice de Dieu, qui se manifeste dans le spectacle du monde; l'homme qui écrit son voyage y soumet le lecteur.

Le jeune Russe, auteur de ce fragment, voulant justifier par le souvenir des horreurs de notre révolution la férocité des hommes de son pays, a cité chez nous un acte de cruauté : le massacre de M. de Belzunce à Caen. Il aurait pu grossir sa liste : mademoiselle de Sombreuil forcée de boire

un verre de sang pour racheter la vie de son père, la mort héroïque de l'archevêque d'Arles et de ses glorieux compagnons de martyre dans le cloître des Carmes à Paris, les mitraillades de Lyon et... honte éternelle au zèle des bourreaux révolutionnaires !! les promesses trompeuses des mitrailleurs pour engager celles des victimes qui vivaient encore, après la première décharge de mousqueterie, à se relever; les noyades de Nantes surnommées par Carrier les mariages républicains, et bien d'autres atrocités que les historiens n'ont pas même recueillies, pourraient servir à prouver que la férocité humaine n'est qu'endormie chez les nations les plus civilisées; pourtant il y a une différence entre la cruauté méthodique, froide et durable des mugics et la frénésie passagère des Français. Ceux-ci, pendant la guerre qu'ils faisaient à Dieu et à l'humanité, n'étaient pas dans leur état naturel : la mode du sang avait changé leur caractère, et l'inconséquence des passions présidait à leurs actes; car jamais ils ne furent moins libres qu'à l'époque où tout se faisait chez eux, au nom de la liberté. Vous allez voir au contraire les Russes s'entre-égorger sans démentir leur caractère; c'est un devoir qu'ils accomplissent.

Chez ce peuple obéissant l'influence des institutions sociales est si grande dans toutes les classes, l'éducation involontaire des habitudes domine

tellement les caractères, que les derniers emportements de la vengeance y paraissent encore réglés par une certaine discipline. Là, le meurtre calculé s'exécute en cadence; des hommes donnent la mort à d'autres hommes militairement, religieusement, sans colère, sans émotion, sans paroles, avec un calme, plus terrible que le délire de la haine. Ils se heurtent, se renversent, s'écrasent, ils se passent sur le corps les uns des autres comme des mécaniques tournent régulièrement sur leurs pivots. Cette impossibilité physique au milieu des actes les plus violents, cette monstrueuse audace dans la conception, cette froideur dans l'exécution, ce silence de la rage, ce fanatisme muet, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'innocence du crime; un certain ordre contre nature préside dans cet étonnant pays aux excès les plus inouïs; la tyrannie et la révolte y marchent en mesure et se règlent sur le pas l'une de l'autre.

Ici la terre même, l'aspect monotone des campagnes commandent la symétrie : l'absence complète de mouvement dans un terrain partout uni et le plus souvent nu, le manque de variété dans la végétation toujours pauvres des terres septentrionales, le défaut absolu d'accidents pittoresques dans d'éternelles plaines où l'on dirait qu'un seul site obsède le voyageur et le poursuit comme un rêve d'une extrémité de l'empire à l'autre;

enfin, tout ce que Dieu n'a pas fait pour ce pays y concourt à l'imperturbable uniformité de la vie politique et sociale des hommes.

Comme tout se ressemble, l'immense étendue du territoire n'empêche pas que tout ne s'exécute d'un bout de la Russie à l'autre avec une ponctualité, avec un accord magiques. Si jamais on réussissait à opérer une véritable révolution par le peuple russe, le massacre serait régulier comme les évolutions d'un régiment. On verrait les villages changés en casernes et le meurtre organisé sortant tout armé des chaumières s'avancer en ligne, en bon ordre; enfin, les Russes se prépareraient au pillage de depuis Smolensk jusqu'à Irkutsk, comme ils marchent à la parade sur la place du palais d'hiver à Pétersbourg. De tant d'uniformité il résulte entre les dispositions naturelles du peuple et ses habitudes sociales un accord dont les effets peuvent devenir prodigieux en bien comme en mal.

Tout est obscur dans l'avenir du monde; mais ce qui est certain, c'est qu'il verra d'étranges scènes qui seront jouées devant les nations par cette nation prédestinée.

C'est presque toujours par un respect aveugle pour le pouvoir que les Russes troublent l'ordre public. Ainsi, s'il faut en croire ce qu'on répète tout bas, sans le mot de l'empereur aux députés des paysans, ceux-ci n'auraient pas pris les armes.

J'espère que ce fait et ceux que je vous ai cités ailleurs vous feront apercevoir le danger d'inculquer des opinions libérales à des populations si mal préparées pour les comprendre. En fait de liberté politique, plus on aime la chose, plus on doit éviter d'en prononcer le nom devant des hommes qui ne peuvent que compromettre une cause sainte par leur manière de la défendre ; c'est ce qui me fait douter de l'imprudente réponse attribuée à l'empereur. Ce prince connaît mieux que personne le caractère de son peuple, et je ne puis m'imaginer qu'il ait provoqué la révolte des paysans, même sans le vouloir. Toutefois, je dois ajouter que plusieurs personnes bien instruites pensent là-dessus tout autrement que je ne pense.

Les horreurs de l'émeute sont décrites par l'auteur de Thelenef avec une exactitude d'autant plus scrupuleuse, que l'action principale s'est passée dans la famille même de celui qui la raconte.

S'il s'est permis d'ennoblir le caractère et l'amour des deux jeunes gens, c'est qu'il a l'imagination poétique ; mais tout en embellissant les sentiments il conserve aux hommes leurs habitudes nationales : enfin ni par les faits, ni par les passions, ni par les mœurs, ce petit roman ne me paraît déplacé au milieu d'un ouvrage dont tout le mérite consiste dans la vérité des peintures.

J'ajoute que des scènes sanglantes se renouvellent encore journellement sur plusieurs points de la même contrée, où l'ordre public vient d'être troublé et rétabli d'une si effroyable manière. Vous voyez que les Russes ont mauvaise grâce de reprocher à la France ses désordres politiques, et d'en tirer des conséquences en faveur du despotisme. Qu'on accorde pendant vingt-quatre heures la liberté de la presse à la Russie, ce que vous apprendrez vous fera reculer d'horreur. Le silence est indispensable à l'oppression. Sous un gouvernement absolu il est telle indiscretion qui équivaut à un crime de haute trahison.

S'il se trouve parmi les Russes de meilleurs diplomates que chez les peuples les plus avancés en civilisation, c'est que nos journaux les avertissent de tout ce qui se passe et se projette chez nous, et qu'au lieu de leur déguiser nos faiblesses avec prudence, nous les leur révélons avec passion tous les matins, tandis qu'au contraire leur politique byzantine travaillant dans l'ombre, nous cache soigneusement ce qu'on pense, ce qu'on fait et ce qu'on craint chez eux. Nous marchons au grand jour, ils avancent à couvert : la partie n'est pas égale. L'ignorance où ils nous laissent nous aveugle ; notre sincérité les éclaire ; nous avons la faiblesse du bavardage, ils ont la force du secret : voilà surtout ce qui fait leur habileté.

HISTOIRE DE THELENEF (1).

Les terres du prince *** étaient administrées depuis plusieurs années par un intendant, nommé Thelenef. Le prince ***, occupé ailleurs, ne pensait guère à ses domaines; trompé dans ses espérances ambitieuses, il voyagea longtemps pour secouer l'ennui du grand seigneur disgracié; puis, lorsqu'il fut las de demander aux arts et à la nature des consolations contre les mécomptes de la politique, il revint dans son pays, afin de se rapprocher de la cour qu'il ne quitte plus et pour tâcher, à force de soins et d'assiduités, de recouvrer la faveur du maître.

Mais tandis que sa vie et sa fortune s'épuisaient infructueusement à faire tour à tour le courtisan à Saint-Pétersbourg et l'amateur des antiquités dans le midi de l'Europe, il perdait l'affection de ses paysans, exaspérés par les mauvais traitements de Thelenef.

Cet homme était souverain dans les vastes do-

(1) J'ai choisi au hasard les noms de lieux et de personnes, car mon but était uniquement de déguiser les véritables, j'ai même retranché ceux-ci tout à fait quand je n'ai pas craint de nuire à la clarté du récit, enfin je me suis permis de corriger dans le style quelques expressions étrangères au génie de notre langue.

maines de Vologda (1), où sa manière d'exercer l'autorité seigneuriale le faisait exécuter.

Mais Thelenef avait une fille charmante nommée Xenie (2) : la douceur de cette jeune personne était une vertu infuse, car ayant de bonne heure perdu sa mère, elle ne reçut d'éducation que celle que son père lui pouvait donner. Il lui enseigna le français : elle apprit pour ainsi dire par cœur quelques classiques du siècle de Louis XIV oubliés dans le château de Vologda par le père du prince. La *Bible*, les *Pensées de Pascal*, *Télémaque*, étaient ses livres favoris ; quand on lit peu d'auteurs, qu'on les choisit bien, et qu'on les relit souvent, on profite beaucoup de ses lectures. Une des causes de la frivolité des esprits modernes, c'est la quantité de livres plutôt mal lus que mal écrits, dont le monde est inondé. Un service à rendre aux générations à venir, ce serait de leur apprendre à lire, talent qui devient de plus en plus rare depuis que tout le monde sait écrire.....

Grâce à sa réputation de *savante*, Xenie à dix-neuf ans jouissait dans tout le gouvernement de *** d'une considération méritée. On venait la consulter de tous les villages voisins ; dans les maladies, dans les affaires, dans les chagrins des

(1) Nom substitué au véritable.

(2) Ce joli nom est celui d'une sainte russe.

pauvres paysans, Xenie était leur guide et leur appui.

Son esprit conciliateur lui attirait souvent les réprimandes de son père ; mais la certitude d'avoir fait quelque bien ou empêché quelque mal la dédommageait de tout. Dans un pays où en général les femmes ont peu d'influence (1), elle exerçait un pouvoir que nul homme du canton n'eût pu lui disputer : le pouvoir de la raison sur des esprits bruts.

Son père même, tout violent qu'il était par nature et par habitude, ressentait l'influence de cette âme bienfaisante, il rougissait trop souvent de se voir arrêté dans l'explosion de sa colère par la crainte de faire quelque peine à Xenie, et comme un prince tyrannique se reprocherait la clémence, il s'accusait d'être trop débonnaire. Il s'était fait une vertu de ses emportements qu'il qualifiait de justice, mais que les serfs du prince *** nommaient d'un autre nom.

Le père et la fille habitaient le château de Vologda situé dans une plaine d'une étendue immense, mais d'un aspect assez pastoral pour la Russie.

Le château est bâti au bord d'un lac qui l'entoure de trois côtés. Ce lac aux rives plates com-

(1) Tout le monde sait qu'avant le xviii^e siècle, les femmes russes vivaient pour ainsi dire cloîtrées.

munique avec le Volga par des émissaires dont le cours peu rapide et divisé en plusieurs bras n'est pas long. Ces ruisseaux tortueux coulent encaissés dans le terrain de la plaine, et l'œil, sans pouvoir jouir de la vue des méandres cachés, en suit vaguement de loin les sinuosités, guidé par des touffes de saules grêles, chétifs, et par d'autres broussailles malingres croissant çà et là le long des profonds canaux creusés à travers la prairie qu'ils sillonnent en sens divers, sans l'embellir ni la fertiliser, car l'eau qui s'égare n'améliore pas des terrains marécageux.

L'aspect de l'habitation a un certain caractère de grandeur. Des fenêtres de ce château la vue s'étend d'un côté sur le lac, qui rappelle la mer, car ses rives unies et sableuses disparaissent matin et soir dans les brumes de l'horizon, de l'autre, sur de vastes pâtures coupées de fossés et parsemées d'oseraies. Ces herbages non fauchés font la principale richesse du pays, et les soins donnés à l'éducation des bestiaux qui les parcourent en liberté, l'unique occupation des paysans.

De nombreux troupeaux paissent au bord du lac de Vologda. Ces groupes d'animaux, uniques accidents du paysage, attirent seuls les regards dans des campagnes plates et froides où les horizons sans dessins, le ciel toujours gris et brumeux ne varient la monotonie des lointains ni par les lignes

ni par les couleurs. Les bêtes, d'une race petite, débile, se ressentent des rigueurs du climat ; mais malgré leur mince apparence, l'émail de leur robe égaie un peu les berges élevées qui forment digues dans le marais : cette diversité de tons repose l'œil des teintes tourbeuses de la prairie, espèce de bas-fond où croissent plus de glaïeuls que d'herbes. De tels paysages n'ont rien de beau sans doute, néanmoins ils sont calmes, imposants, vagues, grands, et dans leur sérénité profonde ils ne manquent ni de majesté ni de poésie : c'est l'Orient sans soleil.

Un matin, Xenie était sortie en même temps que son père pour assister avec lui au dénombrement des bestiaux, opération qu'il faisait lui-même chaque jour. Les animaux rangés pittoresquement de distance en distance devant le château animaient le rivage et brillaient sur le gazon au lever du soleil, tandis que la cloche d'une chapelle voisine appelait à la prière du matin quelques femmes désœuvrées, grâce à leurs infirmités, et quelques vieillards caducs qui jouissaient du repos de l'âge avec résignation. La noblesse de ces fronts à cheveux blancs, les teintes encore rosées de ces figures à barbes d'argent, prouvent la salubrité de l'air et attestent la beauté de la race humaine sous cette zone glacée. Ce n'est pas aux jeunes visages qu'il faut demander si l'homme est beau dans un pays.

« Voyez, mon père, dit Xenie en traversant la digue qui réunit la presqu'île du château à la plaine, voyez le pavillon flotter sur la cabane de mon frère de lait. »

Les paysans russes s'absentent souvent par permission afin d'aller exercer leurs forces et leur industrie dans quelques villes voisines, et jusqu'à Saint-Pétersbourg; ils payent alors une redevance au maître, et ce qu'ils gagnent au delà est à eux. Quand un de ces serfs voyageurs revient chez sa femme, on voit s'élever sur leur cabane un pin en manière de mât et une oriflamme s'agite et brille au plus haut de l'arbre du retour, afin qu'à ce signe d'allégresse les habitants du hameau et ceux des villages voisins partagent la joie de l'épouse.

C'est d'après cet usage antique qu'on venait d'arborer la banderole sur le faite de la chaumière des Pacôme. La vieille Elisabeth, la mère de Fedor, avait été la nourrice de Xenie.

« Il est donc revenu cette nuit, ton garnement de frère de lait? reprit Thelenef.

— Ah! j'en suis bien aise, s'écria Xenie.

— Un mauvais sujet de plus dans le canton, répliqua Thelenef; nous n'en avons pas assez! »

Et la figure de l'intendant, habituellement mélancolique, prit une expression plus rébarbative.

« Il serait facile de le rendre bon, reprit Xenie; mais vous ne voulez pas exercer votre pouvoir.

— C'est toi qui m'en empêches, tu gâtes le

métier de maître avec tes habitudes de douceur et tes conseils de fausse prudence. Ah ! ce n'est pas ainsi que mon père et mon grand-père menaient les serfs du père de notre seigneur.

— Vous ne vous souvenez donc pas, reprit Xenie d'une voix tremblante, que l'enfance de Fedor a été plus heureuse que celle des paysans ordinaires ; comment serait-il semblable aux autres ? son éducation fut d'abord soignée comme la mienne.

— Il devrait être meilleur ; il est pire : voilà le beau fruit de l'instruction.... C'est ta faute.... toi et ta nourrice vous l'attirez sans cesse au château ; et moi, dans ma bonté, ne voulant que te complaire, j'oubliais et je lui laissais oublier qu'il n'était pas né pour vivre avec nous.

— Vous le lui avez cruellement rappelé dans la suite ! répliqua Xenie en soupirant.

— Tu as des idées qui ne sont pas russes ; tôt ou tard tu apprendras à tes dépens comment il fallait gouverner nos paysans. Puis, continuant entre ses dents : Ce diable de Fedor, qu'a-t-il fait pour revenir ici malgré mes lettres au prince ? C'est que le prince ne les lit pas,.... et que l'intendant de là-bas est jaloux de moi. »

Xenie avait entendu l'aparté de Thelenef et suivi avec anxiété les progrès du ressentiment du régisseur, bravé jusque chez lui par un serf indocile ; elle crut l'adoucir en lui disant ces paro-

les pleines de raison : « Il y a deux ans que vous avez fait battre presque à mort mon pauvre frère de lait ; qu'en avez-vous obtenu par vos outrages ? rien ; pas un mot d'excuse n'est sorti de sa bouche ; il aurait rendu l'âme sous les verges plutôt que de s'abaisser devant vous. C'est que la peine fut trop sévère pour l'offense ; un coupable révolté ne se repent pas. Il vous avait désobéi, j'en conviens ; mais il était amoureux de Catherine ; la cause du tort en diminuait la gravité, voilà ce que vous n'avez pas voulu comprendre. Depuis cette scène et le mariage et le départ qui l'ont suivie, la haine de tous nos paysans est devenue si terrible qu'elle me fait peur pour vous, mon père.

— Et voilà pourquoi tu te réjouis du retour d'un de mes plus redoutables ennemis ? s'écria Thelenef exaspéré.

— Ah ! je ne crains pas celui-ci ; nous avons bu le même lait : il mourrait plutôt que de m'affliger.

— Ne l'a-t-il pas bien prouvé vraiment ?.... Il serait le premier à m'égorger s'il l'osait.

— Vous le jugez mal ; au contraire, Fedor vous défendrait envers et contre tous, j'en suis sûre, quoique vous l'ayez mortellement offensé ; vous vous souviendrez de votre rigueur pour qu'il l'oublie, lui ; n'est-il pas vrai, mon père ? Il est marié maintenant et sa femme a déjà un petit enfant ; ce

bonheur doit adoucir son caractère : les enfants changent le cœur des pères.

— Tais-toi, tu me ferais perdre l'esprit avec tes idées romanesques. Va chercher dans les livres tes paysans tendres et tes esclaves généreux. Je connais mieux que toi les hommes auxquels j'ai affaire : ils sont paresseux, vindicatifs comme leurs pères, et tu ne les convertiras jamais.

— Si vous me laissiez faire, si vous m'aidiez, nous les convertirions ensemble. Mais voici ma bonne Élisabeth qui revient de la messe. »

En achevant ces mots, Xenie court se jeter au cou de sa nourrice.

« Te voilà bien heureuse !

— Peut-être, réplique tous bas la vieille.

— Il est revenu.

— Pas pour longtemps ; j'ai peur....

— Que veux-tu dire ?

— Ils ont tous perdu la raison ; mais chut !

— Eh bien ! mère Pacôme, dit Thelenef en jetant à la vieille un regard oblique : voici ton mauvais sujet de fils rentré chez toi... Sa femme doit être contente. Ce retour vous prouve à tous que je ne lui en veux pas.

— Tant mieux, monsieur l'intendant, nous avons besoin de votre protection... Le prince va venir, et nous ne le connaissons pas.

— Comment?... quel prince?... notre maître?... Puis, s'interrompant : Ah ! sans doute, s'écria

Thelenef surpris, mais ne voulant pas ignorer ce que paraissait savoir une paysanne, sans doute je vous protégerai. Au reste, il ne viendra pas de sitôt; le même bruit court tous les ans dans cette saison.

— Pardonnez-moi, monsieur Thelenef, il sera ici avant peu. »

L'intendant aurait voulu presser de questions la nourrice de Xenie; mais sa dignité le gênait. Xenie devina son embarras et vint à son secours.

« Dis-moi, nourrice, comment es-tu si bien instruite des projets et de la marche de notre seigneur le prince *** ?

— J'ai appris cela de Fedor. Ah ! mon fils sait bien d'autres choses encore ! il est devenu un homme. Il a vingt et un ans, juste une année de plus que vous, ma belle demoiselle; mais il est encore grandi, si j'osais... je dirais... il est si beau !... je dirais que vous vous ressemblez.

— Tais-toi, babillarde; pourquoi ma fille ressemblerait-elle à ton fils ?

— Ils ont sucé le même lait; on se ressemble de plus loin; et même... mais non... quand vous ne serez plus notre chef, je vous dirai ce que je pense de leurs caractères.

— Quand je ne serai plus votre chef ?

— Sans doute... Mon fils a vu *le Père*.

— L'empereur ?

— Oui; et l'empereur lui-même nous fait dire que nous allons être libres; c'est sa volonté; s'il

ne dépendait que de lui, cela serait fait (1). »

Thelenef hausse les épaules, puis il reprend :

« Comment Fedor a-t-il pu faire pour parler à l'empereur ?

— Comment?... il s'est joint à nos gens qui étaient envoyés par tous ceux du pays et des villages voisins, pour aller demander à notre Père... » Ici la mère Pacôme s'arrêta tout court...

« Pour lui demander quoi ? »

La vieille, qui s'était aperçue un peu tard de son indiscretion, prit le parti de se taire obstinément, malgré les questions précipitées du régisseur. Ce brusque silence avait quelque chose d'inusité qui pouvait paraître significatif.

« Mais à la fin, qu'est-ce que vous machinez ici contre nous ? s'écria Thelenef furieux et en prenant la vieille par les deux épaules.

— C'est facile à deviner, dit Xenie en s'avancant pour séparer son père de sa nourrice : vous savez que l'empereur a fait au printemps de l'année dernière l'acquisition du domaine de***, voisin du nôtre. Depuis ce temps-là tous nos paysans ne rêvent qu'au bonheur d'appartenir à la couronne. Ils envient leurs voisins dont la condition... à ce qu'ils croient, s'est de beaucoup améliorée, tandis que naguère elle était semblable à la leur ; plusieurs vieillards des plus respectés de nos can-

(1) Historique.

tons sont venus vous demander, sous divers prétextes, des permissions de voyage : j'ai su, depuis leur départ, qu'ils avaient été choisis comme députés par les autres serfs, pour aller supplier l'empereur de les acheter, ainsi qu'il acheta leurs voisins. Divers districts des environs se sont réunis aux envoyés du domaine de Vologda, pour présenter une semblable requête à Sa Majesté. On assure qu'ils lui ont offert tout l'argent nécessaire pour acquérir le domaine du prince*** : les hommes avec la terre.

— C'est la vérité, dit la vieille, et mon garçon Fedor, qui les a rencontrés à Saint-Petersbourg, s'est joint à eux pour aller parler à notre Père ; ils sont revenus tous ensemble hier.

— Si je ne vous ai pas instruit de ces tentatives, reprit Xenie en regardant son père interdit, c'est que je savais d'avance qu'elles n'aboutiraient à rien.

— Tu t'es trompée puisqu'ils ont vu le Père.

— Le Père lui-même ne peut pas faire ce qu'on lui demande ; il lui faudrait acheter la Russie tout entière.

— Voyez-vous la ruse, répliqua Thelenef, les eoquins sont assez riches pour offrir de tels présents à l'empereur ; et avec nous ils font les mendiants, et ils n'ont point de honte de dire que nous les dépouillons de tout, tandis que si nous avions plus de bon sens et moins de bonté, nous leur

ôterions jusqu'à la corde avec laquelle il nous étrangleront.

— Vous n'en aurez pas le temps, monsieur l'intendant, » dit d'une voix très-basse et très-douce un jeune homme qui s'était approché sans être vu, et se tenait debout d'un air sauvage, mais non timide, la toque à la main devant une cépée d'osiers, du milieu de laquelle on le vit sortir comme par enchantement.

« Ah! c'est toi... vaurien! » s'écria Thelenef.

— Fedor, tu ne dis rien à ta sœur de lait, interrompit Xenie; tu m'avais tant promis de ne pas m'oublier!!!... Moi, j'ai tenu parole mieux que toi; car je n'ai pas omis un seul jour ton nom dans ma prière, là, au fond de la chapelle, devant l'image de saint Wladimir, qui me rappelait ton départ. T'en souvient-il? c'est dans cette chapelle que tu m'as dit adieu, il y a bientôt un an. »

En achevant ces mots, elle jeta sur son frère un regard de tendresse et de reproche dont la douceur et la sévérité avaient une grande puissance.

« Moi vous oublier! » s'écria le jeune homme en levant les yeux vers le ciel.

Xenie se tut, effrayée de l'expression religieuse, mais un peu farouche de ce regard, habituellement baissé; il avait quelque chose d'inquiétant qui contrastait avec la douceur de la voix, des paroles et des gestes du jeune homme.

Xenie était une de ces beautés du Nord telles qu'on n'en voit en aucun autre pays : à peine semblaient-elle appartenir à la terre : la pureté de ses traits, qui rappelait Raphaël, eût paru froideur si la sensibilité la plus délicate n'eût doucement nuancé sa physionomie, que nulle passion ne troublait encore. A vingt ans qu'elle avait ce jour-là même, elle ignorait ce qui agite le cœur : elle était grande et mince ; sa taille, un peu frêle, avait une grâce singulière, quoique la lenteur habituelle de ses mouvements en cachât la souplesse : à la voir effleurer l'herbe encore blanche de rosée, on eût dit du dernier rayon de la lune fuyant devant l'aurore sur le lac immobile. Sa langueur avait un charme qui n'appartient qu'aux femmes de son pays, plutôt belles que jolies ; mais parfaitement belles quand elles le sont, ce qui est rare parmi celles d'une classe inférieure ; car, en Russie, il y a de l'aristocratie dans la beauté ; les paysannes y sont en général moins bien douées par la nature que les grandes dames. Xenie était belle comme une reine, et elle avait la fraîcheur d'une villageoise.

Elle partageait ses cheveux en bandeaux sur un front haut et d'un blanc d'ivoire ; ses yeux d'azur, bordés de longs cils noirs recourbés et qui faisaient ombre sur des joues fraîches, mais à peine colorées, étaient transparents comme une source d'eau limpide ; ses sourcils, parfaitement dessi-

nés, mais peu marqués, étaient d'une teinte plus foncée que celle de ses cheveux; sa bouche, assez grande, laissait voir des dents si blanches que tout le visage en était éclairé; ses lèvres roses brillaient de l'éclat de l'innocence, son visage presque rond avait pourtant beaucoup de noblesse, et sa physionomie exprimait une délicatesse de sentiment, une tendresse religieuse dont le charme communicatif était ressenti par tout le monde au premier coup d'œil. Il ne lui manquait qu'une auréole d'argent pour être la plus belle des madones byzantines dont ont permis d'orner les églises russes (1).

Son frère de lait était un des plus beaux hommes de ce gouvernement renommé par la beauté, la taille svelte, élevée, la santé et l'air dégagé de ses habitants. Les serfs de cette partie de l'empire sont, sans contredit, les hommes les moins à plaindre de la Russie.

L'élégant costume des paysans lui seyait à merveille. Ses cheveux blonds, partagés avec grâce, tombaient en boucles soyeuses des deux côtés du

(1) Le culte des images est toujours défendu jusqu'à un certain point dans l'Eglise grecque où les vrais croyants n'admettent que des peintures d'un style de convention, couvertes de certains ornements d'or et d'argent en relief; le mérite du tableau disparaît totalement sous ces applications. Telles sont les seules peintures tolérées dans la maison de Dieu par les Russes orthodoxes.

(Note du voyageur.)

visage dont la forme était celle d'un ovale parfait ; le cou large et fort restait à découvert, parce que les cheveux étaient taillés ras par derrière au-dessus de la nuque, tandis qu'un cordon, en forme de diadème, coupait le front blanc du jeune laboureur et tenait le haut de ses cheveux serré et lisse sur le sommet de la tête qui brillait au soleil comme un Christ du Guide.

Il portait la chemise de toile de couleur, à petites raies, coupée juste au cou, et fendue seulement sur le côté autant qu'il le faut pour donner passage à la tête ; deux boutons fixés entre l'épaule et la clavicule fermaient l'étroite ouverture. Ce vêtement des paysans russes qui rappelle la tunique grecque, retombe en dehors par-dessus le pantalon caché jusqu'au genou. Ceci ressemblerait un peu à la blouse française, si ce n'était infiniment plus gracieux, tant à cause de la manière dont est taillé ce vêtement, que du goût ignoré avec lequel il est porté. Fedor avait une taille élancée, souple et naturellement élégante ; sa tête bien placée sur ses épaules larges, basses et modelées comme celles d'une statue antique, aurait affecté d'elle-même les plus nobles poses, mais le jeune homme la tenait presque toujours abaissée vers la poitrine. Un secret abattement moral se peignait sur ce beau visage. Avec un profil grec, des yeux bleus de faïence, mais scintillants de jeunesse et d'esprit naturel, avec une bouche dé-

daigneuse formée sur le type même des médailles antiques et surmontée d'une petite moustache dorée luisante comme la soie dans sa teinte naturelle, avec une jeune barbe de couleur pareille, courte, frisée, soyeuse, épaisse déjà quoiqu'à peine échappée au duvet de l'enfance; enfin, avec la force musculaire de l'athlète du cirque jointe à l'agilité du matador espagnol et au teint brillant de l'homme du Nord : c'est-à-dire comblé de tous les dons extérieurs qui rendraient un homme fier et assuré, Fedor humilié par une éducation supérieure au rang qu'il occupait dans son pays... et peut-être par l'instinct de sa dignité naturelle qui contrastait avec son abjecte condition, se tenait presque toujours dans l'attitude d'un condamné qui va subir sa sentence.

Il avait adopté cette pose douloureuse à dix-neuf ans, le jour qu'il souffrit le supplice ordonné par Thelenef sous prétexte que ce jeune homme, le frère de lait de sa fille, et jusqu'alors son favori, son enfant gâté, avait négligé d'obéir à je ne sais quel ordre soi-disant important.

On verra plus loin le vrai et grave motif de cette barbarie qui ne fut pas l'effet d'un simple caprice.

Xenie avait cru deviner la cause de la faute qui devint funeste à son frère; elle s'imagina que Fedor était amoureux de Catherine, jeune et belle paysanne des environs; et sitôt que le malheureux

fut guéri de ses blessures, ce qui n'arriva qu'au bout de quelques semaines, car l'exécution avait été cruelle, elle s'occupa de réparer le mal autant que cela pouvait dépendre d'elle ; elle pensait que le seul moyen de réussir dans ce dessein était de le marier à la jeune fille dont elle le croyait épris. A peine ce projet eut-il été annoncé par Xenie que la haine de Thelenef parut se calmer : le mariage se fit en toute hâte à la grande satisfaction de Xenie, qui crut que Fedor trouverait dans le bonheur du cœur, l'oubli de son profond chagrin et de ses ressentiments.

Elle se trompait : rien ne put consoler son frère. Elle seule devinait la honte dont il était accablé ; elle était sa confidente sans qu'il lui eût rien confié, car jamais il ne se plaignait ; d'ailleurs le traitement dont il s'était vu la victime, était une chose si ordinaire que nul n'y attachait d'importance : hors lui et Xenie, personne n'y pensait dans le pays.

Il évitait avec un admirable instinct de fierté tout ce qui aurait pu rappeler ce qu'il avait souffert ; mais il fuyait involontairement en frissonnant, lorsqu'il voyait qu'on allait frapper un de ses camarades ; et il pâissait à l'aspect d'un roseau, d'une baguette dans la main d'un homme.

On doit le répéter : il avait commencé sa vie d'une manière trop heureuse ; favorisé par l'intendant, et dès lors ménagé par tous ses supérieurs,

envié de ses camarades, cité comme le plus heureux aussi bien que le plus beau des hommes nés sur la terre du prince ***; idolâtré de sa mère, ennobli à ses propres yeux par l'amitié de Xenie, par cette amitié ingénieuse et délicate d'une femme adorable, d'un ange qui l'appelait son frère, il n'avait point été préparé aux rigueurs de sa condition : c'est en un jour qu'il découvrit toute sa misère; dès lors il considéra les nécessités de sa vie comme une injustice; avili aux yeux des hommes, mais surtout à ses propres yeux, de l'être le plus heureux il était devenu, en un moment, le plus à plaindre; le dieu tombé de l'autel fut métamorphosé en brute. Qui le consolera de tant de bonheur évanoui pour jamais sous la verge du bourreau? L'amour d'une épouse pourrait-il relever cette orgueilleuse âme d'esclave? non!... sa félicité passée le poursuivra partout et lui rendra la honte plus insupportable. Sa sœur Xenie a cru lui assurer la paix en le mariant; il a obéi; mais cette condescendance ne servit qu'à croître son malheur, car l'homme qui veut s'enchaîner à la vertu en accumulant les devoirs ne fait qu'ouvrir de nouvelles sources aux remords.

Fedor désespéré sentit trop tard qu'avec toute son amitié, Xenie n'avait rien fait pour lui. Ne pouvant plus supporter la vie dans les lieux témoins de sa dégradation, il quitta son village, abandonnant sa femme et son ange gardien.

Sa femme se sentait humiliée; mais par un autre motif : l'épouse rougit de honte quand l'époux n'est point heureux; aussi s'était-elle gardée de lui dire qu'elle était grosse; elle ne voulait pas employer ce moyen pour retenir près d'elle un époux dont elle voyait qu'elle ne pouvait faire le bonheur.

Enfin, après un an d'absence, il revient. Il a retrouvé sa mère, sa femme, un enfant au berceau, un petit ange qui lui ressemble; mais rien ne peut guérir la tristesse qui le ronge. Il reste là immobile et silencieux même devant sa sœur Xenie, qu'il n'ose plus nommer que mademoiselle.

Leurs nobles figures, qui selon le dire de la nourrice, avaient quelques traits de ressemblance, ainsi que leurs caractères, brillaient toutes deux au soleil du matin parmi des groupes d'animaux dont ils semblaient les rois. On eût cru voir Adam et Ève peints par Albert Durer. Xenie était calme et presque joyeuse, tandis que la physionomie du jeune homme trahissait de violentes émotions mal déguisées sous une impassibilité affectée.

Xenie, malgré son sûr instinct de femme, fut trompée cette fois par le silence de Fedor; elle n'attribuait le chagrin de son frère qu'à des souvenirs pénibles, et pensait que la vue des lieux où il avait souffert suffisait pour aigrir sa douleur;

elle comptait toujours sur l'amour et sur l'amitié pour achever de guérir sa plaie.

En quittant son frère, elle lui promit d'aller le voir souvent dans la cabane de sa nourrice.

Le dernier regard de Fedor effraya pourtant la jeune fille : il y avait plus que de la tristesse dans ce regard : il y avait une joie féroce, tempérée par une inexplicable sollicitude. Elle craignait qu'il ne devînt fou.

La folie lui avait toujours causé une terreur qui lui paraissait surnaturelle, et comme elle attribuait cette crainte à un pressentiment, sa superstition augmentait l'inquiétude qu'elle ressentait. La peur, quand on la prend pour une prophétie, devient indomptable...; d'un pressentiment vague et fugitif on fait une destinée; à force de prévoyance l'imagination crée ce qu'elle redoute; raison, vérité, réalité, elle finit par vaincre le sort, et par dominer les événements pour réaliser ses chimères.

Quelques jours s'étaient écoulés pendant lesquels Thelenef avait fait de fréquentes absences. Xenie, tout entière au chagrin que lui causait l'incurable mélancolie dont Fedor paraissait atteint depuis son retour, n'avait vu que sa nourrice et pensé qu'à son frère.

Un soir, elle était au château; son père, sorti depuis le matin, avait fait dire qu'on ne l'attendit point pour la nuit. Xenie, habituée à ces voyages,

n'avait nul souci de l'absence de Thelenef; l'étendue des domaines qu'il régissait l'obligeait à se déplacer souvent, et pour un temps assez long. Elle lisait. Tout à coup sa nourrice se présente devant elle.

« Que me veux-tu si tard? lui dit Xenie.

— Venez prendre votre thé chez nous, je vous l'ai préparé, répliqua la nourrice (1).

— Je ne suis pas habituée à sortir à cette heure.

— Il faut pourtant sortir aujourd'hui. Venez, que craignez-vous avec moi? »

Xenie, accoutumée à la taciturnité des paysans russes, pense que sa nourrice lui a préparé quelque surprise. Elle se lève et suit la vieille.

Le village était désert. D'abord Xenie le crut endormi; la nuit, parfaitement calme, n'était pas très-obscur; aucun souffle de vent n'agitait les saules du marécage ni ne courbait les grandes herbes de la prairie; pas un nuage ne voilait les

(1) Les plus pauvres des Russes ont une théière, une bouilloire de cuivre, et prennent du thé, matin et soir, en famille, dans des chaumières dont les murs et les plafonds sont des madriers de bois de sapin brut entaillés aux extrémités pour entrer l'un dans l'autre en formant les angles de l'édifice. Ces solives assez mal jointes sont calfeutrées de mousse et de goudron; vous voyez que la rusticité de l'habitation contraste d'une manière frappante avec l'élégance et la délicatesse du breuvage qu'on y prend.

(Note du voyageur.)

étoiles. On n'entendait ni l'abolement lointain du chien ni le bêlement de l'agneau ; la cavale ne hennissait pas en galopant derrière les lisses de son parc, le bœuf avait cessé de mugir sous le toit des chaudes étables ; le pâtre ne chantait plus sa note mélancolique, pareille à la tenue qui précède la cadence du rossignol : un silence plus profond que le silence ordinaire de la nuit régnait dans la plaine, et pesait sur le cœur de Xenie, qui commençait à éprouver des mouvements de terreur indéfinissables, sans oser hasarder une question. L'ange de la mort a-t-il passé sur Vologda ? pensait tout bas la tremblante jeune fille...

Une lueur soudaine paraît à l'horizon.

« D'où vient cette clarté ? s'écrie Xenie épouvantée.

— Je ne sais, réplique la vieille ; ce sont peut-être les derniers rayons du jour.

— Non, dit Xenie, un village brûle.

— Un château, répond Élisabeth d'un son de voix caverneux ; c'est le tour des seigneurs.

— Que veux-tu dire ? reprend Xenie en saisissant avec effroi le bras de sa nourrice ; les sinistres prédictions de mon père vont-elles s'accomplir ?

— Hâtons-nous ; il faut presser le pas, j'ai à vous conduire plus loin que notre cabane, réplique Élisabeth.

— Où veux-tu donc me mener ?

— En lieu sûr; il n'y en a plus pour vous à Vologda.

— Mais mon père, qu'est-il devenu? Je n'ai rien à craindre pour moi, où est mon père?

— Il est sauvé.

— Sauvé!... de quel péril? par qui, qu'en sais-tu?... Ah! tu me tranquillises pour faire de moi ce que tu veux!

— Non, je vous le jure par la lumière du Saint-Esprit, mon fils l'a caché, et il a fait cela pour vous, au risque de sa propre vie, car tous les traîtres vont périr cette nuit.

— Fedor a sauvé mon père! quelle générosité!

— Je ne suis point généreux, mademoiselle », dit le jeune homme en s'approchant pour soutenir Xenie prête à défaillir.

Fedor avait voulu accompagner sa mère jusqu'à la porte du château de Vologda où il n'avait pas osé entrer avec elle : resté à la tête du pont il s'était tenu caché à quelque distance, puis il avait suivi de loin les deux femmes pour protéger la fuite de Xenie, sans se laisser voir. Le saisissement qui troublait les sens de sa sœur le força de se montrer et de s'approcher d'elle pour la secourir. Mais celle-ci retrouva bientôt l'énergie que le danger réveille dans les âmes fortes.

« De grands événements se préparent; explique-moi ce mystère : Fedor, qu'y a-t-il?

— Il y a que les Russes sont libres et qu'ils se vengent ; mais hâtez-vous de me suivre , reprit-il en la forçant d'avancer.

— Ils se vengent!... mais sur qui donc?... je n'ai fait de mal à personne, moi.

— C'est vrai, vous êtes un ange..... pourtant j'ai peur que dans le premier moment on ne fasse grâce à personne. Les insensés!! ils ne voient que des ennemis dans nos anciens maîtres et dans toute leur race; l'heure du carnage est arrivée : fuyons. Si vous n'entendez pas le tocsin, c'est qu'on a défendu de sonner les cloches, parce que le glas pourrait avertir nos ennemis; d'ailleurs il ne retentit pas assez loin; on a décidé que les dernières lueurs du soleil du soir seraient le signal de l'incendie des châteaux et du massacre de tous leurs habitants.

— Ah!... tu me fais frémir! »

Fedor reprit, tout en forçant la jeune fille à presser le pas, « j'étais nommé pour marcher avec les plus jeunes et les plus braves sur la ville de *** , où les nôtres vont surprendre la garnison qui n'est composée que de quelques vétérans. Nous sommes les plus forts; j'ai pensé qu'on pouvait se passer de moi pour la première expédition; alors j'ai manqué sciemment à mon devoir, j'ai trahi la cause sainte, déserté le bataillon sacré pour courir au lieu où je savais que je trouverais votre père; averti à temps par moi, Thencelef s'est ca-

ché dans une cabane dépendante des domaines de la couronne. Mais maintenant je frémis qu'il ne soit trop tard pour vous sauver, dit-il en l'entraînant toujours vers la retraite qu'il lui avait choisie. L'espoir de protéger votre père m'a fait perdre un temps précieux pour vous; je croyais vous obéir, et je pensais que vous ne me reprocheriez pas le retard; d'ailleurs, vous êtes moins exposée que Thelenef, nous vous sauverons encore, je l'espère.

— Oui, mais toi, toi, tu t'es perdu, dit la mère d'un ton douloureux, et que le silence qu'elle vient de s'imposer rend plus passionné.

— Perdu! interrompit Xenie, mon frère s'est perdu pour moi!

— N'a-t-il pas déserté à l'heure du combat? reprit la vieille; il est coupable, on le tuera.

— J'ai mérité la mort.

— Et je serais cause de ton malheur, s'écrie Xenie; non, non, tu fuiras, tu te cacheras avec moi.

— Jamais. »

Pendant la marche précipitée des fugitifs, la clarté de l'incendie croissait en silence, et du bord de l'horizon où d'abord on l'avait vue poindre elle s'étendait déjà dans le ciel; pas un cri, pas un coup de fusil, pas un tintement de cloche ne trahissait l'approche du désordre, c'était un massacre muet. Ce calme d'une belle nuit favorisant

tant de meurtres, cette conspiration doublement formidable par le secret avec lequel elle avait été ourdie (1) et par l'espèce de complicité de la nature, qui semblait assister avec plaisir aux apprêts du carnage, remplissaient l'ame d'épouvante. C'était comme un jugement de Dieu. La Providence pour les punir laissait faire les hommes.

« Tu n'abandonneras pas ta sœur, continua Xenie en frissonnant.

— Non, mademoiselle; mais, une fois tranquille sur votre vie, j'irai me livrer moi-même.

— J'irai avec toi, reprit la jeune fille en lui serrant le bras convulsivement; je ne te quitte plus. Tu crois donc que la vie était tout pour moi. »

En ce moment les fugitifs virent défiler devant eux à la lueur des étoiles un cortège d'ombres silencieuses et terribles. Ces figures passaient tout au plus à une centaine de pas de Xenie. Fedor s'arrêta.

« Qu'est-ce que cela? dit la jeune fille à voix basse.

— Taisez-vous, reprend Fedor encore plus bas et en se tapissant contre un mur de planches qui les abrite sous son ombre épaisse; puis quand le dernier fantôme eut traversé la route :

— C'est un détachement de nos gens qui mar-

(1) Historique.

che en silence pour aller surprendre le château du comte ***. Nous sommes en péril ici ; hâtons-nous.

— Où me conduis-tu donc ?

— D'abord chez un frère de ma mère, à quatre verstes (1) de Vologda ; mon vieil oncle n'a plus sa tête, c'est un innocent, il ne nous trahira pas. Là, vous changerez d'habits en toute hâte, car ceux que vous portez vous feraient reconnaître ; en voici d'autres ; ma mère restera près de son frère, et j'espère avant la fin de la nuit vous faire arriver à la retraite où j'ai laissé Thelenef. Aucun lieu n'est sûr dans notre malheureux canton ; mais celui-là est encore le plus à l'abri des surprises.

— Tu veux me rendre à mon père, merci ; mais une fois là ?.... dit la jeune fille avec anxiété.

— Une fois là.... je vous dirai adieu.

— Jamais.

— Non, non, Xenie a raison, tu resteras avec eux, s'écrie la pauvre mère.

— Thenelef ne me le permettrait pas, » réplique le jeune homme avec amertume.

Xenie sent que ce n'est pas le moment de répondre. Les trois fugitifs poursuivent leur route

(1) La verste équivalant à peu près à un quart de lieue de France.

(Note du voyageur.)

en silence et sans accident jusqu'à la porte de la cabane du vieux paysan.

Elle n'était pas fermée à clef; ils entrent en poussant un loquet avec précaution. Le vieillard dormait, enveloppé dans une peau de mouton noir étendue sur un des bancs rustiques qui faisaient divan autour de la salle. Au-dessus de sa tête une petite lampe brûlait suspendue devant une madone grecque presque entièrement cachée sous des applications d'argent qui figuraient la coiffure et le vêtement de la Vierge. Une bouilloire pleine d'eau chaude, une théière et quelques tasses étaient restées sur la table. Peu de moments avant l'arrivée de la mère Pacôme et de Fedor, l'épouse de celui-ci avait quitté la chaumière de leur oncle, pour aller avec son enfant se réfugier chez son père. Fedor ne parut ni surpris ni contrarié de la trouver partie : il ne lui avait pas dit de l'attendre, il désirait que la retraite de Xenie fût ignorée de tout le monde.

Après avoir allumé une lampe à celle de l'image, il conduisit sa mère et sa sœur de lait dans un petit cabinet presque percé à jour, et qui faisait soupente au-dessus de la pièce d'entrée. Toutes les maisons des paysans russes se ressemblent.

Resté seul, Fedor s'assit sur la première marche du petit escalier que venait de monter sa sœur; alors, non sans lui recommander encore

une fois à travers le plancher de ne pas perdre un instant, il appuya ses deux coudes sur ses genoux et pencha la tête dans ses mains d'un air pensif.

Xenie, de son petit cabinet, aurait pu entendre tout ce qui se serait dit dans la salle silencieuse; elle répondit à son frère qu'il ne l'attendrait pas longtemps.

A peine avait-elle dénoué le paquet de ses nouveaux vêtements que Fedor, se levant avec l'expression d'une vive anxiété, siffla doucement pour appeler sa mère. « Que veux-tu ? répond celle-ci à voix basse.

— Éteignez votre lampe, j'entends des pas, réplique le jeune homme à voix plus basse. Éteignez donc votre lampe, elle brille à travers les fentes; surtout ne faites aucun mouvement. »

La lumière d'en haut s'éteint, tout reste en silence.

Quelques moments se passent dans une attente pleine d'angoisse, une porte s'ouvre. Xenie respire à peine, un homme entre couvert de sueur et de sang. « C'est toi, compère Basile, dit Fedor en s'avançant au devant de l'étranger : tu viens seul ?

— Non pas ; un détachement de nos gens est là qui m'attend devant la porte..... Pas de lumière ?

— Je vais t'en donner, » répond Fedor en mon-

tant les marches du petit escalier qu'il redescend à l'instant pour aller rallumer à la lampe de la madone celle qu'il vient de retirer des mains tremblantes de sa mère ; il n'a fait qu'entr'ouvrir la porte contre laquelle les deux femmes restent appuyées pour mieux écouter.

« Tu veux du thé, compère ?

— Oui.

— En voici. »

Le nouveau venu se mit à vider par petites gorgées la tasse que lui présentait Fedor.

Cet homme portait une marque de commandement sur la poitrine : vêtu comme les autres paysans, il était armé d'un sabre nu et ensanglanté ; sa barbe épaisse et rousse lui donnait un air dur que ne tempérerait nullement son regard de bête sauvage. Ce regard, qui ne peut se fixer sur rien, est fréquent parmi les Russes, excepté chez ceux qui sont tout à fait abrutis par l'esclavage ; ceux-ci ont des yeux sans regard. Sa taille n'était pas haute, il avait le corps trapu, le nez camus, le front bombé mais bas, les pommettes de ses joues étaient très-saillantes et rouges, et qui dénotait l'abus des liqueurs fortes. Sa bouche serrée laissait voir en s'ouvrant des dents blanches, mais aiguës et séparées : cette bouche était celle d'une panthère ; la barbe touffue et emmêlée paraissait souillée d'écume ; les mains étaient tachées de sang.

« D'où te vient ce sabre ? dit Fedor.

— Je l'ai arraché des mains d'un officier que je viens de tuer avec son arme même. Nous sommes vainqueurs, la ville de *** est à nous... Ah ! nous avons fait là bombance... et maison nette !... Tout ce qui n'a pas voulu se joindre à notre troupe et piller avec nous y a passé : femmes, enfants, vieillards, enfin tout !... Il y en a qu'on a fait bouillir dans la chaudière des vétérans sur la grande place (1)..... Nous nous chauffions au même feu où cuisaient nos ennemis ; c'était beau ! »

Fedor ne répondit pas.

« Tu ne dis rien ?

— Je pense.

— Et qu'est-ce que tu penses ?

— Je pense que nous jouons gros jeu... La ville était sans défense : quinze cents habitants et cinquante vétérans sont bientôt mis hors de combat par deux mille paysans tombant sur eux à l'improviste ; mais un peu plus loin il y a des forces considérables ; on s'est trop pressé, nous serons écrasés.

— Oui-da !... et la justice de Dieu, donc ; et la volonté de l'empereur !! Blanc-bec, ne sais-tu pas d'ailleurs qu'il n'est plus temps de reculer ? Après ce qui vient de se passer, il faut vaincre ou mou-

(1) Historique.

rir... Écoute-moi donc, au lieu de détourner ainsi la tête... Nous avons mis tout à feu et à sang, m'entends-tu bien? Après un tel carnage, plus de pardon possible. La ville est morte; on dirait qu'on s'y est battu huit jours. Quand nous nous y mettons, nous autres, nous allons vite en besogne..... Tu n'as pas l'air content de notre triomphe.

— Je n'aime pas qu'on tue des femmes.

— Il faut savoir se débarrasser du mauvais sang une fois pour toutes. »

Fedor garde le silence. Basile poursuit tranquillement son discours qu'il n'a interrompu que pour avaler des gorgées de thé.

« Tu as l'air bien triste, mon fils? »

Fedor continue de se taire.

« C'est pourtant ton fol amour pour la fille de Thelenef, de notre mortel ennemi, qui t'a perdu.

— Moi, de l'amour pour ma sœur de lait; y pensez-vous? j'ai de l'amitié pour elle, sans doute, mais...

— Ta.... ta.... ta...., drôle d'amitié que la tienne!... à d'autres! »

Fedor se lève et veut lui mettre la main sur la bouche.

« Que me veux-tu donc enfant? ne dirait-on pas qu'on nous écoute? » poursuit Basile sans changer de contenance.

Fedor interdit reste immobile ; le paysan poursuit :

« Ce n'est pas moi qui serai ta dupe, son père Thelenef ne l'était pas plus que moi quand il t'a maltraité..., tu sais bien...; il te souvient de ce qu'il t'a fait avant ton mariage. »

Fedor veut encore l'interrompre.

« Ah ça, me laisseras-tu parler? oui ou non!... Tu n'as pas oublié, ni moi non plus, qu'il t'a fait fouetter un jour. C'était pour te punir non pas de je ne sais quelle faute inventée par lui, mais de ton secret amour pour sa fille; il prit le premier prétexte venu pour cacher le fond de sa pensée. Il voulait te faire partir du pays avant que le mal fût sans remède. »

Fedor, dans la plus violente agitation, arpentait la chambre sans proférer un seul mot. Il se mordait les mains dans une rage impuissante.

« Vous me rappelez un triste jour, compère; parlons d'autre chose.

— Je parle de ce qui me plaît, moi; si tu ne veux pas me répondre, permis à toi; je veux bien parler tout seul; mais, encore une fois, je ne permets pas qu'on m'interrompe. Je suis ton ancien, le parrain de ton enfant nouveau-né, ton chef... Vois-tu ce signe sur ma poitrine? c'est celui de mon grade dans notre armée: j'ai donc le droit de parler devant toi..., et si tu dis un mot, j'ai mes hommes qui bivaquent là-bas! d'un coup de

sifflet, je les fais venir autour de la maison qui ne sera pas longtemps à brûler comme un flambeau de résine.... tu n'as qu'à dire.... aussi bien.... patience.... nous reculons pour mieux.... mais patience ! »

Fedor s'assied en affectant l'air le plus insouciant.

« A la bonne heure ! continue Basile en grommelant dans ses dents... Ah ! je te rappelle un souvenir désagréable, pas vrai ? c'est que tu l'as trop oublié ce souvenir-là, vois-tu, mon fils ; puis élevant la voix : je veux te raconter ta propre histoire ; ça sera drôle ; tu verras au moins que je sais lire dans les pensées, et s'il y avait jamais en toi l'étoffe d'un traître... »

Ici Basile s'interrompt encore, ouvre un vasis-tas et parle à l'oreille d'un homme qui se présente à la lucarne accompagné de cinq autres paysans tous armés comme lui, et qu'on entrevoit dans l'ombre.

Fedor avait saisi son poignard ; il le replace dans sa ceinture : la vie de Xenie est en jeu, la moindre imprudence ferait brûler la maison et périr tout ce qu'elle renferme !... il se contient... ; il voulait revoir sa sœur... Qui peut analyser tous les mystères de l'amour ? Le secret de sa vie venait d'être révélé à Xenie sans qu'il y eût de sa faute ; et dans cet instant si terrible il n'éprouvait qu'une joie immense !... Qu'importe la courte du-

rée de la félicité suprême, n'est-elle pas éternelle tant qu'on la sent?... Mais ces puissantes illusions du cœur seront toujours inconnues aux hommes qui ne sont pas capables d'aimer. L'amour vrai n'est point soumis au temps, sa mesure est toute surnaturelle.... ses allures ne sauraient être calculées par la froide raison humaine.

Après un silence, la voix criarde de Basile fit enfin cesser la douce et douloureuse extase de Fedor.

« Mais puisque tu n'aimais pas ta femme, pourquoi l'avoir épousée? tu as fait là un mauvais calcul! »

Cette question bouleversait de nouveau l'âme du jeune homme.

Dire qu'il aimait sa femme, c'était perdre tout ce qu'il venait de gagner... « Je croyais l'aimer, répliqua-t-il; on me disait qu'il fallait me marier, savais-je ce que j'avais dans le cœur? Je voulais complaire à la fille de Thelenef; j'obéis sans réflexion; n'est-ce pas notre habitude, à nous autres?

— C'est cela! tu prétends que tu ne savais pas ce que tu voulais! Eh bien, jeveux te le dire, moi tu voulais tout simplement te réconcilier avec Thelenef...

— Ah! vous me connaissez mal!

— Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même peut-être; tu as pensé : on a toujours

besoin de ses tyrans, alors tu as cédé pour obtenir le pardon de Thelenef; en vérité, nous en aurions tous fait autant à ta place; mais ce que je te reproche, c'est de vouloir me tromper, moi qui devine tout. Il n'y avait pas d'autre moyen pour regagner la faveur du père que de le rassurer sur les suites de ton amour pour la fille; et voilà comment tu t'es marié, sans égard aux chagrins de ta pauvre femme que tu condamnais à un malheur éternel, et que tu n'as pas craint d'abandonner au moment où elle espérait te donner un fils.

— Je l'ignorais quand je l'ai quittée; elle m'avait caché son état; encore une fois, j'ai agi sans projet; j'étais habitué à me laisser guider par ma sœur de lait; elle a tant d'esprit!

— Oui, c'est dommage...

— Comment?

— Je dis que c'est dommage; ce sera une perte pour le pays.

— Vous pourriez!...

— Nous pourrions l'exterminer tout comme les autres..... Crois-tu que nous serons assez simples pour ne pas verser jusqu'à la dernière goutte du sang de Thelenef, de notre plus mortel ennemi?

— Mais elle ne vous a jamais fait que du bien.

— Elle est sa fille, c'est assez!.... Nous enver-

rons le père en enfer, et la fille en paradis. Voilà toute la différence (1).

— Vous ne commettrez pas une telle horreur !

— Qui nous en empêchera ?

— Moi.

— Toi, Fedor ! toi, traître ! toi qui es mon prisonnier : toi qui as déserté l'armée de tes frères, au moment du combat pour..... » Il ne put achever.

Depuis quelques instants, Fedor, pour dernier moyen de salut, se préparait à le frapper ; il s'élança sur lui comme un tigre et, visant juste entre les côtes, il lui enfonce son poignard jusqu'au

(1) Il y a peu d'années, lors de la fameuse révolte de la colonie militaire, près de Novgorod la Grande, à cinquante lieues de Pétersbourg, les soldats, exaspérés par les minuties d'un de leurs chefs, résolurent de massacrer les officiers et leurs familles ; ils avaient juré la mort de tous, sans exception, et ils tinrent parole en tuant ceux qu'ils aimaient aussi bien que ceux qu'ils haïssaient. Ayant cerné l'habitation d'un de ces malheureux, ils firent passer devant lui sa femme et ses filles qu'ils égorgèrent d'abord tout doucement à ses yeux, puis ils se saisirent de lui. « Vous m'avez privé de tout, leur dit-il, laissez-moi la vie ; pourquoi me l'ôter ? vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi. — C'est vrai, répliquèrent les bourreaux avec beaucoup de douceur ; tu es un brave homme, nous t'avons toujours aimé, nous t'aimons encore ; mais les autres y ont passé, nous ne pouvons faire une injustice en ta faveur. Adieu donc, notre bon père !... » Et ils l'ont éventré comme ses camarades, par esprit d'équité.

(Note du voyageur.)

cœur. En même temps il étouffe un commencement de cri, le seul, avec une pelisse qu'il trouve sous sa main; les derniers râlements du mourant n'épouvantent pas Fedor; ils sont trop faibles pour être entendus au dehors. Rassurant sa mère d'un mot, il se met en devoir de lui rendre la lampe, afin de préparer de nouveau la fuite de Xenie; mais au moment où il passe devant le vieillard endormi, celui-ci se réveille en sursaut. « Qui es-tu, jeune homme? dit-il à son neveu qu'il ne reconnaît pas, et dont il saisit le bras avec force. Quelle vapeur! du sang!.... Puis jetant avec horreur ses regards autour de la chambre : un mort!.... »

Fedor avait éteint sa lampe, mais celle de la madone brûlait toujours; « à l'assassin! à l'assassin!.... au secours! à moi, à moi, » crie le vieillard d'une voix de tonnerre. Fedor ne peut arrêter ces cris qui furent poussés plus vite qu'on ne saurait les répéter, car l'épouvante du vieillard était au comble, et sa force très-grande encore; le malheureux jeune homme cherchait en vain ce qu'il pouvait faire;..... Dieu ne le protégeait pas!..... La troupe de Basile aux aguets entend les cris du vieillard; avant que Fedor pût se dégager des puissantes étreintes du pauvre insensé dont un reste de respect lui faisait épargner la vie, six hommes munis de cordes, armés de fourches, de pieux et de faux, se précipitent dans la cabane;

saisir Fedor, le désarmer, le garrotter, c'est l'affaire d'un instant; on l'entraîne. « Où me conduisez-vous?....

— Au château de Vologda pour t'y brûler avec Thelenef;..... tu vois que ta trahison ne l'a pas sauvé. »

Ces mots furent prononcés par le plus ancien de la troupe. Fedor ne répondant point, cet homme continua tranquillement : « Tu n'avais pas prévu que notre victoire serait si complète et si prompte : notre armée se répand partout à la fois, c'est une inondation de la justice divine : nul ne nous échappera, nos ennemis se sont pris à leurs propres pièges; Dieu est avec nous; on se défiait de toi, nous t'observions de près; Thelenef a été suivi et saisi dans la cachette où tu l'avais conduit : vous mourrez ensemble, le château brûle déjà. »

Fedor, sans proférer une parole, baisse la tête et suit ses bourreaux; il lui semble qu'en s'éloignant avec rapidité de la fatale cabane, il sauve encore Xenie.

Six hommes portent devant lui le corps de Basile : six autres les escortent avec des torches : le reste suit sans proférer une parole. Le lugubre cortège traverse en silence les campagnes incendiées. De moment en moment, l'horizon semble se rétrécir : un cercle de feu borne la plaine. Vologda brûle, la ville de *** brûle, tous les châteaux, toutes les métairies du prince *** brûlent

avec plusieurs villages des environs; les forêts elles-mêmes brûlent; le carnage est partout. L'incendie éclaire les plus secrètes profondeurs des futaies; l'ombre est bannie de la solitude, il n'y a plus de solitude; qui peut se cacher dans une plaine quand les forêts sont de feu? point d'asile assuré contre ce torrent de lumière qui s'étend de tous côtés, l'épouvante est au comble; l'obscurité chassée des halliers enflammés a disparu, la nuit a fui et pourtant le soleil n'est pas levé!....

Le cortège de Fedor se grossit de tous les maraudeurs qui parcourent la campagne. La foule est grande; on arrive enfin sur la place du château.

Là, quel spectacle attendait le prisonnier!

Le château de Vologda, bâti tout en bois, est devenu un immense bûcher dont la flamme s'élève jusqu'au ciel!!! Les paysans, qui avaient cerné cet antique manoir avant d'y mettre le feu, pensent avoir brûlé Xenie dans l'habitation même de son père.

Une ligne de barques serrées l'une contre l'autre complète sur l'eau le cercle du blocus de terre. Au milieu de la demi-lune formée devant le château par l'armée des insurgés, le malheureux Thelenef, arraché à sa retraite et apporté de force sur cette place désignée pour son supplice, est garrotté contre un poteau. De toutes parts la foule des vainqueurs, curieuse d'un tel spectacle, afflue au lieu du rendez-vous.

La troupe, qui venait d'escorter les victimes vivantes, formait cercle autour de sa proie, et elle étalait à la lueur de l'incendie ses dégoûtantes bannières : quels drapeaux, bon Dieu ! c'étaient les dépouilles sanglantes des premières victimes ; elles étaient portées sur des sabres et sur des piques. On voyait des têtes de femmes aux chevelures flottantes, des lambeaux de corps sur des fourches, des enfants mutilés, des ossements tout dégoûtants :... hideux fantômes qu'on eût dit échappés de l'enfer pour venir assister aux bacchanales des derniers habitants de la terre.

Ce soi-disant triomphe de la liberté était une scène de la fin du monde. Les flammes et les bruits qui sortaient du château, foyer de l'incendie, ressemblaient à l'éruption d'un volcan. La vengeance des peuples est comme la lave qui bouillonne longtemps dans les profondeurs de la terre avant de se faire jour au sommet du mont. Des murmures confus parcourent la foule, mais on ne distingue nulle voix, si ce n'est celle de la victime, dont les imprécations réjouissent les bourreaux. Ces inhumains sont pour la plupart des hommes d'une beauté remarquable ; tous ont l'air naturellement noble et doux : ce sont des anges féroces, des démons au visage céleste. Fedor lui-même ressemble en beau à ses persécuteurs. Tous les Russes de pure race slave ont un air de famille ; et même lorsqu'ils s'exterminent, on voit que ce

sont des frères : circonstance qui rend le carnage plus horrible. Voilà ce que peut devenir l'homme de la nature quand il s'abandonne à des passions excitées par une civilisation trompeuse.

Mais alors ce n'est plus l'homme de la nature ; c'est l'homme perversi par une société marâtre. L'homme de la nature n'existe que dans les livres ; c'est un thème à déclamation philosophique, un type idéal d'après lequel raisonnent les moralistes comme les mathématiciens opèrent, dans certains calculs, sur des quantités supposées, qu'ils éliminent ensuite pour arriver à un résultat positif. La nature, pour l'homme primitif comme pour l'homme dégénéré, c'est une société quelconque, et quoi qu'on en puisse dire, la plus civilisée est encore la meilleure.

Le cercle fatal s'ouvre un moment pour laisser entrer Fedor et son exécration cortège ; Thelenef était tourné de manière à n'apercevoir pas d'abord son jeune libérateur. Son supplice allait commencer quand un murmure d'épouvante parcourt la foule.

Un spectre!... un spectre!... c'est elle!... s'écrie-t-on de toutes parts. Le cercle se rompt de nouveau et se disperse; les bourreaux fuient devant un fantôme!... La cruauté s'allie volontiers à la superstition.

Pourtant quelques forcenés arrêtent les

fuyards... « Revenez, revenez ; c'est elle-même, c'est Xenie ; elle n'est pas morte ! !

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie une voix de femme, dont l'accent déchirant retentit dans tous les cœurs, mais surtout dans celui de Fedor !... Laissez-moi passer, je veux les voir ! ! c'est mon père ! c'est mon frère !... Vous ne m'empêcherez pas de mourir avec eux. »

En achevant ces mots Xenie, échevelée, vient tomber expirante aux pieds de Fedor. Le malheureux jeune homme, immobile à force de saisissement, était devenu insensible à ses liens.

On sent le besoin d'abrégé les détails de cette horrible scène. Elle fut longue, mais nous la décrirons en peu de mots ; nous la décrirons pourtant, car nous sommes en Russie. Nous demandons grâce d'avance pour ce qu'il nous reste à peindre.

Xenie, dans la cabane où nous l'avions abandonnée, s'était d'abord laissé persuader de se taire, de peur d'aggraver le danger que courait Fedor, qui perdrait toute mesure et toute retenue s'il la voyait dans les mains des assassins ; elle craignait aussi d'exposer sa nourrice. Mais une fois les deux femmes seules, la jeune fille s'était échappée pour venir partager le sort de son père.

Le supplice de Thelenef commença. Quel supplice, bon Dieu ! Pour rendre la mort plus af-

freuse à ce malheureux, on plaça d'abord devant ses yeux Fedor et Xenie, assis et liés à peu de distance de lui sur une grossière estrade que l'on venait de construire à la hâte.... puis.... puis on lui coupa, à plusieurs reprises, les pieds et les mains, l'un après l'autre, et quand ce tronc mutilé fut presque épuisé de sang, on le laissa mourir en souffletant la tête de ses propres mains, et en étouffant les hurlements de la bouche avec un de ses pieds.

Les femmes du faubourg de Caen mangeant le cœur de M. de Belzunce sur le pont de Vauxelles étaient des modèles d'humanité auprès des spectateurs tranquilles de la mort de Thelenef (1).

Et voilà ce qui se passait il y a peu de mois à quelques journées d'une ville pompeuse où l'Europe entière afflue aujourd'hui pour assister gaiement aux plus belles fêtes du monde ; à des fêtes si magnifiques que le pays qui les donne pourrait être réputé le plus civilisé de la terre si l'on n'y voulait voir que les palais.

Achevons notre tâche :

Quand le père eut cessé de souffrir, on voulut, selon le programme de la bacchanale, égorger aussi la fille : un des exécuteurs s'approche pour

(1) Cette citation n'étonnera pas les personnes qui savent à quel point les Russes sont au fait des détails de notre histoire.

(Note du voyageur.)

saisir Xenie par ses cheveux qui flottaient épars et descendaient jusque sur les épaules; mais elle est raide et froide : pendant et depuis le supplice de son père elle n'a pas fait un mouvement, elle n'a pas proféré une parole.

Fedor, par une révolution surnaturelle qui s'opère en lui, retrouve toute sa force et sa présence d'esprit; il brise miraculeusement ses liens, s'arrache des mains de ses gardiens, se précipite vers sa bien-aimée sœur, la presse dans ses bras, l'enlève de la terre et la serre longtemps contre son cœur; puis, la reposant sur l'herbe avec respect, il s'adresse aux bourreaux d'un air calme, de ce calme apparent naturel aux Orientaux, même dans les moments les plus tragiques de la vie.

« Vous ne la toucherez pas, Dieu a étendu sa main sur elle, elle est folle.

— Folle!! répond la foule superstitieuse : Dieu est avec elle!!

— C'est lui, le traître, c'est son amant qui lui a conseillé de contrefaire la folle!! non, non, il faut en finir avec tous les ennemis de Dieu et des hommes, s'écrient les plus acharnés; d'ailleurs notre serment nous lie : faisons notre devoir; *le Père* (l'empereur) le veut, il nous récompensera.

— Approchez donc si vous l'osez, s'écrie encore Fedor dans le délire du désespoir; elle s'est laissé presser dans mes bras sans se défendre.

Vous voyez bien qu'elle est folle !! Mais elle parle :
écoutez. »

On approche, et l'on n'entend que ces mots :

« C'est donc moi qu'il aimait ! »

Fedor, qui seul comprend le sens de cette phrase, tombe à genoux en remerciant Dieu et en fondant en larmes.

Les bourreaux s'éloignent de Xenie avec un respect involontaire. Elle est folle ! répètent-ils tout bas.

Depuis ce jour elle n'a jamais passé une minute sans redire les mêmes paroles : « C'est donc moi qu'il aimait !... »

Plusieurs, en la voyant si calme, doutent de sa folie : on croit que l'amour de Fedor, révélé malgré lui, a réveillé dans le cœur de sa sœur la tendresse innocente et passionnée que cette malheureuse jeune fille ressentait depuis longtemps pour lui à leur insu à tous deux, et que cet éclair d'une lumière tardive lui a brisé le cœur.

Nulle exhortation n'a pu jusqu'ici l'empêcher de répéter ces paroles qui sortent mécaniquement de sa bouche avec une volubilité effrayante et sans un instant de relâche : « C'est donc moi qu'il aimait ! »

Sa pensée, sa vie se sont arrêtées et concentrées sur l'aveu involontaire de l'amour de Fedor, et les organes de l'intelligence continuant leurs fonctions, pour ainsi dire, par l'effet d'un ressort,

obéissent comme en rêve à ce reste de volonté qui leur commande de dire et de redire la parole mystérieuse et sacrée qui suffit à sa vie.

Si Fedor n'a pas péri après Thenelef, ce n'est pas à la fatigue des bourreaux qu'il a dû son salut, c'est à celle des spectateurs; car l'homme inactif se lasse du crime plus vite que l'homme qui l'exécute : la foule, saturée de sang, demanda qu'on remit le supplice du jeune homme à la nuit suivante. Dans l'intervalle, des forces considérables arrivèrent de plusieurs côtés. Dès le matin, tout le canton où la révolte avait pris naissance fut cerné; on décima les villages : les plus coupables, condamnés non à mort, mais à cent vingt coups de knout, périrent; puis on déporta le reste en Sibérie. Cependant les populations voisines de Vologda ne sont point rentrées dans l'ordre; on voit chaque jour des paysans de divers cantons, exilés en masse, partir par centaines pour la Sibérie. Les seigneurs de ces villages désolés se trouvent ruinés; puisque dans ces sortes de propriétés, les hommes font la richesse du maître. Les riches domaines du prince *** sont devenus solitaires.

Fedor, avec sa mère et sa femme, a été forcé de suivre les habitants de son village déserté.

Au moment du départ des exilés, Xenie assistait à la scène, mais sans dire adieu, car ce

nouveau malheur ne lui a pas rendu un éclair de raison.

A ce moment fatal, un événement inattendu aggrava cruellement la douleur de Fedor et de sa famille. Déjà sa femme et sa mère étaient sur la charrette; il allait y monter pour les suivre et quitter à jamais Vologda; mais il ne voyait que Xenie, il ne souffrait que pour sa sœur, orpheline, privée de sentiment ou du moins de mémoire, et qu'il abandonnait sur les cendres encore tièdes de leur hameau natal. A présent qu'elle a besoin de tout le monde, pensait-il, des étrangers vont être ses seuls protecteurs; et le désespoir tarissait ses larmes. Un cri déchirant parti de la charrette le rappelle auprès de sa femme qu'il trouve évanouie; un des soldats de l'escorte venait d'emporter l'enfant de Fedor.

« Que vas-tu faire? s'écrie le père ivre de douleur.

— Le poser là, le long du chemin, pour qu'on l'enterre, ne vois-tu pas qu'il est mort? reprend le Cosaque.

— Je veux l'emporter, moi!

— Tu ne l'emporteras pas. »

En ce moment d'autres soldats attirés par le bruit s'emparent de Fedor, qui cédant à la force tombe dans la stupeur, puis il pleure, il supplie: il n'est pas mort, il n'est qu'évanoui; laissez-moi

l'embrasser. Je vous promets, dit-il en sanglotant, de renoncer à l'emporter si son cœur ne bat plus. Vous avez peut-être un fils, vous avez un père; ayez pitié de moi, disait le malheureux, vaincu par tant de douleurs ! Le Cosaque attendri, lui rend son enfant : à peine le père a-t-il touché ce corps glacé que ces cheveux se hérissent sur son front : il jette les yeux autour de lui, ses regards rencontrent le regard inspiré de Xenie : ni le malheur, ni l'injustice, ni la mort, ni la folie, rien sur la terre n'empêche ces deux cœurs nés pour s'entendre de se deviner : Dieu le veut.

Le jeune homme fait un signe à Xenie, les soldats respectent la pauvre insensée qui s'avance et reçoit le corps de l'enfant des mains du père; mais toujours en silence. Alors la fille de Thelenef, sans proférer une parole, ôte son voile pour le donner à Fedor, puis elle presse le petit corps dans ses bras. Chargée de son pieux fardeau elle reste là debout, immobile jusqu'à ce qu'elle ait vu son bien-aimé frère assis entre une mère qui pleure et une épouse mourante s'éloigner pour toujours du village qui les a vus naître. Elle suit longtemps de l'œil le convoi des mugics déportés; enfin quand le dernier chariot a disparu sur la route de Sibérie quand elle est seule, elle emporte l'enfant et se met à jouer avec cette froide dépouille en lui donnant les soins les plus ingénieux et les plus tendres.

Il n'est donc pas mort, disaient les assistants ! il va renaître, elle le ressuscitera !....

Puissance de l'amour !... qui peut vous assigner des bornes ?

La mère de Fedor se reprochait sans cesse de n'avoir pas retenu Xenie dans la chaumière du vieil insensé ; « elle n'aurait pas du moins été forcée d'assister au supplice de son père, disait la bonne Élisabeth.

— Vous lui auriez conservé la raison pour souffrir davantage ; », répondait Fedor à sa mère, et leur morne silence recommençait.

La pauvre vieille femme avait paru longtemps résignée ; ni les massacres, ni l'incendie ne lui avaient arraché une plainte ; mais lorsqu'il fallut subir avec les autres Vologdiens la peine de l'exil, quitter la cabane où son fils était né, où le père de son fils était mort, lorsqu'on l'obligea d'abandonner son frère en démence, elle perdit courage : la force lui manqua tout à fait ; elle se cramponnait aux madriers de leur chaumière, baisant, arrachant dans son désespoir la mousse goudronnée qui calfeutrait les fentes du bois. On finit par l'emporter et par l'attacher sur la téléga où nous venons de la voir pleurer le nouveau-né de son fils chéri.

Ce qu'on aura peine à croire, c'est que les soins, le souffle vivifiant de Xenie, peut-être sa prière, ont rendu la vie à l'enfant que Fedor avait

cru perdu. Ce miracle de tendresse ou de pitié la fait vénérer aujourd'hui comme une sainte, par les étrangers envoyés du Nord pour repeupler les ruines abandonnées de Vologda.

Ceux mêmes qui la croient folle n'oseraient lui enlever l'enfant de son frère; nul ne pense à lui disputer cette proie si précieusement ravie à la mort. Ce miracle de l'amour consolera le père exilé, dont le cœur s'ouvrira encore au bonheur, quand il saura que son fils a été sauvé et sauvé par elle !!!

Une chèvre la suit pour nourrir l'enfant. Quelquefois on voit la vierge mère, vivant tableau, assise au soleil sur les noirs débris du château où elle est née et souriant fraternellement au fils de son âme, à l'enfant de l'exilé.

Elle berce le petit sur ses genoux avec une grâce toute virginale et le ressuscité lui rend son ineffable sourire avec une joie angélique. Sans se douter de la vie, elle a passé de la charité à l'amour, de l'amour à la folie et de la folie à la maternité : Dieu la protège; l'ange et la folle s'embrassent au-dessus de la région des pleurs, comme les oiseaux voyageurs se rencontrent au delà des nuages.

Quelquefois elle paraît frappée d'un souvenir doux et triste : alors sa bouche, insensible écho du passé, murmure machinalement ces mystérieuses paroles, unique et dernière expression de

sa vie et dont aucun des nouveaux habitants de Vologda ne peut deviner le sens : « C'est donc moi qu'il aimait ! »

FIN DE L'HISTOIRE DE THELENEF.

Ni le poète russe, ni moi, nous n'avons reculé devant l'expression de *vierge mère* pour désigner Xenie et nous ne croyons ni l'un ni l'autre avoir manqué de respect au sublime vers du poète catholique :

O vergine Madre, figlio del tuo figlio (1),

ni profané le profond mystère qu'il indique en si peu de mots.

(1) *Paradis du Dante*. Chant, xxxiii, 1^{er} vers.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Pétersbourg, ce 1^{er} août 1839.

La dernière fois que j'ai pu vous envoyer de mes nouvelles, je vous ai promis de ne pas revenir en France avant d'avoir poussé jusqu'à Moscou ; depuis ce moment, vous ne pensez plus qu'à cette cité fabuleuse, fabuleuse en dépit de l'histoire (1). En effet, le nom de Moscou a beau être assez moderne et nous rappeler les faits les plus positifs de notre siècle, la distance des lieux, la grandeur des événements le rendent poétique par-dessus tout autre nom. Ces scènes de poème épique ont une grandeur qui contraste d'une manière bizarre avec l'esprit de notre siècle de géomètres et d'agioteurs. Je suis donc très-impatient d'atteindre Moscou ; c'est maintenant le but de mon voyage ; je pars dans deux jours, mais d'ici là, je vous écrirai plus assidûment que jamais, car je tiens à compléter, selon mes moyens, le tableau de ce vaste et singulier empire.

On ne saurait se figurer la tristesse de Saint-

(1) Ceci répond à une lettre reçue de Paris.

Pétersbourg les jours où l'empereur est absent ; à la vérité, cette ville n'est, en aucun temps, ce qui s'appelle gaie ; mais sans la cour, c'est un désert : vous savez d'ailleurs qu'elle est toujours menacée de destruction par la mer. Aussi, me disais-je ce matin en parcourant ses quais solitaires, ses promenades vides : « Pétersbourg va donc être submergé ; les hommes ont fui, et l'eau revient prendre possession du marécage ; cette fois la nature a fait raison des efforts de l'art. » Ce n'est rien de tout cela, Pétersbourg est mort parce que l'empereur est à Péterhoff ; voilà tout.

L'eau de la Néva, repoussée par la mer, monte si haut, les terres sont si basses, que ce large débouché avec ses innombrables bras ressemble à une inondation stagnante, à un marais : on appelle la Néva un fleuve, faute de lui trouver quelque qualification plus exacte. A Pétersbourg la Néva, c'est déjà la mer ; plus haut, c'est un émissaire long de quelques lieues, et qui sert de décharge au lac Ladoga dont il apporte les eaux dans le golfe de Finlande.

A l'époque où l'on construisait les quais de Pétersbourg, le goût des édifices peu élevés était dominant chez les Russes ; goût fort déraisonnable dans un pays où la neige diminue de six pieds pendant huit mois de l'année la hauteur des murailles, et où le sol n'offre aucun accident qui puisse couper d'une manière un peu pittoresque

le cercle régulier que forme l'immuable ligne de l'horizon servant de cadres à des sites plats comme la mer.

Un ciel gris, une eau peu vive, un climat ennemi de la vie, une terre spongieuse, basse, infertile et sans solidité, une plaine si peu variée que la terre y ressemble à de l'eau d'une teinte légèrement foncée, tels sont les désavantages contre lesquels l'homme avait à lutter pour embellir Pétersbourg et ses environs. C'est assurément par un caprice, bien contraire au sentiment du beau, qu'on s'avise de poser sur une table rase une suite de monuments très-plats et qui marquent à peine leur place sur la mousse unie des marécages. Dans ma jeunesse, je m'enthousiasmais au pied des montagneuses côtes de la Calabre devant des paysages dont toutes les lignes étaient verticales, la mer exceptée. Ici au contraire la terre n'est qu'une surface plane qui se termine par une ligne parfaitement horizontale tirée entre le ciel et l'eau. Les hôtels, les palais et les collèges qui bordent la Néva paraissent à peine sortir du sol ou plutôt de la mer; il y en a qui n'ont qu'un étage, les plus élevés en ont trois, et tous semblent écrasés. Les mâts des bateaux dépassent les toits des maisons; ces toits sont de fer peint : c'est propre et léger; mais on les a faits très-plats à l'italienne; autre contre-sens! Les toits pointus conviennent seuls aux pays où la neige abonde.

En Russie on est choqué à chaque pas des résultats d'une imitation irréfléchie.

Entre ces carrés d'édifices dont l'architecture veut être romaine, vous apercevez de vastes percées droites et vides qu'on appelle des rues; l'aspect de ces ouvertures, malgré les colonnades classiques qui les bordent, n'est rien moins que méridional. Le vent balaie sans obstacle ces routes alignées et larges comme les allées qui divisent les compartiments d'un camp.

La rareté des femmes contribue à la tristesse de la ville. Celles qui sont jolies ne sortent guère à pied. Les personnes riches qui veulent marcher ne manquent jamais de se faire suivre par un laquais; cet usage est ici fondé sur la prudence et la nécessité.

L'empereur seul a la puissance de peupler cet ennuyeux séjour, seul il fait foule dans ce bivac, abandonné sitôt que le maître a disparu. Il prête une passion, une pensée à des machines; enfin il est le magicien dont la présence éveille la Russie et dont l'absence l'endort : dès que la cour a quitté Pétersbourg, cette magnifique résidence prend l'aspect d'une salle de spectacle après la représentation. L'empereur est la lumière de la lampe. Depuis mon retour de Péterhoff, je ne reconnais pas Pétersbourg; ce n'est plus la ville que j'ai quittée il y a quatre jours; si l'empereur revenait cette nuit, demain on trouverait un vif

intérêt à tout ce qui ennuie aujourd'hui. Il faut être Russe pour comprendre le pouvoir de l'œil du maître; c'est bien autre chose que l'œil de l'amant cité par La Fontaine.

Vous croyez qu'une jeune fille pense à ses amours en présence de l'empereur. Détrompez-vous, elle pense à obtenir un grade pour son frère : une vieille femme, dès qu'elle sent le voisinage de la cour, ne sent plus ses infirmités; elle n'a pas de famille à pourvoir : n'importe; on fait de la courtisanerie pour le plaisir d'en faire, et l'on est servile sans intérêt; comme on aime le jeu pour lui-même. La flatterie n'a pas d'âge. Ainsi, à force de secouer le fardeau des ans, cette marionnette ridée perd la dignité de la vieillesse : on se sent impitoyable pour la décrépitude agitée parce qu'elle est ridicule. C'est surtout à la fin de la vie qu'il faudrait savoir pratiquer les leçons du temps, qui ne cesse de nous enseigner le grand art de renoncer. Heureux les hommes qui de bonne heure ont su profiter de ces avertissements!!.... le renoncement prouve la force de l'ame : quitter avant de perdre, telle est la coquetterie de la vieillesse.

Elle n'est guère à l'usage des gens de cour; aussi l'exerce-t-on à Saint Pétersbourg moins que partout ailleurs. Les vieilles femmes remuantes me paraissent le fléau de la cour de Russie. Le soleil de la faveur aveugle les ambitieux et sur-

tout les ambitieuses; il les empêche de discerner leur véritable intérêt qui serait de sauver sa fierté en cachant les misères de son cœur. Au contraire, les courtisans russes, pareils aux dévots perdus en Dieu, se glorifient de leur pauvreté d'âme : ils font flèche de tout bois, ils exercent leur métier à découvert. Ici le flatteur joue les cartes sur la table; et ce qui m'étonne, c'est qu'il puisse encore gagner à un jeu si connu de tout le monde. En présence de l'empereur l'hydropique respire, le vieillard paralysé devient agile, il n'y a plus de malade, plus de goutteux : il n'y a plus d'amoureux qui brûle, plus de jeune homme qui s'amuse, plus d'homme d'esprit qui pense, il n'y a plus d'homme!!! C'est l'avarie de l'espèce. Pour tenir lieu d'âme à ces apparences humaines, il leur reste un dernier souffle d'avarice et de vanité qui les anime jusqu'à la fin : ces deux passions font vivre toutes les cours, mais ici elles donnent à leurs victimes l'émulation militaire; c'est une rivalité disciplinée qui s'agite à tous les étages de la société. Monter d'un grade en attendant mieux, telle est la pensée de cette foule éti-quetée.

Mais aussi quelle prostration de force a lieu quand l'astre qui faisait mouvoir ces atomes flatteurs, n'est plus au-dessus de l'horizon! On croit voir la rosée du soir tomber sur la poussière, ou les nonnes de Robert le Diable se recoucher dans

leurs sépulcres en attendant le signal d'une nouvelle ronde.

Avec cette continuelle tension de l'esprit de tous et de chacun vers l'avancement, point de conversation possible : les yeux des Russes du grand monde sont des tournesols de palais : on vous parle sans s'intéresser à ce qu'on vous dit, et le regard reste fasciné par le soleil de la faveur.

Ne croyez pas que l'absence de l'empereur rende la conversation plus libre ; il est toujours présent à l'esprit : alors à défaut des yeux c'est la pensée qui fait tournesol. En un mot, l'empereur est le bon Dieu ; il est la vie, il est l'amour pour ce malheureux peuple. C'est en Russie surtout qu'il faudrait répéter sans se lasser la prière du sage : « Mon Dieu, préservez-moi de l'ensorcellement des niaiseries ! »

Vous figurez-vous la vie humaine réduite à l'espoir de faire la révérence au maître pour le remercier d'un regard ? Dieu avait mis trop de passions dans le cœur de l'homme pour l'usage qu'il en fait ici.

Que si je me mets à la place du seul homme à qui l'on y reconnaisse le droit de vivre libre, je tremble pour lui. Terrible rôle à jouer que celui de la providence de soixante millions d'âmes !! Cette divinité, née d'une superstition politique, n'a que deux partis à prendre : prouver qu'elle est homme en se laissant écraser, ou pousser ses sec-

tateurs à la conquête du monde pour soutenir qu'elle est Dieu ; voilà comment en Russie la vie entière n'est que l'école de l'ambition.

Mais par quel chemin les Russes ont-ils passé pour arriver à cette abnégation d'eux-mêmes ? Quel moyen humain a pu amener un tel résultat politique ? le moyen ?... le voici, c'est le *tchinn* : le *tchinn* est le galvanisme, la vie apparente des corps et des esprits, c'est la passion qui survit à toutes les passions !... Je vous ai montré les effets du *tchinn* : maintenant il est juste que je vous dise ce que c'est que le *tchinn*.

Le *tchinn* c'est une nation enrégimentée, c'est le régime militaire appliqué à une société tout entière, et même aux classes qui ne vont pas à la guerre. En un mot c'est la division de la population civile en classes, qui répondent aux grades de l'armée. Depuis que cette hiérarchie est instituée, tel homme qui n'a jamais vu faire l'exercice, peut obtenir le rang de colonel.

Pierre le Grand, c'est toujours à lui qu'il faut remonter pour comprendre la Russie actuelle : Pierre le Grand, importuné de certains préjugés nationaux qui ressemblaient à de l'aristocratie, et qui le gênaient dans l'exécution de ses plans, s'avisait un jour de trouver les têtes de son troupeau trop pensantes, trop indépendantes ; voulant remédier à cet inconvénient, le plus grave de tous aux yeux d'un esprit actif et sagace dans sa

sphère, mais trop borné pour comprendre les avantages de la liberté quelque profitable qu'elle soit aux nations, et même aux hommes qui les gouvernent; ce grand maître, en fait d'arbitraire, n'imagina rien de mieux dans sa pénétration profonde, mais restreinte, que de diviser le troupeau, c'est-à-dire, le pays en diverses classes indépendantes du nom, de la naissance des individus et de l'illustration des familles : si bien que le fils du plus grand seigneur de l'empire peut faire partie d'une classe inférieure, tandis que le fils d'un de ses paysans peut monter aux premières classes selon le bon plaisir de l'empereur. Dans cette division du peuple, chaque homme reçoit sa place de la faveur du prince; et voilà comment la Russie est devenue un régiment de soixante millions d'hommes, c'est ce qu'on appelle le *tchinn*, et c'est la plus grande œuvre de Pierre le Grand.

Vous voyez de quelle manière ce prince, qui a fait tant de mal par précipitation, s'est affranchi en un jour des entraves des siècles. Ce tyran du bien, quand il a voulu régénérer son peuple, a compté la nature, l'histoire, le passé, le caractère, la vie des hommes pour rien. De tels sacrifices rendent les grands résultats faciles, aussi Pierre I^{er} a-t-il fait de grandes choses, mais avec d'immenses moyens; et ces grandes choses ont été rarement bonnes. Il sentait fort bien et savait

mieux que personne que tant que la noblesse subsiste dans une société, le despotisme d'un seul n'y sera jamais qu'une fiction; donc il s'est dit : pour réaliser mon gouvernement il faut anéantir ce qui reste du régime féodal, et le meilleur moyen d'atteindre à ce but c'est de faire des caricatures de gentilshommes, d'accaparer la noblesse, c'est-à-dire de la détruire en la faisant dépendre de moi : aussitôt la noblesse a été sinon abolie, du moins transformée, c'est-à-dire annulée par une institution qui la supplée sans la remplacer. Il est des castes dans cette hiérarchie où il suffit d'entrer pour acquérir la noblesse héréditaire. Pierre le Grand, que j'appellerais plus volontiers Pierre le Fort, devant de plus d'un demi-siècle les révolutions modernes, a écrasé la féodalité par ce moyen. Moins puissante à la vérité chez lui qu'elle ne l'était chez nous, elle a succombé sous l'institution moitié civile moitié militaire qui a fait la Russie actuelle. Il était doué d'un esprit lucide, et néanmoins de courte portée. Aussi, en élevant son pouvoir sur tant de ruines, n'a-t-il su profiter de la force exorbitante qu'il accaparait que pour singer plus à son aise la civilisation de l'Europe.

Avec les moyens d'action usurpés par ce prince, un esprit créateur eût opéré bien d'autres miracles. Mais la nation russe, montée après toutes les autres sur la grande scène du monde, a eu pour

génie l'imitation : et pour organe, un élève charpentier ! Avec un chef moins minutieux, moins attaché aux détails, cette nation eût fait parler d'elle plus tard, il est vrai, mais d'une manière plus glorieuse. Son pouvoir fondé sur des nécessités intérieures, eût été utile au monde ; il n'est qu'étonnant.

Les successeurs de ce législateur en sayon, ont joint pendant cent ans l'ambition de subjuguier leurs voisins à la faiblesse de les copier. Aujourd'hui l'empereur Nicolas croit enfin le temps venu où la Russie n'a plus besoin d'aller prendre ses modèles chez les étrangers pour dominer et pour conquérir le monde. Il est le premier souverain vraiment Russe qu'ait eu la Russie depuis Ivan IV. Pierre I^{er}, Russe par son caractère, ne l'était pas par sa politique ; Nicolas, Allemand par nature, est Russe par calcul et par nécessité.

Le tchinn est composé de quatorze classes et chacune de ces classes a des privilèges qui lui sont propres. La quatorzième est la plus basse.

Placée immédiatement au-dessus des serfs, elle a pour unique avantage celui d'être composée d'hommes intitulés libres. Cette liberté consiste à ne pouvoir être frappé sans que celui qui donne les coups encoure des poursuites criminelles. En revanche tout individu qui fait partie de cette classe est tenu d'écrire sur sa porte son numéro

de classe afin que nul supérieur ne puisse être induit en tentation ni en erreur; averti par cette précaution, le batteur d'homme libre deviendrait coupable et serait passible d'une peine.

Cette quatorzième classe est composée des derniers employés du gouvernement, des commis de la poste, des facteurs, et autres subalternes chargés de porter ou d'exécuter les ordres des administrateurs supérieurs : elle répond au grade de sous-officier dans l'armée impériale. Les hommes qui la composent, serviteurs de l'empereur, ne sont serfs de personne; et ils ont le sentiment de leur dignité sociale; quant à la dignité humaine, vous le savez, elle n'est pas connue en Russie.

Toutes les classes du tchinn répondant à autant de grades militaires, la hiérarchie de l'armée se trouve pour ainsi dire en parallèle avec l'ordre qui règne dans l'état tout entier. La première classe est au sommet de la pyramide, et elle se compose aujourd'hui d'un seul homme : le maréchal Paskiewitch, vice-roi de Varsovie.

Je vous le répète, c'est uniquement la volonté de l'empereur qui fait qu'un individu avance dans le tchinn. Ainsi un homme monté de degrés en degrés jusqu'au rang le plus élevé de cette nation artificielle, peut parvenir aux derniers honneurs militaires sans avoir servi dans aucune armée.

La faveur de l'avancement ne se demande jamais, mais elle se brigue toujours.

Il y a là une force de fermentation immense mise à la disposition du chef de l'État. Les médecins se plaignent de ne pouvoir donner la fièvre à certains patients pour les guérir des maladies chroniques : le czar Pierre a inoculé la fièvre de l'ambition à tout son peuple pour le rendre plus pliable et pour le gouverner à sa guise.

L'aristocratie anglaise est également indépendante de la naissance, puisqu'elle tient à deux choses qui s'acquièrent : à la charge et à la terre. Or si cette aristocratie, toute mitigée qu'elle est, prête encore une énorme influence à la couronne, quelle ne doit donc pas être la puissance d'un maître de qui relèvent toutes ces choses à la fois, en droit comme en fait?...

Il résulte d'une semblable organisation sociale une fièvre d'envie tellement violente, une tension si constante des esprits vers l'ambition, que le peuple russe a dû devenir inepte à tout, excepté à la conquête du monde. J'en reviens toujours à ce terme, parce qu'on ne peut s'expliquer que pour un tel but l'excès des sacrifices imposés ici à l'individu par la société. Si l'ambition excessive dessèche le cœur d'un homme, elle peut bien aussi tarir la pensée, égarer le jugement d'une nation au point de lui faire sacrifier sa liberté à la victoire. Sans cette arrière-pensée, avouée ou non,

et à laquelle bien des hommes obéissent peut-être à leur insu, l'histoire de Russie me paraîtrait une énigme inexplicable.

Ici s'élève une question capitale : la pensée conquérante qui est la vie secrète de la Russie, est-elle un leurre propre à séduire plus ou moins longtemps des populations grossières ; ou bien doit-elle un jour se réaliser ?

Ce doute m'obsède sans cesse, et malgré tous mes efforts je n'ai pu le résoudre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis que je suis en Russie, je vois en noir l'avenir de l'Europe. Pourtant ma conscience m'oblige à vous avouer que cette opinion est combattue par des hommes très-sages et très-expérimentés.

Ces hommes disent que je m'exagère la puissance russe, que chaque société a ses fatalités, que le destin de celle-ci est de pousser ses conquêtes vers l'Orient, puis de se diviser elle-même. Ces esprits qui s'obstinent à ne pas croire au brillant avenir des Slaves conviennent avec moi des heureuses et aimables dispositions de ce peuple ; ils reconnaissent qu'il est doué de l'instinct du pittoresque, ils lui accordent le sentiment musical ; ils concluent que ces dispositions peuvent l'aider à cultiver les beaux-arts jusqu'à un certain point, mais qu'elles ne suffisent pas à réaliser les prétentions dominatrices que je lui attribue ou que je suppose à son gouvernement. « Le génie

scientifique manque aux Russes, ajoutent-ils, ils n'ont jamais montré de puissance créatrice; n'ayant reçu de la nature qu'un esprit paresseux et superficiel, s'ils s'appliquent, c'est par peur plus que par penchant; la peur les rend aptes à tout entreprendre, à ébaucher tout; mais aussi elle les empêche d'aller loin sur aucune route; le génie est de sa nature hardi comme l'héroïsme, il vit de liberté, tandis que la peur et l'esclavage n'ont qu'un règne et une sphère bornés comme la médiocrité dont ils sont les armes. Les Russes bons soldats sont mauvais marins; en général, ils sont plus résignés que réfléchis; plus religieux que philosophes, ils ont plus d'obéissance que de volonté, leur pensée manque de ressort comme leur âme de liberté (1). Ce qui leur paraît le plus difficile et ce qui leur est le moins naturel; c'est d'occuper sérieusement leur intelligence et de fixer leur imagination, afin de l'exercer utilement: toujours enfants, ils pourront pour un moment être conquérants dans le domaine du sabre; ils ne le seront jamais dans celui de la pensée; or, un peuple qui n'a rien à enseigner aux peuples qu'il veut subjuguier n'est pas longtemps le plus fort.

« Physiquement même les paysans français et anglais sont plus robustes que les Russes : ceux-ci

(1) Voir le portrait des Russes, lettre trente-deuxième, Moscou.

sont plus agiles que musculeux, plus féroces qu'énergiques, plus rusés qu'entrepreneurs; ils ont le courage passif, mais ils manquent d'audace et de persévérance : l'armée, si remarquable par sa discipline et par sa bonne tenue les jours de parade, est composée, à l'exception de quelques corps d'élite, d'hommes bien habillés quand ils se montrent en public, mais tenus salement lorsqu'ils restent dans l'intérieur des casernes. Le teint hâve des soldats trahit la souffrance et la faim; car les fournisseurs volent ces malheureux qui ne sont pas assez payés pour subvenir à leurs besoins, en prélevant sur leur solde de quoi se mieux nourrir : les deux campagnes de Turquie ont assez montré la faiblesse du colosse : bref, une société qui n'a pas goûté de la liberté en naissant, et chez laquelle toutes les grandes crises politiques ont été provoquées par l'influence étrangère, énervée dans son germe, n'a pas un long avenir... »

De tout cela l'on conclut que la Russie puissante chez elle, redoutable tant qu'elle ne luttera qu'avec des populations asiatiques, se briserait contre l'Europe le jour où elle voudrait jeter le masque et faire la guerre pour soutenir son arrogante diplomatie.

Telles sont, ce me semble, les plus fortes raisons opposées à mes craintes par les optimistes politiques. Je n'ai point affaibli les arguments de

mes adversaires; ils m'accusent d'exagérer le danger. A la vérité, mon opinion est partagée par d'autres esprits tout aussi graves et qui ne cessent de reprocher aux optimistes leur aveuglement, en les exhortant à reconnaître le mal avant qu'il soit devenu irremédiable. Je vous ai présenté la question sous ses deux faces; prononcez : votre arrêt sera pour moi d'un grand poids; toutefois, je vous préviens que si votre décision m'est contraire, elle n'aura d'autre résultat prochain que de me forcer à défendre mon opinion le plus longtemps et le plus vigoureusement possible, en tâchant de l'étayer par de meilleures raisons. Je vois le colosse de près, et j'ai peine à me persuader que cette œuvre de la Providence n'ait pour but que de diminuer la barbarie de l'Asie. Il me semble qu'elle est principalement destinée à châtier la mauvaise civilisation de l'Europe par une nouvelle invasion; l'éternelle tyrannie orientale nous menace incessamment et nous la subirons si nos extravagances et nos iniquités nous rendent dignes d'un tel châtement.

Vous n'attendez pas de moi un voyage complet; je néglige de vous parler de bien des choses célèbres ou intéressantes, parce qu'elles n'ont fait que peu d'impression sur moi : je veux rester libre, et ne décrire que ce qui me frappe vivement. Les nomenclatures obligées me dégoûteraient des voyages : il y a bien assez de catalogues

sans que j'ajoute mes listes à tant de chiffres.

On ne peut rien voir ici sans cérémonie et sans préparation. Aller quelque part que ce soit, quand l'envie vous prend d'y aller, c'est chose impossible; s'il faut prévoir quatre jours d'avance où vous portera votre fantaisie, autant n'avoir point de fantaisie : c'est à quoi l'on finit par se résigner en vivant ici. L'hospitalité russe, hérissée de formalités, rend la vie difficile aux étrangers les plus favorisés; c'est un prétexte honnête pour gêner les mouvements du voyageur et pour borner la licence de ses observations. On vous fait soi-disant les honneurs du pays, et grâce à cette fastidieuse politesse, l'observateur ne peut visiter les lieux, examiner les choses qu'avec un guide; n'étant jamais seul, il a plus de peine à juger d'après lui-même, et c'est ce qu'on veut. Pour entrer en Russie, il faut déposer, avec votre passe-port, votre libre arbitre à la frontière. Voulez-vous voir les curiosités d'un palais? on vous donnera un chambellan qui vous en fera les honneurs du haut en bas, et vous forcera par sa présence à observer chaque chose en détail, c'est-à-dire à ne voir que de son point de vue et à tout admirer sans choix. Voulez-vous parcourir un camp, qui n'a d'autre intérêt pour vous que le site des baraques, l'aspect pittoresque des uniformes, la beauté des chevaux, la tenue du soldat sous la tente? un officier, quelquefois un général vous accompagnera;

un hôpital? le médecin en chef vous escortera : une forteresse? le gouverneur vous la montrera ou plutôt vous la cachera poliment : une école, un établissement public quelconque? le directeur, l'inspecteur sera prévenu de votre visite, vous le trouverez sous les armes, et l'esprit bien préparé à braver votre examen : un édifice? l'architecte vous en fera parcourir toutes les parties, et vous expliquera de lui-même tout ce que vous ne lui demanderez pas afin d'éviter de vous instruire de ce que vous avez intérêt d'apprendre.

Il résulte de ce cérémonial oriental que pour ne point passer votre temps à faire le métier de demander des permissions, vous renoncez à voir bien des choses : premier avantage!... Ou si votre curiosité est assez robuste pour vous faire persister à importuner les gens, vous serez au moins surveillé de si près dans vos perquisitions qu'elles n'aboutiront à rien; vous ne communiquerez qu'officiellement avec les chefs des établissements soi-disant publics, et l'on ne vous laissera d'autre liberté que celle d'exprimer devant l'autorité légitime votre admiration commandée par la politesse, par la prudence et par une reconnaissance dont les Russes sont fort jaloux. On ne vous refuse rien, mais on vous accompagne partout : la politesse devient ici un moyen de surveillance.

Voilà comme on vous tyrannise sous prétexte de vous faire honneur. Tel est le sort des voya-

geurs privilégiés. Quant aux voyageurs non protégés, ils ne voient rien du tout. Ce pays est organisé de façon que sans l'intervention immédiate des agents de l'autorité, nul étranger ne peut le parcourir agréablement ni même sûrement. Vous reconnaissez, j'espère, les mœurs et la politique de l'Orient déguisées sous l'urbanité européenne.... Cette alliance de l'Orient et de l'Occident dont on retrouve les conséquences à chaque pas est ce qui caractérise l'empire russe.

La demi-civilisation procède par des formalités; une civilisation raffinée les fait disparaître; c'est ainsi que la politesse parfaite exclut les façons.

Les Russes sont encore persuadés de l'efficacité du mensonge, et cette illusion m'étonne de la part de gens qui en ont tant usé..... Ce n'est pas que leur esprit manque de finesse ou de compréhension; mais dans un pays où les *gouvernants* n'ont pas encore compris les avantages de la liberté, même pour eux, les gouvernés doivent reculer devant les inconvénients immédiats de la sincérité. On est forcé de le répéter à chaque instant : ici, peuples et grands, tous nous rappellent les Grecs du Bas-Empire.

Je ne suis peut-être pas assez reconnaissant des soins dont ce peuple affecte d'entourer un étranger connu; c'est que je vois le fond des pensées et que je me dis malgré moi : tout cet empres-

sement montre moins de bienveillance qu'il ne trahit d'inquiétude.

On veut, d'après le judicieux précepte de Monomaque (1), que *l'étranger sorte content du pays*.

Ce n'est pas que le vrai pays se soucie de ce qu'on dit et pense de lui ; mais quelques familles prépondérantes sont travaillées du puéril désir de refaire en Europe la réputation de la Russie.

Si je regarde plus avant, j'aperçois, sous le voile dont on se plait à couvrir les objets, le goût du mystère pour le mystère même ; c'est un effet de l'habitude et de la complexion... Ici la réserve est à l'ordre du jour, comme l'imprudence l'est à Paris.

En Russie le secret préside à tout : secret administratif, politique, social ; discrétion utile et inutile, silence superflu pour assurer le nécessaire ; tels sont les inévitables conséquences du caractère primitif de ces hommes, corroboré par l'influence de leur gouvernement. Tout voyageur est un indiscret ; il faut le plus poliment possible garder à vue l'étranger toujours trop curieux, de peur qu'il ne voie les choses telles qu'elles sont, ce qui serait la plus grande des inconvenances. Bref les Russes sont des Chinois déguisés ; ils ne veulent pas avouer leur aversion pour les obser-

(1) V. l'épigraphe tome Ier et la conclusion tome IV.

vateurs venus de loin; mais s'ils osaient braver ainsi que les vrais Chinois le reproche de barbarie, ils nous refuseraient l'entrée de Pétersbourg comme on nous exclut de Pékin, et ils n'admettraient chez eux que les gens de métiers, en ayant soin de ne plus permettre à l'ouvrier qui serait reçu de retourner dans son pays. Vous voyez pourquoi l'hospitalité russe trop vantée m'importune plus qu'elle ne me flatte et ne me touche; on m'enchaîne sous prétexte de me protéger; mais de toutes les espèces de gênes, la plus insupportable me paraît celle dont je n'ai pas le droit de me plaindre. La reconnaissance que j'éprouve ici pour l'empressement dont je me vois l'objet est celle d'un soldat enrôlé de force; moi, indépendant avant tout, c'est-à-dire voyageur, je me sens passer sous le joug: on s'évertue sans cesse à discipliner mes idées..... On ne sait faire autre chose ici que l'exercice; les esprits y manœuvrent comme les soldats; chaque soir en rentrant chez moi, je me tâte pour voir quel uniforme je porte, j'examine mes pensées pour leur demander leur grade, car les idées sont classées en ce pays selon les personnes: à tel rang on a ou l'on professe telle manière de voir, et plus on monte, moins on pense, c'est-à-dire, moins on ose parler.

Ayant évité soigneusement de me lier avec beaucoup de grands seigneurs, je n'ai bien vu

que la cour ; je voulais conserver mes droits de juge indépendant et impartial , je craignais de me faire accuser d'ingratitude ou d'infidélité ; je craignais surtout de rendre des personnes du pays responsables de mes opinions particulières. Mais à la cour j'ai passé en revue toute la société.

L'affectation du ton français , moins l'esprit de conversation naturel à la France, voilà ce qui m'a frappé d'abord. J'ai bien entrevu un esprit russe, esprit caustique, sarcastique, moqueur, et qui me paraîtrait amusant dans une conversation libre, sans jamais m'inspirer de sécurité ni de bienveillance. Mais cet esprit demeure caché aux étrangers comme tout le reste. Si je séjournais ici un peu de temps j'arracherais leur masque à ces marionnettes ; car je m'ennuie de les voir copier les grimaces françaises. A mon âge on n'a plus rien à apprendre de l'affectation ; la vérité seule intéresse toujours, parce qu'elle instruit ; elle seule est toujours nouvelle.

Voilà donc pourquoi j'ai profité le moins possible de l'hospitalité des gens du grand monde ; c'est bien assez de subir l'indispensable hospitalité des administrateurs et des employés de tous grades ; cette surveillance, qu'on s'efforce de décorer d'un nom patriarcal, me rebute comme l'hypocrisie. Parlez-moi des pays où l'hospitalité n'est pas un impôt régulier ! celle qu'on y reçoit a le prix d'une faveur.

J'ai remarqué dès le premier abord que tout Russe des basses classes, soupçonneux par nature, déteste les étrangers par ignorance, par préjugé national ; j'ai trouvé ensuite que tout Russe des classes élevées, également soupçonneux, les craint parce qu'il les croit hostiles ; il dit : « Les Français, les Anglais sont persuadés de leur supériorité sur tous les peuples, » ce motif suffit au Russe pour haïr l'étranger, comme en France le provincial se défie du parisien. Une jalousie sauvage, une envie puérile, mais impossible à désarmer, domine la plupart des Russes dans leurs rapports avec les hommes des autres pays ; et comme vous sentez partout cette disposition peu sociable, vous finissez, tout en vous en plaignant, par partager la méfiance que vous inspirez. Vous concluez qu'une confiance qui ne devient jamais réciproque est de la duperie, et dès lors vous restez froid, réservé, comme les cœurs au fond desquels vous lisez malgré vous et malgré eux.

Le caractère russe, sous beaucoup de rapports, est le contraire du caractère allemand. Voilà pourquoi les Russes disent qu'ils ressemblent aux Français ; mais cette analogie n'est qu'apparente ; dans le fond des âmes il y a une grande dissemblance. Vous pouvez admirer si bon vous semble en Russie la pompe, la dignité orientale, vous y pouvez étudier l'astuce grecque : gardez-vous d'y chercher la naïveté gauloise, la sociabilité, l'ama-

bilité des Français quand ils ont naturels; vous y trouveriez encore moins; je l'avoue, la bonne foi, la solidité d'instruction, la cordialité germaniques. En Russie on rencontrera de la bonté puisqu'il y en a partout où il y a des hommes; mais on n'y rencontrera jamais de la bonhomie.

Tout Russe est né imitateur, donc il est observateur avant tout et même, pour tout dire, ce talent qui est celui des peuples enfants, dégénère souvent en un espionnage assez bas; il produit des questions importunes, impolies et qui deviennent choquantes de la part de gens toujours impénétrables eux-mêmes et dont les réponses ne sont que des faux-fuyants. On dirait ici que l'amitié même a quelque accointance avec la police. Comment se sentir à son aise avec des hommes si avisés, si discrets quand à ce qui les concerne et si inquisitifs à l'égard des autres? S'ils vous voyaient prendre avec eux des manières plus naturelles que celles qu'ils ont avec vous, ils vous croiraient leur dupe : gardez-vous donc de leur laisser voir de l'abandon, de leur témoigner de la confiance : pour des hommes qui ne sentent rien, il y a un amusement à observer les émotions des autres; mais je n'aime pas à servir à ce divertissement. Nous voir vivre, c'est le plus grand plaisir des Russes; si nous les laissions faire, ils se plaindraient à lire dans notre cœur, à faire l'analyse de nos sentiments, comme on va au spectacle.

La défiance excessive des gens auxquels vous avez affaire ici, à quelque classe qu'ils appartiennent, vous avertit de vous tenir sur vos gardes : le danger que vous courez vous est révélé par la peur que vous inspirez.

L'autre jour à Péterhoff un traiteur n'a pas voulu permettre à mon domestique de place de me servir un mauvais souper dans ma loge d'acteur, sans lui en faire déposer le prix d'avance. Notez que la boutique de cet homme si prudent est à deux pas du théâtre. Ce que vous portez à votre bouche d'une main il faut le payer de l'autre ; si vous commandez quelque chose à un marchand sans lui donner des arrhes, il croira que vous plaisantez et ne travaillera pas pour vous ; nul ne peut quitter la Russie s'il n'a prévenu de son projet tous ses créanciers ; c'est-à-dire s'il n'a fait annoncer son départ trois fois dans les gazettes et mis une distance de huit jours entre chaque publication. Ceci est de rigueur, à moins de payer la police pour abréger les délais, mais il faut que l'insertion ait eu lieu au moins une ou deux fois. On ne vous accorde des chevaux de poste que sur une attestation de l'autorité qui certifie que vous ne devez rien à personne.

Tant de précautions dénotent la mauvaise foi qui règne dans un pays ; et comme jusqu'à présent les Russes ont eu personnellement peu de rapport avec les étrangers, ils n'ont pu prendre leçon de

ruse que d'eux-mêmes. L'expérience ne leur est venue que des relations qu'ils ont entre eux. Ces hommes ne nous permettent pas d'oublier le mot de leur souverain favori Pierre le Grand : « Il faut trois juifs pour tromper un Russe. »

A chaque pas que vous faites ici vous reconnaissez ces politiques de Byzance dépeints par les historiens du temps des croisés et retrouvés par l'empereur Napoléon dans l'empereur Alexandre dont il disait souvent : « C'est un Grec du Bas-Empire!!... »

Il faut autant qu'on peut éviter d'avoir aucune affaire à traiter avec des esprits dont les modèles et les instituteurs furent toujours ennemis de la chevalerie; ces esprits sont esclaves de leurs intérêts, et souverains de leur parole; je me plais à le répéter : jusqu'à présent dans tout l'empire russe je n'ai trouvé qu'une seule personne qui me parût sincère : c'est l'empereur.

A la vérité la franchise coûte moins à un autocrate qu'elle ne coûte à ses sujets. Pour le czar parler sans déguisement c'est faire acte d'autorité : le souverain absolu qui ment, abdique.

Mais combien ne s'en est-il pas trouvé qui ont méconnu sur ce point leur pouvoir et leur dignité ! Les âmes basses ne se croient jamais au-dessus du mensonge; il faut donc savoir gré de sa sincérité même à un homme tout-puissant. L'empereur Nicolas unit la franchise à la politesse; et ces deux

qualités, qui s'excluent chez le vulgaire, se servent merveilleusement l'une l'autre chez ce prince.

Parmi les grands seigneurs, ceux qui ont bon ton l'ont parfait : c'est ce dont on peut s'assurer tous les jours à Paris et ailleurs. Mais un Russe de salon qui n'arrive pas à la vraie politesse, c'est-à-dire à l'expression facile d'une aménité réelle, est d'une grossièreté d'âme qui devient doublement choquante par la fausse élégance de ses manières et de son langage. Ces Russes mal élevés et déjà bien endoctrinés, bien habillés, tranchants, sûrs d'eux-mêmes, suivent au pas de charge l'élégance de l'Europe, sans savoir que l'élégance des habitudes n'a de prix qu'autant qu'elle annonce quelque chose de mieux dans le cœur de ceux qui la possèdent ; apprentis de la mode ils prennent l'apparence pour la chose : ce sont des ours façonnés qui me font regretter les ours bruts ; ils ne sont pas encore des hommes cultivés, qu'ils sont déjà des sauvages gâtés.

Puisque la Sibérie existe, et qu'on en fait parfois l'usage que vous savez, je voudrais la peupler de jeunes officiers ennuyés et de belles dames qui ont mal aux nerfs. « Vous demandez des passe-ports pour Paris, en voici pour Tobolsk. »

Voilà comment je voudrais que l'empereur remédiât à la manie des voyages qui fait d'effrayants progrès en Russie parmi les sous-lieutenants à imagination et les femmes vaporeuses.

Si en même temps il reportait le siège de son empire à Moscou, il aurait réparé le mal causé par Pierre le Grand autant qu'un homme peut atténuer les erreurs des générations.

Pétersbourg, cette ville bâtie contre la Suède plus encore que pour la Russie, ne devait être qu'un port de mer, un Dantzick russe : au lieu de cela, Pierre I^{er} construisit à ses boyards une loge sur l'Europe ; il enferma dans une salle de bal ses grands seigneurs enchaînés, les laissant lorgner de loin avec envie une civilisation qu'on leur défendait d'atteindre ; car forcer à copier, c'est empêcher d'égaler ! Puis il leur dit : « Vous m'appellerez PIERRE LE GRAND sous peine de mort, parce que c'est moi qui vous civilise au prix de la vie de mon peuple et de la tête de mon fils ! »

Pierre le Grand, dans toutes ses œuvres, a compté l'humanité, le temps et la nature pour rien. Cette erreur, qui est le propre de la médiocrité obstinée et toute-puissante, c'est-à-dire de la tyrannie dont elle devient le cachet, ne peut être pardonnée à un homme qualifié de génie créateur par son peuple. Plus on examine la Russie et plus on se confirme dans l'opinion que ce prince a été trop exalté, même chez les étrangers ; la postérité peut manquer d'équité par excès d'admiration. Si le czar Pierre eût été aussi supérieur qu'on le dit, il eût évité la fausse route dans laquelle il a poussé son peuple, il eût prévu

et détesté la frivolité d'esprit, l'instruction superficielle à laquelle il l'a condamné pour des siècles. Peut-on lui pardonner les abus de son despotisme, à lui qui avait vu le monde au XVIII^e siècle?

Il s'est servi de ses avantages moins en législateur qu'en tyran pour repétrir sa nation au gré de sa volonté. Malheureusement cette volonté fut d'un magicien plutôt que d'un esprit vaste et solide. Les grands hommes pour faire l'avenir n'annulent point le passé, ils l'acceptent afin d'en modifier les conséquences. Loin de continuer à diviniser cet ennemi de leur naturel, les Russes devraient lui reprocher d'avoir été la cause de ce qu'ils n'ont aucun caractère, c'est lui dont l'influence perpétuée par l'admiration irréfléchie de la postérité les empêche encore aujourd'hui de produire dans les arts et les sciences, un homme digne de faire époque chez les peuples étrangers (1). Un législateur comme Confucius ne pouvait venir à la suite d'un réformateur tel que le charpentier de Saardam, et tel que le voyageur capricieux dont l'Europe d'alors avait vu la barbarie avec effroi, tout en admirant la force prodigieuse cachée sous cette rude écorce. Ce missionnaire couronné força un moment la nature

(1) Les Russes, superficiels en tout, ne sont profonds que dans l'art de feindre.

parce qu'il le pouvait, mais c'est tout ce qu'il pouvait... S'il avait été dans sa vie ce qu'il est devenu dans l'histoire, grâce à la superstition des peuples et à l'exagération des écrivains, qu'aurait-il fait ? il eût attendu ; et, par cette patience, il eût mérité son brevet de grand homme : il a mieux aimé l'obtenir d'avance et se faire canoniser de son vivant.

Toutes ses idées avec les défauts de caractère dont elles étaient la conséquence ont encore été exagérées sous les règnes suivants ; l'empereur Nicolas le premier commence à remonter le torrent en rappelant les Russes à eux-mêmes : c'est une entreprise que le monde admirera quand il aura reconnu la fermeté de l'esprit qui l'a conçue. Après des règnes comme ceux de Catherine et de Paul, refaire de la Russie, telle que l'avait laissée l'empereur Alexandre, un empire russe, parler russe, penser en russe, avouer qu'on est Russe de cœur, tout en présidant une cour de grands seigneurs héritiers des favoris de la *Sémiramis du Nord* : c'est hardi !... Quel que soit le succès d'un tel plan, il honorera celui qui l'a tracé.

Les courtisans du czar n'ont nuls droits reconnus et assurés, il est vrai ; mais ils sont toujours forts contre leurs maîtres par les traditions perpétuées dans le pays ; heurter de front les prétentions de ces hommes, se montrer dans le cours d'un règne déjà long aussi courageux contre d'hy-

pocrates amis qu'on le fut contre des soldats révoltés, c'est assurément le fait d'un souverain fort supérieur : cette double lutte du maître contre ses esclaves furieux et contre ses impérieux courtisans est un beau spectacle : l'empereur Nicolas tient ce qu'il a promis le jour de son avènement au trône ; et certes, c'est dire beaucoup, car aucun prince n'a hérité du pouvoir dans des circonstances plus critiques, nul n'a fait face à un plus imminent péril avec plus d'énergie et de grandeur d'âme !...

Après l'émeute du 13 décembre, M. de La Feronnays s'écriait : Je viens de voir Pierre le Grand civilisé : mot qui avait de la portée parce qu'il avait de la vérité ; en voyant ce même homme dans sa cour développer ses idées de régénération nationale avec une persévérance infatigable et cela sans faste, sans bruit, sans violence, on peut s'écrier à plus juste titre encore : c'est Pierre le Grand qui revient pour réparer le mal fait par Pierre l'aveugle.

En cherchant à juger ce prince avec toute l'impartialité dont je suis capable, j'ai trouvé en lui tant de choses dignes d'éloges que je ne permets pas qu'on me parle de ce qui pourrait me troubler dans mon admiration.

Les pauvres souverains sont comme les statues : on les examine avec une si minutieuse attention que leurs moindres défauts magnifiés par la cri-

tique font oublier les mérites les plus rares et les plus réels. Mais plus j'admire l'empereur Nicolas, plus vous me trouverez injuste peut-être envers le czar Pierre. Cependant j'apprécie de mon mieux les efforts de volonté qu'il a faits pour tirer d'un marais gelé pendant huit mois de l'année, une ville telle que Pétersbourg. Mais, si j'ai le malheur d'apercevoir quelques-uns de ces misérables *pastiches* dont sa passion pour l'architecture classique, partagée par ses successeurs, a doté la Russie, mes sens et mon goût révoltés me font perdre tout ce que j'avais gagné par le raisonnement : des palais antiques pour servir de casernes à des Finois; des colonnes, des corniches, des frontons, des péristyles romains sous le pôle, et ces choses à refaire chaque année en beau plâtre blanc : vous conviendrez qu'une telle parodie de la Grèce et de l'Italie, moins le marbre et le soleil, peut bien me rendre toute ma colère; d'ailleurs je renonce avec d'autant plus de résignation au titre de voyageur impérial, que je suis persuadé, que j'y ai droit.

Vous me menaceriez de la Sibérie, que vous ne m'empêcheriez pas de répéter que le manque de bon sens dans l'ensemble d'un monument, de fini et d'harmonie dans les détails, est insupportable. En architecture, le génie sert à trouver le moyen le plus court et le plus simple d'adapter les édifices à l'usage auquel on les destine. Or, devinez,

je vous prie, à quelle fin des hommes de bon sens ont entassé tant de pilastres, d'arcades et de colonnades dans un pays qu'on ne peut habiter qu'avec de doubles châssis aux fenêtres hermétiquement closes pendant neuf mois de l'année. A Pétersbourg, c'est sous des remparts qu'il faudrait se promener, non sous des péristyles aériens. Que ne bâtissez-vous des tunnels et des galeries voûtées pour servir de vestibules, d'ouvrages avancés, de défense à vos palais (1). Le ciel est votre ennemi, fuyez-en donc la vue; le soleil vous manque, vivez aux flambeaux; des fortifications et des casemates vous sont plus utiles que des promenoirs à découvert. Avec votre architecture méridionale vous affichez une prétention au beau climat qui me rend vos pluies et vos vents de l'été plus insupportables, sans parler des aiguilles de glace qu'on respire sur vos magnifiques perrons pendant vos interminables hivers.

Les quais de Pétersbourg sont une des plus belles choses de l'Europe : pourquoi? parce que le luxe est là dans la solidité. Des blocs de granit apportés dans un bas-fond pour y suppléer la terre, l'éternité du marbre, opposée à la puissance de destruction du froid, me donnent l'idée d'une force et d'une grandeur intelligentes. Pétersbourg est en même temps garanti contre la

(1) V. la description de Moscou.

Néva et orné par les magnifiques parapets dont on a bordé cette rivière. Le sol nous manque, nous ferons un pavé de rocs pour porter notre capitale : cent mille hommes y mourront à la peine ! peu nous importe ; nous aurons une ville européenne et le renom d'un grand peuple. Ici, tout en déplorant l'humanité qui préside à cette gloire, je permets qu'on admire, et j'admire moi-même quoiqu'à regret !... J'admire encore quelques-uns des points de vue dont on jouit devant le palais d'hiver. Ce palais est bâti dans ce qu'on appelle l'île de l'Amirauté, aujourd'hui le plus beau quartier de la ville. Voici la description de Weber, faite, je crois, en 1718 ; je ne l'ai lue que dans Schnitzler, qui n'en indique pas clairement la date. « Le quartier contigu à celui du Jardin d'été, » en descendant la Néva, est ce qu'on nomme l'île » de l'Amirauté ou aussi la *Slobole des Alle-* » *mands*, car c'est là que la plupart des étrangers » sont établis. On y rencontre d'abord (là où la » Moïka sort de la Néva) la grande poste et la » maison bâtie pour l'éléphant de Perse, mais où » depuis l'on a placé le globe de Gottorp. L'église » luthérienne des Finlandais et celle des catho- » liques, toutes deux en bois, sont dans cette » partie de l'île appelée aussi *Finnische Scheeren*, » parce qu'elle est occupée en majeure partie par » des exilés de Finlande et de Suède. Les tristes » cabanes de ce quartier ressemblent plus à des

» cages qu'à des maisons. Il serait difficile d'y
» trouver les personnes que l'on cherche, attendu
» qu'aucune rue ne porte un nom, et que toutes
» se désignent par quelques notables habitants
» qui y demeurent. Cependant les maisons de
» Millionne et celles du quai du Palais d'hiver
» offrent déjà un bel aspect (1). »

Voilà ce qu'était, il y a un peu plus de cent ans, le plus beau quartier du Pétersbourg actuel.

Quoique les plus grands monuments de cette ville se perdent dans un espace qui est plutôt une plaine qu'une place, le palais est imposant, le style de cette architecture du temps de la régence a de la noblesse, et la couleur rouge du grès dont l'édifice est bâti plaît à l'œil. La colonne d'Alexandre, l'État-Major, l'Arc de Triomphe au fond de son demi-cercle d'édifices, les chevaux, les chars, l'Amirauté avec ses élégantes colonnettes et son aiguille dorée, Pierre le Grand sur son rocher, les ministères qui sont autant de palais, enfin l'étonnante église de Saint-Isaac en face d'un des trois ponts jetés sur la Néva ; tout cela perdu dans l'en-

(1) Voy. *la Russie, la Pologne et la Finlande*, par M. J. H. Schnitzler. Paris, chez Jules Renouard, 1855, p. 193. — Je dois dire une fois pour toutes que ce bon et utile ouvrage, protégé à Pétersbourg, est extrêmement partial, du moins dans la forme du langage, condition nécessaire si l'on veut faire tolérer en Russie ce qu'on écrit touchant ce pays.

ceinte d'une seule place n'est pas beau, mais c'est étonnamment grand... Cet enclos bâti est ce qu'on appelle la place du Palais. C'est réellement un composé de trois places immenses qui n'en font qu'une : Pétrofskii, Isaakskii et la place du Palais d'hiver (1). J'y trouve beaucoup de choses à critiquer ; mais j'admire l'ensemble de ces édifices tout perdus qu'ils sont dans l'espace qu'ils devraient orner.

Je suis monté sur la coupole d'airain de l'église de Saint-Isaac. Les échafaudages de ce dôme, l'un des plus élevés du monde, sont à eux seuls des monuments. L'église n'étant pas terminée, je ne puis avoir l'idée de l'effet qu'elle produira dans son ensemble.

On voit de là Pétersbourg et ses plats environs ; c'est toujours la même chose à perte de vue, l'homme ne peut vivre ici que par des efforts soutenus. Le triste et pompeux résultat de ces merveilles me dégoûte des miracles humains, et servira, j'espère, de leçon aux princes qui s'aviseraient encore une fois de compter la nature pour rien dans le choix des lieux où doivent s'élever leurs villes. Une nation ne tombe guère dans de telles erreurs, elles sont ordinairement le fruit de

(1) *N.* pour les nomenclatures, les mesures, les monuments et pour toute la partie technique de la description des lieux, la statistique de Schnitzler, p. 200.

l'orgueil des souverains. Ceux-ci se croient le pouvoir de faire de grandes choses dans les lieux où la Providence avait voulu ne rien faire du tout; ils prennent la flatterie à la lettre, et se regardent comme des esprits créateurs. Ce que les princes craignent le moins, c'est d'être dupes de leur amour-propre; ils se défient de tout, hors d'eux-mêmes.

J'ai visité quelques églises : celle de la Trinité est belle, mais nue comme l'intérieur de la plupart des églises grecques que j'ai vues ici : en revanche l'extérieur des dômes est revêtu d'azur et parsemé d'étoiles d'or très-brillantes. La cathédrale de Kasan bâtie par Alexandre est vaste et belle; mais on y entre par un coin : c'est pour respecter la loi religieuse qui veut que l'autel grec soit invariablement tourné au levant. La rue dite la Perspective n'étant pas dirigée de manière à obéir à ce règlement, on a mis l'église de travers; les gens de l'art ont eu le dessous, les fidèles l'ont emporté, et l'un des plus beaux monuments de la Russie a été gâté par la superstition.

L'église de Smolna est la plus grande et la plus magnifique de toutes celles de Pétersbourg : elle appartient à une congrégation, c'est une espèce de chapitre de femmes et de filles fondé par l'impératrice Anne. Des bâtiments énormes sont destinés à loger ces dames. En parcourant l'enceinte de ce noble asile, de ce cloître grand comme une

ville, mais dont l'architecture serait plus appropriée à un établissement militaire qu'à une congrégation, on ne sait où l'on est; ce qu'on voit n'est ni palais ni couvent : c'est une caserne de femmes.

En Russie tout est soumis au régime militaire; la discipline de l'armée règne dans le chapitre des dames de Smolna.

Près de là, on voit le petit palais de la Tauride bâti en quelques semaines par Potemkin, pour Catherine : palais élégant, mais abandonné; or, dans ce pays, ce qui est abandonné est bientôt détruit, car les pierres mêmes n'y durent qu'à condition qu'on les soigne.

Un jardin d'hiver occupait tout un côté de l'édifice : cette magnifique serre chaude est vide dans la saison où nous sommes; je la crois négligée en toutes saisons. C'est de la vicille élégance dépourvue de la majesté que le temps imprime sur ce qui est antique; de vieux lustres prouvent qu'on a donné là des fêtes, qu'on y a dansé, qu'on y a soupé. Je crois que le dernier bal qu'a vu et que verra la Tauride a eu lieu pour le mariage de la grande-duchesse Hélène, femme du grand-duc Michel.

Il y a dans un coin une Vénus de Médicis, qu'on dit vraiment *antique*; vous savez que ce type a été souvent reproduit par les romains.

Cette statue est placée sur un piédestal et l'on y lit l'inscription suivante écrite en russe :

PRÉSENT DU PAPE CLÉMENT XI, A L'EMPEREUR PIERRE I^{er}.
1717 ou 1719.

Cette Vénus, envoyée par un pape à un prince schismatique et dans le costume que vous connaissez, est sans contredit un singulier présent !... Le czar, qui méditait depuis longtemps le projet d'éterniser le schisme en usurpant les dernières libertés de l'Église russe, a dû sourire à cette marque de bienveillance de l'évêque de Rome (1).

J'ai vu aussi les tableaux de l'Ermitage et je ne vous les décrirai pas, parce que je pars demain pour Moscou. L'Ermitage ! n'est-ce pas un nom un peu prétentieux pour l'habitation de plaisance d'un souverain au milieu de sa capitale, à côté de son palais ordinaire ? On passe de l'un de ces palais dans l'autre par un pont jeté sur une rue.

Vous savez comme tout le monde qu'il y a là des trésors surtout de l'école hollandaise. Mais... je n'aime pas la peinture en Russie ; pas plus que la musique à Londres, où la manière dont on écoute les plus grands talents et les plus sublimes chefs-d'œuvre me dégoûterait de l'art. Si près du pôle la lumière n'est pas favorable aux tableaux, et

(1) V. la lettre vingt-troisième.

personne n'est disposé à jouir des merveilleuses nuances du coloris le plus savant avec des yeux affaiblis par la neige, ou éblouis par une lumière oblique et persistante. La salle des Rembrandt est admirable sans doute, néanmoins j'aime mieux ce que j'ai vu de ce maître à Paris et ailleurs.

Les Claude Lorrain, les Poussin, et quelques tableaux des maîtres italiens, surtout les Mantegna, les Giambellini, les Salvator Rosa méritent une mention.

Mais ce qui nuit à cette collection, c'est le grand nombre de tableaux médiocres qu'il faut oublier pour jouir des chefs-d'œuvre. En formant la galerie de l'Ermitage, on a prodigué les noms des grands maîtres, ce qui n'empêche pas que leurs œuvres authentiques n'y soient rares : ces pompeux baptêmes de tableaux très-ordinaires impatientent les curieux sans les séduire. Dans une collection d'objets d'art, le voisinage du beau sert au beau, le mauvais lui nuit : un juge ennuyé est incapable de juger : l'ennui rend injuste et cruel.

Si les Rembrandt et les Claude Lorrain de l'Ermitage produisent quelque effet c'est qu'ils sont exposés dans des salles où ils n'ont point de voisins.

Cette galerie est belle, mais elle me paraît perdue dans une ville où trop peu de personne en jouissent.

Une tristesse inexprimable règne dans le palais devenu musée depuis la mort de celle qui l'animait de sa présence et l'habitait avec esprit. Cette souveraine absolue entendait mieux que personne la vie et la conversation libre. Ne voulant pas se résigner à la solitude à laquelle la condamnait sa charge, elle a su causer familièrement tout en régnant arbitrairement : c'était cumuler des avantages qui s'excluent; mais je crains que l'impératrice ne se soit trouvée mieux que son peuple de cette espèce de tour de force.

Le plus beau portrait qui existe d'elle se voit dans une des salles de l'Ermitage. J'ai remarqué aussi un portrait de l'impératrice Marie, femme de Paul I^{er}, par madame Le Brun. Il y a, de la même artiste, un génie écrivant sur un bouclier. Ce dernier ouvrage est un des meilleurs de l'auteur, dont le coloris qui brave le climat et le temps fait honneur à l'école française.

A l'entrée d'une salle j'ai trouvé sous un rideau vert ce que vous allez lire. C'est le règlement de la société intime de l'Ermitage à l'usage des personnes admises par la czarine dans cet asile de la liberté.... impériale.

Je me suis fait traduire littéralement cette charte intime octroyée par le caprice de la souveraine de ce lieu jadis enchanté; on l'a copiée pour moi devant moi.

RÈGLES D'APRÈS LESQUELLES ON DOIT SE CONDUIRE
EN ENTRANT.

ART. 1^{er}.

- » On déposera en entrant ses titres et son rang , de même
» que son chapeau et son épée.

ART. 2.

- » Les prétentions fondées sur les prérogatives de la nais-
» sance , l'orgueil ou autres sentiments de nature sembla-
» ble , devront aussi rester à la porte.

ART. 3.

- » Soyez gai ; toutefois *ne cassez , ni ne gâtez rien.*

ART. 4.

- » Asseyez-vous , restez debout , marchez , faites ce que
» bon vous semblera , sans faire attention à personne.

ART. 5.

- » Parlez modérément et pas trop pour ne pas troubler les
» autres.

ART. 6.

- » Discutez sans colère et sans vivacité.

ART. 7.

- » Bannissez *les soupirs et les bâillements* , pour ne causer
» d'ennui et n'être à charge à personne.

ART. 8.

» Les jeux innocents proposés par une personne de la société doivent être acceptés par les autres.

ART. 9.

» Mangez doucement et avec *appétit*, buvez avec modération pour que chacun retrouve ses jambes en sortant.

ART. 10.

» Laissez les querelles à la porte ; *ce qui entre par une oreille doit sortir par l'autre* avant de passer le seuil de l'Ermitage. Si quelqu'un manquait au règlement ci-dessus, pour chaque faute, et sur le témoignage de deux personnes, il sera obligé de boire un *verre d'eau fraîche (sans en excepter les dames)* : indépendamment de cela, il lira à haute voix une page de la *Telemachide* (poème de Frediakofsky) ; quiconque manquerait dans une soirée à trois articles du règlement sera tenu d'apprendre par cœur six lignes de la *Telemachide*. Celui qui manquerait au dixième article ne pourrait plus rentrer à l'Ermitage.»

Avant d'avoir lu cette pièce, je croyais à l'impératrice Catherine un esprit plus léger. Est-ce une simple plaisanterie ? alors elle est mauvaise puisqu'en fait de plaisanterie les plus courtes sont les meilleures. Ce qui ne me cause pas moins de surprise que le manque de goût que dénotent ces statuts, c'est le soin qu'on a pris ici de les conserver comme une chose précieuse.

Mais ce dont j'ai le plus ri, en lisant ce code so-

cial, qui fait le pendant des instructions galantes de l'empereur Pierre I^{er} et de l'impératrice Élisabeth à leurs sujets, c'est l'emploi qu'on y fait du poème de Frediakofsky. Malheur au poète immortalisé par un souverain ! !....

Je pars après-demain pour Moscou.

LETTRE VINGTIÈME.

Pétersbourg, ce 2 août 1839.

Le jour de la fête de Péterhoff, j'avais demandé au ministre de la guerre comment je devais m'y prendre pour obtenir la permission de voir la forteresse de Schlüsselbourg.

Ce grave personnage est le comte Tchernicheff : l'aide de camp brillant, l'élégant envoyé d'Alexandre à la cour de Napoléon est devenu un homme sérieux, important et l'un des ministres les plus occupés de l'empire : il ne se passe pas de matinée qu'il ne travaille avec l'empereur. Il me répondit : « Je ferai part de votre désir à Sa Majesté. » Ce ton de prudence, mêlé de quelque surprise, me fit trouver la réponse significative. Ma demande, quelque simple qu'elle m'eût paru, avait de l'importance aux yeux d'un ministre. Penser à visiter une forteresse devenue historique depuis la détention et la mort d'Ivan VI, arrivée *sous le règne de l'impératrice Elisabeth* : c'était d'une hardiesse énorme !.... je reconnus que j'avais touché sans m'en douter une corde sensible, et je me tus.

A quelques jours de là, c'est-à-dire avant-hier, au moment où je me préparais à partir pour Moscou, je reçus une lettre du ministre de la guerre qui m'annonçait la permission de voir les *écluses* de Schlusselfbourg.

L'ancienne forteresse suédoise, dénommée la clef de la Baltique par Pierre I^{er}, est située précisément à l'origine de la Néva dans une île du lac Ladoga, dont cette rivière est, à proprement parler, l'émissaire; espèce de canal naturel par lequel le lac envoie ses eaux jusqu'au golfe de Finlande. Mais ce canal, qui est la Néva, se grossit encore d'une abondante gerbe d'eau qu'on regarde exclusivement comme la source du fleuve, on la voit sourdre au fond des eaux qui la recouvrent précisément sous les murs de la forteresse de Schlusselfbourg, entre la rivière et le lac, dont les flots s'écoulant par l'émissaire se confondent aussitôt avec celles de la source qu'elles entraînent dans leurs cours; c'est une curiosité naturelle des plus remarquables qu'il y ait en Russie; et le site, quoique très-plat, comme tous ceux du pays, est l'un des plus intéressants des environs de Pétersbourg.

Moyennant les écluses, les bateaux évitent le danger, ils longent le lac sans passer sur la source de la Néva, et ils arrivent dans le fleuve, environ à une demi-lieue au-dessous du lac qu'ils ne sont plus obligés de traverser.

Voilà le beau travail qu'on me permettait d'examiner en détail : j'avais demandé une prison d'État, on me répond par des écluses.

Le ministre de la guerre terminait son billet en m'annonçant que l'aide de camp général, directeur des voies de communications de l'empire, avait reçu l'ordre de me donner les moyens de faire ce voyage avec facilité.

Quelle facilité !.... bon Dieu !.... à quels ennuis m'avait exposé ma curiosité ! et quelle leçon de discrétion ne me donnait-on pas par tant de cérémonies qualifiées de politesses ! Ne pas profiter de la permission quand les ordres étaient envoyés pour moi sur toute la route, c'eût été m'exposer au reproche d'ingratitude ; examiner les écluses avec la minutie russe, sans même voir le château de Schlussembourg, c'était donner volontairement dans le piège et perdre un jour ; perte grave en cette saison déjà bien avancée pour tout ce que j'ai le projet de voir encore en Russie, sans toutefois y passer l'hiver.

Je résume les faits : vous en tirerez les conséquences. On n'est pas arrivé ici jusqu'à parler librement des iniquités du règne d'Élisabeth ; tout ce qui fait réfléchir sur l'espèce de légitimité du pouvoir actuel passe pour une impiété ; il a donc fallu mettre ma demande sous les yeux de l'empereur ; celui-ci ne veut ni l'accorder ni la refuser directement : il la modifie et me permet d'admirer

une merveille d'industrie à laquelle je n'avais pas songé : de l'empereur cette permission redescend au ministre, du ministre au directeur général, du directeur général à un ingénieur en chef, et enfin à un sous-officier chargé de m'accompagner, de me servir de guide et de répondre de ma *sûreté* pendant tout le temps du voyage, *faveur* qui rappelle un peu le janissaire dont on honore les étrangers en Turquie..... Cette marque de protection me paraissait trop semblable à une preuve de défiance pour me flatter autant qu'elle me gênait : ainsi, tout en rongant mon frein et en broyant dans mes mains la lettre de recommandation du ministre, je disais : « Le prince *** que j'ai rencontré sur le bateau de Travemünde, avait bien raison quand il s'écriait que la Russie est le pays des formalités inutiles. »

Je suis allé chez l'aide de camp général, directeur des voies de commutation, etc., etc., etc., pour réclamer l'exécution de la parole suprême.

Le directeur ne recevait pas, ou il était sorti : on me renvoie au lendemain ; ne voulant pas perdre un jour de plus, j'insiste : on me dit de revenir le soir. Je reviens et je parviens enfin jusqu'à ce grave personnage ; il me reçoit avec la politesse à laquelle m'ont habitué ici les hommes en place, et après une visite d'un quart d'heure, je sors de chez lui, muni, notez ceci, des ordres nécessaires pour l'ingénieur de Schlusselfbourg, mais non pour

le gouverneur du château! En me reconduisant jusqu'à l'antichambre, il me promit qu'un sous-officier serait à ma porte le lendemain dès quatre heures du matin.

Je ne dormis pas; j'étais frappé d'une idée qui vous paraîtra folle : de l'idée que mon protecteur pourrait devenir mon bourreau. Si cet homme, au lieu de me conduire à Schlussembourg à dix-huit lieues de Pétersbourg, exhibe au sortir de la ville l'ordre de me porter en Sibérie pour m'y faire expier ma curiosité inconvenante, que ferai-je, que dirai-je? il faudra commencer par obéir; et plus tard, en arrivant à Tobolsk, si j'y arrive, je réclamerai;... la politesse ne me rassure pas, au contraire; car je n'ai point oublié les caresses d'Alexandre à l'un de ses ministres saisi par le feldjæger au sortir même du cabinet de l'empereur qui avait donné l'ordre de le conduire en Sibérie, à partir du palais, sans le ramener un seul instant chez lui. Bien d'autres exemples d'exécutions de ce genre venaient justifier mes pressentiments et me troubler l'imagination.

La qualité d'étranger n'est pas non plus une garantie suffisante (1) : je me retraçais les circonstances de l'enlèvement de Kotzebue qui, au

(1) V. dans l'appendice, l'histoire de l'emprisonnement d'un Français, de M. Pernet, à Moscou.

commencement de ce siècle, fut également saisi par un feldjäger et transporté d'un trait ainsi que moi (je me voyais déjà en chemin) de Pétersbourg à Tobolsk.

Il est vrai que l'exil du poète allemand ne dura que six semaines; aussi dans ma jeunesse m'étais-je moqué de ses lamentations; mais cette nuit, je n'en riais plus. Soit que l'analogie possible de nos destinées m'eût rendu plus équitable, je plaignais Kotzebue du fond du cœur. Un pareil supplice ne doit pas s'apprécier d'après sa durée : le voyage de dix-huit cents lieues en téléga sur des rondins et sous ce climat est déjà une torture que bien des corps ne pourraient supporter; mais sans s'arrêter à ce premier inconvénient, quel homme n'aurait compassion d'un pauvre étranger enlevé à ses amis, à sa famille et qui, pendant six semaines, croit qu'il est destiné à finir ses jours dans des déserts sans noms, sans limites parmi des malfaiteurs et leurs gardiens, voire même parmi des administrateurs en grades plus ou moins élevés? Une telle perspective est pire que la mort et suffit pour la donner, ou au moins pour troubler la raison.

Mon ambassadeur me réclamera; oui, mais pendant six semaines j'aurai subi le commencement d'un exil éternel! Ajoutez que nonobstant toute réclamation, si l'on trouve un intérêt sérieux à se débarrasser de moi, on répandra le bruit qu'en

me promenant en petite barque sur le lac Ladoga, j'ai chaviré. Cela se voit tous les jours. L'ambassadeur de France ira-t-il me repêcher au fond de cet abîme? On lui dira qu'on a fait de vaines recherches pour retrouver mon corps : la dignité de notre nation à couvert, il sera satisfait et moi perdu.

Quelle avait été l'offense de Kotzebue? Il s'était fait craindre, parce qu'il publiait ses opinions et qu'on pensait qu'elles n'étaient pas toutes également favorables à l'ordre de choses établi en Russie. Or, qui m'assure que je n'ai pas encouru précisément le même reproche ou, ce qui serait suffisant, le même soupçon? C'est ce que je me disais en arpentant ma chambre, faute de pouvoir trouver le sommeil dans mon lit. N'ai-je pas aussi la manie de penser et d'écrire? Si je donne ici le moindre ombrage, puis-je espérer qu'on aura plus d'égards pour moi qu'on n'en a eu pour tant d'autres plus puissants et plus en évidence? J'ai beau répéter à tout le monde que je ne publierai rien sur ce pays, on croit d'autant moins sans doute à mes paroles que j'affecte plus d'admiration pour ce qu'on me montre ; on a beau se flatter, on ne peut penser que tout me plaise également. Les Russes se connaissent en mensonges prudents.... D'ailleurs je suis espionné ; tout étranger l'est : on sait donc que j'écris des lettres, que je les garde ; on sait aussi que je ne sors

pas de la ville, ne fût-ce que pour un jour, sans emporter avec moi ces mystérieux papiers dans un grand portefeuille; on sera peut-être curieux de connaître ma pensée véritable. On me préparera un guet-apens dans quelque forêt; on m'attaquera, on me pillera pour m'enlever mes lettres, et l'on me tuera pour me faire taire.

Telles sont les craintes qui m'obsédèrent toute la nuit d'avant-hier, et quoique j'aie visité hier sans accident la forteresse de Schlussembourg, elles ne sont pas tellement déraisonnables que je m'en sente tout à fait à l'abri pour le reste de mon voyage. J'ai beau me répéter que la police russe, prudente, éclairée, bien informée, ne se permet, en fait de coups d'État, que ceux qu'elle croit nécessaires; que c'est attacher bien de l'importance à mes remarques et à ma personne que de me figurer qu'elles puissent inquiéter les hommes qui gouvernent cet empire : ces motifs de sécurité et bien d'autres encore que je me dispense de noter me paraissent plus spécieux que solides; l'expérience ne m'a que trop prouvé l'esprit de minutie qui règne chez les personnages trop puissants; tout importe à qui veut cacher qu'il domine par la peur; et quiconque tient à l'opinion ne peut dédaigner celle d'un homme indépendant qui écrit : un gouvernement qui vit de mystère et dont la force est dans la dissimulation, pour ne pas dire la feinte, s'effarouche de

tout; tout lui paraît de conséquence; en un mot, l'amour-propre s'accorde avec la réflexion et avec mes souvenirs pour me persuader que je cours ici quelques dangers.

Si j'appuie sur ces inquiétudes, c'est parce qu'elles vous peignent le pays. Supposez que mes craintes soient des visions, ce sont au moins des visions qui ne pourraient me troubler l'esprit qu'à Pétersbourg et à Maroc : voilà ce que je veux constater. Toutefois mes appréhensions se dissipent dès qu'il faut agir; les fantômes d'une nuit d'insomnie ne me suivent pas sur le grand chemin. Téméraire dans l'action, je ne suis pusillanime que dans la réflexion; il m'est plus difficile de penser que d'agir énergiquement. Le mouvement me rend autant d'audace que l'immobilité m'inspirait de défiance.

Hier, à cinq heures du matin, je suis parti dans une calèche attelée de quatre chevaux de front; dès qu'on fait une course à la campagne ou un voyage en poste, les cochers russes adoptent cet attelage antique, qu'ils mènent avec adresse et témérité.

Mon feldjäger s'est placé devant moi sur le siège, à côté du cocher, et nous avons traversé Pétersbourg très-rapidement, laissant derrière nous le quartier élégant; puis, le quartier des manufactures, où se trouvent entre autres celle des glaces, qui est magnifique, puis d'immenses

filatures de coton, ainsi que bien d'autres usines, pour la plupart dirigées par des Anglais. Cette partie de la ville ressemble à une colonie : c'est la cité des fabricants.

Comme un homme n'est apprécié ici que d'après ses rapports avec le gouvernement, la présence du feldjäger sur ma voiture produisait beaucoup d'effet. Cette marque de protection suprême faisait de moi un personnage et mon propre cocher, qui me mène depuis que je suis à Pétersbourg, paraissait s'enorgueillir soudain de la dignité trop longtemps ignorée de son maître : il me regardait avec un respect qu'il ne m'avait jamais témoigné ; on eût dit qu'il voulait me dédommager de tous les honneurs dont jusqu'alors il m'avait privé mentalement par ignorance. Les paysans à pied, les cochers de drowska, et les charretiers, tout le monde subissait la magique influence de mon sous-officier : celui-ci n'avait pas besoin de montrer son cantchou ; d'un signe du doigt il écartait les embarras comme par magie ; et la foule, ordinairement assez peu pliable, était devenue pareille à un banc d'anguilles au fond d'un vivier où elles se tordent en tout sens, s'écartent rapidement, s'auéantissent, pour ainsi dire, afin d'éviter la fouine qu'elles ont aperçue de loin dans la main du pêcheur ; ainsi faisaient les hommes à l'approche de mon sous-officier.

Je remarquais avec épouvante l'efficacité mer-

veilleuse de ce pouvoir chargé de me protéger, et je pensais qu'il se ferait obéir avec la même ponctualité s'il recevait l'ordre de m'écraser. La difficulté qu'on éprouve pour s'introduire dans ce pays m'ennuie, mais elle m'effraie peu ; ce dont je suis frappé, c'est de celle qu'on aurait à s'enfuir. Les gens du peuple disent : « Pour entrer en Russie les portes sont larges ; pour en sortir elles sont étroites. » Quelque grand que soit cet empire, j'y suis à la gêne ; la prison a beau être vaste, le prisonnier s'y trouve toujours à l'étroit. C'est une illusion de l'imagination, j'en conviens, mais il fallait venir ici pour y être sujet.

Sous la garde de mon soldat, j'ai suivi rapidement les bords de la Néva ; on sort de Pétersbourg par une espèce de rue de village un peu moins monotone que les routes que j'ai parcourues jusqu'ici en Russie. Quelques échappées de vue sur la rivière à travers des allées de bouleaux, une suite de fabriques, des usines en assez grand nombre et qui paraissent en grande activité ; des hameaux de bois varient un peu le paysage. N'allez pas vous figurer une nature vraiment pittoresque dans l'acception ordinaire de ce terme ; cette partie du pays est moins désolée que ce qu'on a vu de l'autre côté ; voilà tout. D'ailleurs, j'ai de la prédilection pour les sites tristes ; il y a toujours quelque grandeur dans une nature dont la contemplation porte à la rêverie. J'aime encore mieux,

comme paysage poétique, les bords de la Néva; que le revers de Montmartre du côté de la plaine de Saint-Denis, ou que les riches champs de blé de la Beauce et de la Brie.

L'apparence de certains villages m'a surpris : il y a là une richesse réelle et même une sorte d'élégance rustique qui plaît ; les maisons sont alignées le long d'une rue unique ; ces habitations, toujours en bois, paraissent assez soignées. Elles sont peintes sur la rue, et les extrémités de leurs toits sont chargées d'ornements qu'on peut dire prétentieux ; car en comparant ce luxe extérieur avec la rareté des choses commodés et le manque de propreté dont on est frappé dans l'intérieur de ces joujoux, on regrette de voir régner déjà le goût du superflu chez un peuple qui ne connaît pas encore le nécessaire. En y regardant de près on voit que ces barraques sont réellement fort mal bâties. Ce sont des poutres et des solives à peine équarries, échancrées aux deux bouts, et enchevêtrées l'une dans l'autre pour former les coins de la cabane ; ces madriers, grossièrement entassés les uns sur les autres, laissent entre eux des interstices soigneusement calfeutrés de mousse goudronnée, dont l'odeur sauvage se répand dans toute l'habitation et même au dehors.

Les ornements ajustés aux toits des chaumières consistent en une espèce de dentelle de bois ; ces ciselures peintes rassemblent aux découpures

des papiers de confiseurs. Ce sont des planches appliquées sur le pignon de la maison, toujours tourné vers la rue; elles descendent de la pointe jusqu'au bout du toit. Les dépendances rurales se trouvent dans une cour planchée. Ne voilà-t-il pas des mots qui sonnent bien à votre oreille? mais aux yeux c'est triste et fangeux. Néanmoins, ces cabanes, ainsi galonnées sur la rue, m'amusement à voir du dehors, mais je ne puis les croire destinées à servir d'habitations aux paysans que je vois dans les champs. Avec leurs planches extrêmement ouvragées, percées à jour et bariolées de mille couleurs, elles ressemblent à des cages entourées de guirlandes de fleurs, et leurs habitants me paraissent des marchands forains dont les baraques vont être enlevées après la fête.

Toujours le même goût pour ce qui saute aux yeux ! !... Le paysan est ici traité comme le seigneur se traite lui-même; les uns et les autres trouvent plus naturel et plus agréable d'orner la route que d'embellir l'intérieur de la maison; on se nourrit ici de l'admiration peut-être de l'envie qu'on inspire. Mais le plaisir, le vrai plaisir où est-il? les Russes eux-mêmes seraient bien embarrassés de répondre à cette question.

L'opulence en Russie est une vanité colossale; moi qui n'aime de la magnificence que ce qui ne paraît pas, je blâme dans ma pensée tout ce qu'on espère me faire admirer ici. Une nation de déco-

rateurs et de tapissiers ne réussira jamais qu'à m'inspirer la crainte d'être sa dupe ; en mettant le pied sur ce théâtre où les fausses trappes dominent, je n'ai qu'un désir : le désir d'aller regarder derrière la coulisse et j'éprouve la tentation de lever un coin de la toile de fond. Je viens voir un pays, je trouve une salle de spectacle.

J'avais envoyé un relais à dix lieues de Pétersbourg : quatre chevaux frais et tout garnis m'attendaient dans un village. J'ai trouvé là une espèce de *venta* russe, et j'y suis entré. En voyage, j'aime à ne rien perdre de mes premières impressions ; c'est pour les sentir que je parcours le monde, et pour les renouveler que je décris mes courses. Je suis donc descendu de voiture afin de voir une ferme russe. C'est la première fois que j'aperçois les paysans chez eux. Péterhoff n'était pas la Russie naturelle : la foule entassée là pour une fête changeait l'aspect ordinaire du pays, et transportait à la campagne les habitudes de la ville. C'est donc ici mon début dans les champs.

Un vaste hangar tout en bois ; murs en planches de trois côtés, planches sous les pieds, planches sur la tête ; voilà ce que je remarque d'abord ; j'entre sous cette halle énorme qui occupe la plus grande partie de l'habitation rustique, et, malgré les courants d'air, je suis saisi par l'odeur d'oignons, de choux aigres et de vieux cuir gras qu'exhalent les villageois et les villages russes.

Un magnifique étalon attaché à un poteau absorbait l'attention de plusieurs hommes occupés à le ferrer, non sans peine. Ces hommes étaient munis de cordes pour garotter le fougueux animal, de morceaux de laine pour lui couvrir les yeux, de caveçon et de torche-nez pour le mater. Cette superbe bête appartient, m'a-t-on dit, au haras du seigneur voisin; dans la même enceinte, au fond du hangar, un paysan monté sur une voiture fort petite, comme toutes les charrettes russes, entasse dans un grenier du foin non bottelé, et qu'il enlève par fourchetées afin de l'élever au-dessus de sa tête; un autre homme s'en empare et va le serrer sous le toit. Huit personnes environ restent occupées autour du cheval : tous ces hommes ont une taille, un costume et une physionomie remarquables. Cependant la population des provinces attenantes à la capitale n'est pas belle, elle n'est même pas russe, étant fort mêlée d'hommes de race finoise et qui ressemblent aux Lapons.

On dit que dans l'intérieur de l'empire je retrouverai des types des statues grecques dont j'ai déjà remarqué quelques modèles à Saint-Pétersbourg, où les seigneurs élégants se font servir par des hommes nés dans leurs domaines lointains. Une salle basse et peu spacieuse est attenante à ce prodigieux hangar : j'y pénètre et me crois dans la chambre principale de quelque bateau plat naviguant sur une rivière : je me crois aussi dans

un tonneau ; tout est en bois ; les murs, le plafond, le plancher, les sièges, la table, ne sont qu'un assemblage de madriers et de douves de diverses longueurs et grossièrement travaillés. L'odeur du chou aigre et de la poix domine toujours.

Dans ce réduit presque privé d'air et de lumière, car les portes en sont basses et les fenêtres petites comme des lucarnes, j'aperçois une vieille femme occupée à servir du thé à quatre ou cinq paysans barbus, couverts de pelisses de mouton dont la laine est tournée en dedans (il fait assez froid déjà depuis quelques jours, le 1^{er} août) ; ces hommes, de petite taille pour la plupart, sont assis à une table ; leur pelisse de cuir drape l'homme de plusieurs manières, elle a du style, mais elle a encore plus de mauvaise odeur ; je ne connais que les parfums des seigneurs qui soient pires. Sur la table brille une bouilloire en cuivre jaune et une théière. Le thé est toujours de bonne qualité, fait avec soin, et si l'on ne veut pas le boire pur on trouve partout du bon lait. Cet élégant breuvage, servi dans des bouges meublés comme des granges, je dis granges pour m'exprimer poliment, me rappelle le chocolat des Espagnols. C'est un des mille contrastes dont le voyageur est frappé à chaque pas qu'il fait chez ces deux peuples également singuliers dans des genres aussi différents que les climats qu'ils habitent.

J'ai souvent lieu de vous le répéter, le peuple russe a le sentiment de ce qui prête à la peinture : parmi les groupes d'hommes et d'animaux qui m'environnaient dans cet intérieur de ferme russe un peintre aurait trouvé le sujet de plusieurs charmants tableaux.

La chemise rouge ou bleue des paysans, boutonnée sur la clavicule et serrée autour des reins avec une ceinture, par-dessus laquelle le haut de cette espèce de sayon retombe en plis antiques, tandis que le bas flotte comme une tunique, et recouvre le pantalon où on ne l'enferme pas (1) : la longue robe à la persanne souvent ouverte, et qui lorsque l'homme ne travaille pas recouvre en partie cette blouse, les cheveux longs des côtés séparés sur le front, mais coupés ras par derrière un peu plus haut que la nuque, ce qui laisse à découvert la force du col : tout cet ensemble ne compose-t-il pas un costume original et gracieux?... L'air doux et sauvage à la fois des paysans russes n'est pas dénué de grâce : leur taille élégante, leur force qui ne nuit pas à la légèreté, leur souplesse, leurs larges épaules, le sourire doux de leur bouche, le mélange de tendresse et de férocité qui se retrouve dans leur regard sauvage et triste, rend leur aspect aussi différent de celui

(1) Voir lettre dix-huitième la description du costume de Fedor par le prince *** dans l'histoire de Thelenef.

de nos laboureurs que les lieux qu'ils habitent et le pays qu'ils cultivent sont différents du reste de l'Europe. Tout est nouveau ici pour un étranger. Les personnes y ont un certain charme qu'on sent et qui ne s'exprime pas : c'est la langueur orientale jointe à la rêverie romantique des peuples du Nord ; et tout cela sous une forme inculte, mais noble, qui lui donne le mérite des dons primitifs. Ce peuple inspire beaucoup d'intérêt sans confiance : c'est encore une nuance de sentiment que j'ai appris à connaître ici. Les hommes du peuple en Russie sont des fourbes amusants. On pourrait les mener loin si on ne les trompait pas, mais les paysans, lorsqu'ils voient que leurs maîtres ou les agents de leurs maîtres mentent plus qu'eux, s'abrutissent dans la ruse et la bassesse. Il faut valoir quelque chose pour savoir civiliser un peuple : la barbarie du serf accuse la corruption du seigneur.

Si vous êtes étonné de la malveillance de mes jugements, je vous étonnerai davantage en ajoutant que je ne fais qu'exprimer l'opinion générale, seulement je dis ingénument ce que tout le monde dissimule ici avec une prudence que vous cesseriez de mépriser si vous voyiez comme moi à quel point cette vertu, qui en exclut tant d'autres, est nécessaire à qui veut vivre en Russie.

La malpropreté est grande en ce pays ; mais celle des maisons et des habits me frappe plus

que celle des individus : les Russes prennent assez de soin de leurs personnes ; à la vérité leurs bains de vapeurs nous paraissent dégoûtants ; ce sont des émanations d'eau chaude : j'aimerais mieux l'eau pure à grands flots ; cependant ce brouillard bouillant lave le corps et le fortifie, tout en ridant la peau prématurément. Néanmoins , grâce à l'usage de ces bains, on voit souvent des paysans qui ont la barbe et les cheveux nets tandis qu'on n'en peut dire autant de leurs habits. Des vêtements chauds coûtent cher : on est forcé de les porter longtemps ; et ils paraissent sales bien avant d'être usés ; des chambres où l'on ne pense qu'à se garantir du froid sont nécessairement moins aérées que ne le sont les logements des hommes du Midi. En général la saleté du Nord , toujours renfermée, est plus repoussante et plus profonde que celle des peuples qui vivent au soleil : l'air qui purifie manque aux Russes pendant neuf mois de l'année ; la saleté de leurs maisons et celle de leurs personnes est donc plutôt l'inévitable résultat du climat sous lequel ils vivent que l'effet de leur complexion et de leur négligence.

Dans certaines contrées les hommes qui travaillent portent sur la tête une casquette de drap bleu foncé en forme de ballon. Cette coiffure ressemble à celle des bonzes : ils ont plusieurs autres manières de se couvrir la tête ; toutes ces to-

ques et tous ces bonnets de formes diverses sont assez agréables à l'œil. Que de goût, en comparaison de la négligence prétentieuse des gens du peuple, aux environs de Paris !

Lorsqu'ils travaillent nu-tête, ils seraient gênés par leurs longs cheveux; pour remédier à cet inconvénient ils s'avisent de se couronner d'un diadème (1) : ils se nouent un ruban, une ficelle, un roseau, un jonc, une lanière de cuir autour de la tête; ce diadème grossier, mais toujours attaché avec soin, leur coupe le front et lisse leurs cheveux; il sied aux jeunes gens, et comme les hommes de cette race ont en général la tête ovale et d'une jolie forme, ils se sont fait une parure d'une coiffure de travail.

Mais que vous dirai-je des femmes ? Jusqu'ici celles que j'ai aperçues m'ont paru repoussantes. J'espérais dans cette excursion rencontrer quelques belles villageoises. Mais c'est ici comme à Pétersbourg, elles ont de grosses tailles courtes et elles se mettent la ceinture aux épaules un peu au-dessus de la gorge, qui continue de s'étendre librement sous la jupe; c'est hideux ! Ajoutez à cette difformité volontaire de grosses bottes d'hommes, en cuir puant et gras, et une espèce de houppe de peau de mouton, pareille à celle

(1) *V.* l'histoire de Thelenef dans la lettre dix-huitième.

des pelisses de leurs maris, et vous vous ferez l'idée d'une créature souverainement désagréable; malheureusement cette idée sera exacte. Pour comble de laideur la fourrure des femmes est coupée d'une manière moins gracieuse que la petite redingote des hommes, et, ceci tient sans doute à une louable économie, elle est aussi d'ordinaire plus mengée des vers; elle tombe en lambeaux, à la lettre!!... Telle est leur parure. Nulle part assurément le beau sexe ne se dispense de coquetterie plus que chez les paysannes russes (je parle du coin de pays que j'ai vu); néanmoins ces femmes sont les mères des soldats dont l'empereur est fier, et des beaux cochers qu'on aperçoit dans les rues de Pétersbourg, portant si bien l'armiak et le cafetan : costume imité de l'habit persan.

A la vérité, la plupart des femmes qu'on rencontre dans le gouvernement de Pétersbourg sont de race finoise. On m'assure que dans l'intérieur du pays que je vais visiter il y a de fort belles paysannes.

La route de Pétersbourg à Schlussembourg est mauvaise dans quelques passages : ce sont tantôt des sables profonds, tantôt des boues mouvantes sur lesquelles on a jeté des planches insuffisantes pour les piétons, et nuisibles aux voitures; ces morceaux de bois mal assujétis font la bascule et vous éclaboussent jusqu'au fond de votre calèche;

c'est là le moindre des inconvénients du chemin; il y a quelque chose de pis que les planches, je veux parler des rondins non fendus et posés tout bruts en travers, sur certaines portions de terrains spongieux qu'il faut franchir de distance en distance, et dont le sol sans solidité engloutirait toute autre encaissement qu'une route de bûches. Malheureusement ce rustique et mobile parquet posé sur la bourbe est construit en bouts de bois mal joints, inégaux; tout l'édifice branlant danse à la fois sous les roues dans un terrain sans fond, toujours détrem pé, et qui à la moindre pression devient élastique. Au train dont on voyage en Russie on a bientôt brisé sa voiture sur de pareilles *grandes* routes : les hommes s'y cassent les os et de verste en verste les boulons des calèches sautent de tous côtés; le fer des roues se coupe, les ressorts éclatent; ceci doit réduire les équipages à leur plus simple expression, à quelque chose d'aussi primitif que la télégä.

Excepté la fameuse chaussée de Pétersbourg à Moscou, la route de Schlus selbourg est encore un des chemins où il y a le moins de ces redoutables rondins. J'y ai compté beaucoup de ponts en mauvaises planches, et l'un de ces ponts m'a semblé périlleux. La vie humaine est peu de chose en Russie. Avec soixante millions d'enfants, peut-on avoir des entrailles de père?

A mon arrivée à Schlus selbourg où j'étais at-

tendu, je fus reçu par l'ingénieur chargé de diriger les travaux des écluses.

Le canal Ladoga, tel qu'il est aujourd'hui, longe la partie du lac qui se trouve entre la ville du même nom et Schlusselfbourg : c'est un magnifique ouvrage ; il sert à préserver les bateaux des dangers auxquels les tempêtes du lac les exposaient jadis ; maintenant les barques tournent cette mer orageuse, et les ouragans ne peuvent plus interrompre une navigation qui passait autrefois, même parmi les plus hardis mariniens, pour très-périlleuse (1).

(1) « Pierre 1^{er}, en joignant par un canal la Msta à la Twer, avait établi une communication entre la mer Caspienne et le lac Ladoga, c'est-à-dire entre les rivages de la Perse et ceux de la mer Baltique ; mais le lac, souvent orageux, est hérissé d'écueils, sur lesquels la Russie perdait chaque année un grand nombre de bâtimens. L'empereur Pierre 1^{er} conçut le projet d'épargner au commerce ce passage funeste en réunissant, par un nouveau canal, le Volkof à la Néva. Il commença les travaux ; mais il fut mal secondé. Les ingénieurs qui obtinrent sa confiance se trompèrent et le trompèrent lui-même ; les nivellemens furent mal pris, et cet ouvrage utile ne fut terminé que sous le règne de Pierre II. »

(*Histoire de Russie et des principales nations de l'empire russe*, par Pierre Charles l'Évêque, 4^e édition, publiée par Malte-Brun, Depping.)

Si j'insère ici cet extrait, c'est par un sentiment d'équité. Je juge Pierre 1^{er} d'une manière différente de la plupart des écrivains, et j'ai trouvé juste de citer, à propos des travaux qui font honneur aux règnes suivans, un trait

Il faisait un temps gris, froid, venteux ; à peine descendu de voiture devant la maison de l'ingénieur, bonne habitation toute de bois, je fus introduit par lui-même dans un salon convenable, où il m'offrit une légère collation en me présentant avec une sorte d'orgueil conjugal à une jeune et belle personne ; c'était sa femme. Elle m'attendait là toute seule, assise sur un canapé d'où elle ne se leva pas à mon arrivée ; elle ne disait mot, parce qu'elle ne savait pas le français, et n'osait se mouvoir, je ne sais pourquoi ; elle prenait peut-être l'immobilité pour de la politesse, parce qu'elle confondait les airs guindés avec le bon goût ; sa manière de me faire les honneurs de chez elle consistait à ne se permettre aucun mouvement ; elle semblait s'appliquer à représenter devant moi la statue de l'Hospitalité vêtue de mousseline blanche doublée de rose. Dans cette parure plus recherchée qu'élégante, elle me faisait l'effet d'une belle apparition ; ou plutôt, en considérant avec attention sa jupe brochée, ouverte par devant et doublée de soie, et tous les pompons dont elle s'était affublée pour éblouir l'étranger ; en voyant, dis-je, cette figure de cire, rose, impassible, étalée sur un grand sofa duquel on eût dit qu'elle ne

propre à mettre en relief la sagacité d'esprit du fondateur de l'empire russe moderne. Il s'est trompé en général dans la direction de sa politique intérieure, mais il apportait un jugement sûr, un tact fin dans les détails de l'administration.

pouvait se détacher, je la prenais pour une madone grecque sur l'autel ; il ne lui manquait que des lèvres moins roses, des joues moins fraîches, qu'une châsse et des applications d'or et d'argent pour rendre l'illusion complète. Je mangeais et me réchauffais en silence ; elle me regardait sans presque oser détourner les yeux de dessus moi ; c'eût été les mouvoir, et le parti de l'immobilité était si bien pris que ses regards mêmes étaient fixes. Si j'avais pu soupçonner qu'il y eût au fond de ce singulier accueil de la timidité, j'aurais éprouvé de la sympathie ; je ne sentis que de l'étonnement : le sentiment en pareil cas ne me trompe guère, car je me connais en timidité.

Mon hôte me laissa contempler à loisir cette curieuse pagode, qui me prouva ce que je savais, c'est que les femmes du Nord sont rarement naturelles, et que leur affectation est quelquefois si grande qu'elle n'a pas besoin de paroles pour se trahir ; ce brave ingénieur me parut flatté de l'effet que son *épouse* produisait sur un étranger ; il prenait mon ébahissement pour de l'admiration ; cependant, voulant remplir sa charge en conscience, il finit par me dire : « Je regrette de vous presser de sortir, mais nous n'avons pas trop de temps pour visiter les travaux que j'ai reçu l'ordre de vous montrer en détail. »

J'avais prévu le coup sans pouvoir le parer, je le reçus avec résignation et me laissai conduire

d'écluses en écluses, toujours pensant avec un inutile regret à cette forteresse, tombeau du jeune Ivan dont on ne voulait pas me laisser approcher. J'avais sans cesse présent à la pensée ce but non avoué de ma course : vous verrez bientôt comment il fut atteint.

Le nombre de quartiers de granit que j'ai vus pendant cette matinée, de vannes enchâssées dans des rainures partiquées au milieu des blocs de cette même pierre, de dalles de la même matière employées à paver le fond d'un canal gigantesque, ne vous importe guère, et j'en suis fort aise, car je ne pourrais vous le dire : sachez seulement que depuis dix ans que les premières écluses sont terminées, elles n'ont exigé aucune réparation. Étonnant exemple de solidité dans un climat comme celui du lac Ladoga, où le granit, les pierres, les marbres les plus solides ne durent que quelques années.

Ce magnifique ouvrage est destiné à égaliser la différence de niveau qu'il y a entre le canal Ladoga et le cours de la Néva près de sa source, à l'extrémité occidentale de l'émissaire qui débouche dans la rivière par plusieurs déversoirs. On a multiplié les écluses avec un luxe admirable afin de rendre aussi facile et aussi prompte que possible une navigation que la rigueur des saisons laisse à peine libre pendant trois ou quatre mois de l'année.

Rien n'a été épargné pour la solidité ni pour la

précision du travail ; on se sert autant que possible du granit de Finlande pour les ponts, pour les parapets, même, je le répète avec admiration, pour le fond du lit du canal ; les ouvrages en bois sont soignés de manière à répondre à ce luxe de matériaux : bref, on a profité de toutes les inventions, de tous les perfectionnements de la science moderne ; et l'on a complété à Schlussembourg un travail aussi parfait dans son genre que le permettent les rigueurs de la nature sous ces climats ingrats.

La navigation intérieure de la Russie mérite d'occuper toute l'attention des hommes du métier ; c'est une des principales sources de la richesse du pays ; moyennant un système de canalisation colossale, comme tout ce qui s'exécute dans cet empire, on est parvenu, depuis Pierre le Grand, à joindre sans danger pour les bateaux, la mer Caspienne à la mer Baltique par le Volga, le lac Ladoga et la Néva. L'Europe et l'Asie sont ainsi traversées par des eaux qui joignent le Nord au Midi. Cette pensée, hardie à concevoir, prodigieuse à réaliser, a fini par produire une des merveilles du monde civilisé : c'est beau et bon à savoir, mais j'ai trouvé que c'était ennuyeux à voir, surtout sous la conduite d'un des exécuteurs du chef-d'œuvre ; l'homme du métier accorde à son ouvrage l'estime qu'il mérite sans doute, mais pour un simple curieux tel que moi l'admiration

reste étouffée sous des détails minutieux et dont je vous fais grâce. Nouvelle preuve de ce que je vous ai dit ailleurs : abandonné à soi-même, un voyageur en Russie ne voit rien : protégé, c'est-à-dire escorté, gardé à vue, il voit trop, ce qui revient au même.

Quand je crus avoir strictement accordé ce qui était dû de mon temps et de mes éloges aux merveilles que j'étais contraint de passer en revue pour répondre à la grâce qu'on croyait me faire, je revins au premier motif de mon voyage, et déguisant mon but pour le mieux atteindre, je demandai à voir la source de la Néva. Ce désir, dont l'insidieuse innocence ne put dissimuler l'indiscrétion, fut d'abord éludé par mon ingénieur qui me répondit : « Elle surgit sous l'eau à la sortie du lac Ladoga, au fond du canal qui sépare ce lac de l'île où s'élève la forteresse. »

Je le savais.

« C'est une des curiosités naturelles de la Russie, repris-je. N'y aurait-il pas moyen d'aller visiter cette source ? »

— Le vent est trop fort ; nous ne pourrions apercevoir les bouillonnements de l'eau, il faudrait un temps calme pour que l'œil pût distinguer une gerbe d'eau qui s'élance au fond des vagues ; cependant je vais faire ce que je pourrai afin de satisfaire votre curiosité. »

A ces mots, l'ingénieur fit avancer un fort joli

bateau conduit par six rameurs élégamment habillés, et nous partîmes soi-disant, pour aller voir la source de la Néva, mais réellement pour nous approcher des murs du château fort, ou plutôt de la prison enchantée dont on me refusait l'accès avec la plus habile politesse : mais les difficultés ne faisaient qu'exciter mon envie; j'aurais eu parole d'y pouvoir délivrer quelque malheureux prisonnier que mon impatience n'eût guère été plus vive.

La forteresse de Schlussembourg est bâtie sur une île plate, espèce d'écueil peu élevé au-dessus du niveau des eaux. Ce roc divise le fleuve en deux; il sépare également le fleuve du lac proprement dit, car il sert d'indication pour reconnaître la ligne où les eaux se confondent. Nous tournâmes autour de la forteresse afin, disions-nous, d'approcher le plus près possible de la source de la Néva. Notre embarcation nous porta bientôt tout juste au-dessus de ce tourbillon. Les rameurs étaient si habiles à couper les lames que malgré le mauvais temps et la petitesse de notre barque, nous sentions à peine le balancement de la vague qui pourtant s'agite en cet endroit comme au milieu de la mer. Ne pouvant distinguer la source dont le tourbillon était caché par le mouvement des vagues qui nous emportaient, nous fîmes d'abord une promenade sur le grand lac, puis au retour, le vent un peu calmé nous permit d'aper-

cevoir à une assez grande profondeur quelques flots d'écume : c'était la source même de la Néva au-dessus de laquelle nous voguions.

Lorsque le vent d'ouest fait refluër le lac, le canal qui tient lieu d'émissaire à cette mer intérieure reste presque à sec, et alors cette belle source paraît à découvert. Dans ces moments, heureusement fort rares, les habitants de Schlüsselbourg savent que Pétersbourg est sous l'eau, et ils attendent d'heure en heure le récit de la nouvelle catastrophe. Ce récit n'a jamais manqué de leur arriver le lendemain, parce que le même vent d'ouest qui repousse les eaux du lac Ladoga, et met à sec la Néva près de sa source, fait refluër, lorsqu'il est violent, les eaux du golfe de Finlande dans l'embouchure de la Néva. Aussitôt le cours de cette rivière s'arrête : et l'eau trouvant le passage barré par la mer, rebrousse chemin en débordant sur Pétersbourg et sur les environs.

Quand j'eus bien admiré le site de Schlüsselbourg, bien vanté cette curiosité naturelle, bien contemplé avec la lunette d'approche la position de la batterie placée par Pierre le Grand pour bombarder le château fort des Suédois, enfin bien vanté tout ce qui ne m'intéressait guère ; « allons voir l'intérieur de la forteresse, dis-je de l'air du monde le plus dégagé : elle est dans un site qui me paraît bien pittoresque, » ajoutai-je un peu

moins adroitement, car c'est surtout en fait de finesse qu'il ne faut rien de trop. Le Russe jeta sur moi un regard scrutateur dont je sentis toute la portée; ce mathématicien devenu diplomate reprit :

« Cette forteresse n'a rien de curieux pour un étranger, monsieur.

— N'importe, tout est curieux dans un pays aussi intéressant que le vôtre.

— Mais, si le commandant ne nous attend pas, on ne nous laissera pas entrer.

— Vous lui ferez demander la permission d'introduire un voyageur dans la forteresse; d'ailleurs je crois qu'il nous attend. »

En effet, on nous admit sur le premier message de l'ingénieur, ce qui me fit supposer que ma visite avait été sinon annoncée comme certaine, au moins indiquée comme probable.

Reçus avec le cérémonial militaire, nous fûmes conduits sous une voûte à travers une porte assez mal défendue, et, après avoir traversé une cour où l'herbe croît, on nous introduisit dans..... la prison?..... Point du tout, dans l'appartement du commandant. Il ne sait pas un mot de français, mais il m'accueillit avec honnêteté, affectant de prendre ma visite pour une politesse dont lui seul était l'objet ; il me faisait traduire par l'ingénieur les remerciements qu'il ne pouvait m'exprimer lui-même. Ces compliments astucieux me paraiss-

saient plus curieux que satisfaisants. Il fallut faire salon et avoir l'air de causer avec la femme du commandant, qui lui non plus ne parlait guère le français, il fallut prendre du chocolat, enfin s'occuper à tout autre chose qu'à visiter la prison d'Ivan, ce prix fabuleux de toutes les peines, de toutes les ruses, de toutes les politesses et de tous les ennuis du jour. Jamais l'accès d'un palais de fées ne fut désiré plus vivement que je souhaitais l'entrée de ce cachot.

Enfin, quand le temps d'une visite raisonnable me parut écoulé, je demandai à mon guide s'il était possible de voir l'intérieur de la forteresse. Quelques mots, quelques coups d'œil furent rapidement échangés entre le commandant et l'ingénieur, et nous sortîmes de la chambre.

Je croyais toucher au terme de mes efforts; la forteresse de Schlussembourg n'a rien de pittoresque; c'est une enceinte de murailles suédoises peu élevées et dont l'intérieur ressemble à une espèce de verger où l'on aurait dispersé divers bâtiments tous très-bas; savoir : une église, une habitation pour le commandant, une caserne, enfin des cachots invisibles et masqués par des jours dont la hauteur n'excède par celle du rempart. Rien n'annonce la violence, le mystère est ici dans le fond des choses, il n'est pas dans leur apparence. L'aspect presque serein de cette prison d'État me semble plus effrayant pour la pen-

sée que pour la vue. Les grilles, les ponts-levis, les créneaux, enfin l'appareil un peu théâtral qui décorait les redoutables châteaux du moyen âge ne se retrouvent point ici. En sortant du salon du gouverneur on a commencé par me montrer de *superbes ornements d'église!* les quatre chapes qui furent solennellement déployées devant moi ont coûté trente mille roubles, à ce que le commandant a pris la peine de me dire lui-même. Las de tant de simagrées, j'ai parlé tout simplement du tombeau d'Ivan VI; à cela on a répondu en me montrant une brèche faite aux murailles par le canon du czar Pierre, lorsqu'il assiégeait en personne la forteresse suédoise, la clef de la Baltique.

« Le tombeau d'Ivan, ai-je repris, sans me concerter, où est-il? » Cette fois on m'a mené derrière l'église, près d'un rosier du Bengale : « il est ici, » m'a-t-on dit.

Je conclus que les victimes n'ont pas de tombeau en Russie.

« Et la chambre d'Ivan, » poursuivis-je avec des instances qui devaient paraître aussi singulières à mes hôtes que l'étaient pour moi leurs scrupules, leurs réticences et leurs tergiversations.

L'ingénieur me répondit à demi voix qu'on ne pouvait pas montrer la chambre d'Ivan, parce qu'elle était dans une des parties de la forteresse

actuellement occupée par des prisonniers d'État.

L'excuse me parut légitime, je m'y attendais; mais ce qui me surprit, ce fut la colère du commandant de la place; soit qu'il entendît le français mieux qu'il ne le parlait, soit qu'il eût voulu me tromper en faisant semblant d'ignorer notre langue, soit enfin qu'il eût deviné le sens de l'explication qu'on venait de me donner, il réprimanda sévèrement mon guide à qui son indiscrétion, ajouta-t-il, pourrait quelque jour devenir funeste. C'est ce que celui-ci, piqué de la semonce, trouva le moyen de me dire en choisissant un instant favorable, et en ajoutant que le gouverneur l'avait averti d'une manière très-significative, de s'abstenir désormais de parler d'*affaires publiques*, ni d'introduire des étrangers dans une prison d'État. Cet ingénieur a toutes les dispositions nécessaires pour devenir bon Russe, mais il est jeune et ne sait pas encore le fond de son métier.... Ce n'est pas de celui d'ingénieur que je veux parler.

Je sentis qu'il fallait céder; j'étais le plus faible, je me reconnus vaincu et je renonçai à visiter la chambre où le malheureux héritier du trône de Russie était mort imbécile, parce qu'on avait trouvé plus commode de le faire crétin qu'empereur. Je ne pouvais assez m'étonner de la manière dont le gouvernement russe est servi par ses agents. Je me souvenais de la mine du

ministre de la guerre, la première fois que j'osai témoigner le désir de visiter un château devenu historique par un crime commis du temps de l'impératrice Élisabeth; et je comparais avec une admiration, mêlée d'effroi, le désordre des idées qui règne chez nous à l'absence de toute pensée, de toute opinion personnelle, à la soumission aveugle qui fait la règle de conduite des chefs de l'administration russe, aussi bien que des employés subalternes : l'unité d'action de ce gouvernement m'épouvantait; j'admirais en frémissant l'accord tacite des supérieurs et des subordonnés pour faire la guerre aux idées et même aux faits. Je me sentais autant d'envie de sortir, que l'instant d'auparavant j'avais eu d'impatience d'entrer, et rien ne pouvant plus attirer ma curiosité dans une forteresse, dont on n'avait voulu me montrer que la sacristie, je demandai de retourner à Schlussembourg. Je redoutais de devenir par force un des habitants de ce séjour des larmes secrètes et des douleurs ignorées. Dans mon angoisse toujours croissante, je n'aspirais plus qu'au plaisir physique de marcher, de respirer, et j'oubliais que le pays même que j'allais revoir est encore une prison : prison d'autant plus redoutable, qu'elle est plus vaste, et qu'on en atteint et franchit plus difficilement les limites.

Une forteresse russe!!! ce mot produit sur l'imagination une impression différente de ce qu'on

ressent en visitant les châteaux forts des peuples réellement civilisés, sincèrement humains. Les puériles précautions qu'on prend en Russie pour dissimuler ce qu'on qualifie de secrets d'État, me confirment plus que ne le feraient des actes de barbarie à découvert dans l'idée que ce gouvernement n'est qu'une tyrannie hypocrite. Depuis que j'ai pénétré dans une prison d'État russe, et que j'ai moi-même éprouvé l'impossibilité d'y parler de ce que tout étranger vient pourtant chercher dans un lieu pareil, je me dis que tant de dissimulation doit servir de masque à une profonde inhumanité : ce n'est pas le bien qu'on voile avec un pareil soin.

Si, au lieu de chercher à déguiser la vérité sous une fausse politesse, on m'eût mené simplement dans les lieux qu'il est permis de montrer ; si l'on eût répondu avec franchise à mes questions sur un fait accompli depuis un siècle, j'eusse été moins occupé de ce que je n'aurais pu voir ; mais ce qu'on m'a refusé trop artificieusement m'a prouvé le contraire de ce qu'on voulait me persuader. Tous ces vains détours sont des révélations aux yeux de l'observateur expérimenté. Ce qui m'indignait, c'était que les hommes qui usaient avec moi de ces subterfuges pussent croire que j'étais la dupe de leurs ruses d'enfants. On m'assure, et je tiens ceci de bon lieu, que les cachots sous-marins de Kronstadt renferment, entre autres pri-

sonniers d'État, des infortunés qui s'y trouvent relégués depuis le règne d'Alexandre. Ces malheureux sont abrutis par un supplice dont rien ne peut excuser ni motiver l'atrocité; s'ils venaient maintenant à sortir de terre, ils se lèveraient comme autant de spectres vengeurs qui feraient reculer d'effroi le despote lui-même, et tomber en ruine l'édifice du despotisme; tout peut se défendre par de belles paroles et même par de bonnes raisons; les arguments ne manquent pas à une des opinions qui divisent le monde politique, littéraire et religieux; mais on dira ce qu'on voudra, un régime dont la violence exige qu'on le soutienne par de tels moyens est un régime profondément vicieux.

Les victimes de cette odieuse politique ne sont plus des hommes : ces infortunés, déchus du droit commun, croupissent étrangers au monde, oubliés de tous, abandonnés d'eux-mêmes dans la nuit de leur captivité, où l'imbécilité devient le fruit et la dernière consolation d'un ennui sans terme; ils ont perdu la mémoire, et jusqu'à la raison, cette lumière humaine qu'aucun homme n'a le droit d'éteindre dans l'âme de son semblable. Ils ont oublié même leur nom, que les gardiens s'amusaient à leur demander, par une dérision brutale et toujours impunie; car il règne au fond de ces abîmes d'iniquité un tel désordre, les ténèbres y sont si épaisses, que les traces de toute justice s'y effacent.

On ignore jusqu'au crime de certains prisonniers, qu'on retient pourtant toujours, parce qu'on ne sait à qui les rendre, et qu'on pense qu'il y a moins d'inconvénient à perpétuer le forfait qu'à le publier. On craint le mauvais effet de l'équité tardive, et l'on aggrave le mal, pour n'être pas forcé d'en justifier les excès.....; atroce pusillanimité qui s'appelle respect pour *les convenances*, prudence, obéissance, sagesse, sacrifice au bien public, à la raison d'État..., que sais-je?... Les paroles ne manquent pas aux oppresseurs; n'y a-t-il pas deux noms pour toutes choses dans les sociétés humaines? C'est ainsi qu'on nous dit à chaque instant qu'il n'y a pas de peine de mort en Russie. Enterrer vif, ce n'est pas tuer! Quand on pense d'un côté à tant de malheurs, de l'autre à tant d'injustice et d'hypocrisie, on ne connaît plus de coupable en prison; le juge seul paraît criminel, et, ce qui porte au comble mon épouvante, c'est que je sais que ce juge inique n'est point féroce par plaisir. Voilà ce qu'un mauvais gouvernement peut faire des hommes intéressés à sa durée!... Mais la Russie marche au-devant de ses destinées; ceci répond à tout. Certes si l'on mesure la grandeur du but à l'étendue des sacrifices, on doit présager à cette nation l'empire du monde.

Au retour de cette triste visite, une nouvelle corvée m'attendait chez l'ingénieur : un dîner de

cérémonie avec des personnes de la classe moyenne. L'ingénieur avait réuni chez lui, pour me faire honneur, des parents de sa femme et quelques propriétaires des environs. Société qui m'eût paru curieuse à observer, si dès le début je n'eusse reconnu que j'en n'avais rien à y apprendre. Il y a peu de bourgeois en Russie ; mais la classe des petits employés et des propriétaires, obscurs bien qu'anoblis, y représente la bourgeoisie des autres pays. Envieux des grands, mais en butte à l'envie des petits, ces hommes ont beau s'appeler nobles, ils se trouvent exactement dans la position où les bourgeois étaient en France avant la révolution ; les mêmes données produisent partout les mêmes résultats.

Je sentis qu'il régnait dans cette société une hostilité mal déguisée contre la véritable grandeur et contre l'élégance réelle de quelque pays qu'elle fût. Cette roideur de manières, cette aigreur de sentiments mal déguisées sous un ton doux et des airs patelins ne me rappelaient que trop l'époque où nous vivons et que j'avais un peu oubliée en Russie où je vois uniquement la société des gens de la cour. J'étais chez des ambitieux subalternes, inquiets de ce qu'on doit penser d'eux ; et ces hommes-là sont les mêmes partout.

Les hommes ne me parlèrent pas et parurent faire peu d'attention à moi, ils ne savent le français que pour le lire, encore difficilement : ils for-

maient un groupe dans un coin de la chambre et causaient en russe. Une ou deux femmes de la famille portaient tout le poids de la conversation française. Je vis avec surprise qu'elles connaissaient de notre littérature tout ce que la police russe en laisse pénétrer dans leur pays.

La toilette de ces dames, qui, excepté la maîtresse de la maison, étaient toutes des personnes âgées, me parut manquer d'élégance; le costume des hommes était encore plus négligé : de grandes redingotes brunes traînant presque à terre remplaçaient l'habit national, qu'elles rappelaient un peu cependant, tout en le faisant regretter; mais, ce qui m'a surpris plus que la tenue négligée des personnes de cette société, c'est le ton mordant et contrariant de leurs discours et le manque d'aménité de leur langage. La pensée russe, déguisée avec soin par le tact des hommes du grand monde, se montrait ici à découvert. Cette société, plus franche, était moins polie que celle de la cour, et je vis clairement ce que je n'avais fait que pressentir ailleurs, c'est que l'esprit d'examen, de sarcasme et de critique domine dans les relations des Russes avec les étrangers : ils nous détestent comme tout imitateur hait son modèle; leurs regards scrutateurs nous cherchent des défauts avec le désir de nous en trouver. Quand j'eus reconnu cette disposition, je ne me sentis nullement porté à l'indulgence.

J'avais cru devoir adresser quelques mots d'excuses sur mon ignorance de la langue russe, à la personne qui s'était chargée d'abord de causer avec moi, je finis ma harangue en disant que tout voyageur devrait savoir la langue du pays où il va, attendu qu'il est plus naturel qu'il se donne la peine de s'exprimer comme les personnes qu'il vient chercher que de leur imposer celle de parler comme il parle.

A ce compliment on répondit sur un ton d'humour : disant qu'il fallait cependant bien me résigner à entendre estropier le français par les Russes sous peine de voyager en muet.

« C'est ce dont je me plains, répliquai-je ; si je savais estropier le russe comme je le devrais, je ne vous forcerais pas à changer vos habitudes pour parler ma langue.

— Autrefois nous ne parlions que français.

— C'était un tort.

— Ce n'est pas à vous de nous le reprocher.

— Je suis vrai avant tout.

— La vérité est donc encore bonne à quelque chose en France ?

— Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'on doit aimer la vérité sans calcul.

— Cet amour-là n'est plus de notre siècle.

— En Russie ?

— Nulle part, ni surtout dans un pays gouverné par les journaux. »

J'étais de l'avis de la dame ; ce qui me donna le désir de changer de conversation, car je ne voulais ni parler contre mon opinion, ni acquiescer à celle d'une personne qui, même lorsqu'elle pensait comme moi, exprimait sa manière de voir avec une âpreté capable de me dégoûter de la mienne. Je ne dois pas oublier de noter que cette disposition hostile, espèce de bouclier opposé d'avance à la moquerie française, était déguisée sous un son de voix fluté, factice, et d'une douceur extrêmement désagréable.

Un incident vint fort à propos faire diversion à l'entretien. Un bruit de voix dans la rue attira tout le monde à la fenêtre : c'était une querelle de bateliers ; ces hommes paraissaient furieux ; la rixe menaçait de devenir sanglante ; mais l'ingénieur se montre sur le balcon, et la vue seule de son uniforme produit un coup de théâtre. La rage de ces hommes grossiers se calme, sans qu'il soit nécessaire de leur dire une parole ; le courtisan le plus rompu aux faussetés de cour ne pourrait mieux dissimuler son ressentiment. Je fus émerveillé de cette politesse de manants.

« Quel bon peuple ! » s'écria la dame qui m'avait entrepris.

Pauvres gens, pensais-je en me rasseyant, car je n'admirai jamais les miracles de la peur ; toutefois je jugeai prudent de me taire...

« L'ordre ne se rétablirait pas ainsi chez vous »,

poursuivit mon infatigable ennemie, sans cesser de me percer de ses regards inquisitifs.

Cette impolitesse était nouvelle pour moi ; en général j'avais trouvé à tous les Russes des manières presque trop affectueuses à cause de la malignité de leur pensée, que je devinais sous leur langage patelin ; ici je reconnaissais un accord encore plus désagréable entre les sentiments et l'expression.

« Nous avons chez nous les inconvénients de la liberté, mais nous en avons les avantages, répliquai-je.

— Quels sont-ils ?

— On ne les comprendrait point en Russie.

— On s'en passe.

— Comme de tout ce qu'on ne connaît pas. »

Mon adversaire piquée, tâcha de me cacher son dépit en changeant subitement le sujet de la conversation.

« Est-ce de votre famille que madame de Genlis parle si longuement dans les *Souvenirs de Félicie*, et de votre personne dans ses *Mémoires* ? »

Je répondis affirmativement ; puis je témoignai ma surprise de ce qu'on connût ces livres à Schlussembourg. « Vous nous prenez pour des Lapons, repartit la dame avec le fond d'aigreur que je ne pus parvenir à lui faire quitter, et qui à la longue réagissait sur moi au point de me monter au même diapason.

— Non, madame, mais pour des Russes qui ont mieux à faire que de s'occuper des commérages de la société française.

— Madame de Genlis n'est point une comère.

— Tant s'en faut; mais ceux de ses écrits où elle ne fait que raconter avec grâce les petites anecdotes de la société de son temps ne devraient, ce me semble, intéresser que les Français.

— Vous ne voulez pas que nous fassions cas de vous et de vos écrivains.

— Je veux qu'on nous estime pour notre vrai mérite.

— Si l'on vous ôte l'influence que vous avez exercée sur l'Europe par l'esprit de société, que vous restera-t-il ? »

Je sentis que j'avais affaire à forte partie : « Il nous restera la gloire de notre histoire et même celle de l'histoire de Russie, car cet empire ne doit sa nouvelle influence en Europe qu'à l'énergie avec laquelle il s'est vengé de la conquête de sa capitale par les Français.

— Il est sûr que vous nous avez prodigieusement servis, quoique sans le vouloir.

— Avez-vous perdu quelque personne chère dans cette terrible guerre ?

— Non monsieur. »

J'espérais pouvoir m'expliquer par quelque ressentiment trop légitime l'aversion contre la France

qui perçait à chaque mot dans la conversation de cette rude dame. Mon attente fut trompée.

La conversation qui ne pouvait devenir générale languit jnsqu'au dîner sur le même ton inquisitif et amer d'une part, contraint et forcément réservé de l'autre. J'étais décidé à garder beaucoup de mesure, et j'y réussissais tant que la colère ne me faisait pas oublier la prudence. Je cherchai à détourner l'entretien vers notre nouvelle école littéraire : on ne connaissait que Balzac qu'on admire infiniment et qu'on juge bien... Presque tous les livres de nos écrivains modernes sont prohibés en Russie; ce qui atteste l'influence qu'on leur suppose.

Enfin, après une mortelle attente, on se mit à table. La maîtresse de la maison, toujours fidèle à son rôle de statue, ne fit de la journée qu'un seul mouvement : elle se transporta, sans remuer les yeux ni les lèvres, de son canapé du salon à sa chaise de la salle à manger; ce déplacement opéré spontanément me prouva que la pagode avait des jambes.

Le dîner se passa non sans gêne, mais il ne fut pas long et me parut assez bon, hors la soupe dont l'originalité passait les bornes. Cette soupe était froide et remplie de morceaux de poissons qui nageaient dans un bouillon de vinaigre très-épicé, très-sucré, très-fort. A part ce ragoût infernal et le quarss aigre qui est une boisson du pays, je

mangeai et bus de tout avec appétit. On servit d'excellent vin de Bordeaux et de Champagne; mais je voyais clairement qu'on s'imposait une grande gêne à mon égard : ce qui me mettait moi-même au supplice. L'ingénieur n'était pas complice de tant de contrainte; tout entier à ses écluses il s'annulait absolument chez lui, et laissait sa belle-mère faire les honneurs de sa maison avec la grâce dont vous avez pu juger.

A six heures du soir, mes hôtes et moi, avec un contentement réciproque et non dissimulé, il faut l'avouer, nous primes congé les uns des autres, et je partis pour le château de ***, où j'étais attendu.

La franchise de ces bourgeoises m'avait raccommodé avec les minauderies de certaines grandes dames : tout vaut mieux qu'une sincérité déplaisante. On espère triompher de l'affection; le naturel est invincible.

Tel fut mon début dans les classes moyennes et tel fut le premier essai que je fis de cette hospitalité russe tant vantée en Europe.

Il faisait encore jour quand j'arrivai à ***, qui n'est qu'à six ou huit lieues de Schlussembourg; je passai là le reste de la soirée à me promener au crépuscule dans un jardin fort beau pour le pays; à voguer en petit bateau sur la Néva et surtout à jouir de l'élégante et gracieuse conversation d'une personne du grand monde. J'avais besoin de cette

diversion aux souvenirs de la politesse ou plutôt de l'impolitesse bourgeoise que je venais d'essayer. J'appris dans cette journée qu'en fait de prétentions les pires ne sont pas les plus mal fondées, car toutes celles dont on m'avait fait souffrir étaient justifiées; c'est ce que je reconnaissais avec un dépit comique. J'avais causé avec une femme qui prétendait parler assez bien le français : elle ne le parlait pas mal, quoique moyennant beaucoup de temps entre chaque phrase et d'accent à chaque mot; elle prétendait connaître la France; elle la jugeait assez bien, quoiqu'avec prévention; elle prétendait aimer son pays, elle l'aimait trop; enfin elle voulait se montrer capable de faire sans fausse humilité les honneurs de la maison de sa fille à un Parisien, et elle m'accabla du poids de tous ses avantages : c'était un aplomb imperturbable, une phraséologie d'hospitalité plutôt cérémonieuse que polie, mais irréprochable aux yeux d'une dame russe du second rang en province.

Je conclus que ces pauvres ridicules tant bafoués sont quelquefois bons à quelque chose, quand ce ne serait qu'à mettre à leur aise ceux qui s'en croient exempts : j'ai trouvé là des personnes désagréablement hostiles. Mais tous les inconvénients de leur conversation portaient sur moi et ne prêtaient nullement à rire à leurs dépeus, comme il arrive en pareille circonstance

dans les pays à bonne gens, à esprits naïfs, la surveillance continuelle qu'elles exerçaient sur elles-mêmes et sur moi me prouvait que rien ne pourrait leur produire une impression nouvelle; toutes leurs idées étaient fixées depuis vingt ans; cette conviction a fini par me faire sentir mon isolement en leur présence, au point de regretter la bonhomie des esprits moins difficiles à émouvoir et à satisfaire; j'ai presque dit : la crédulité des sots!... voilà où m'a réduit la malveillance trop visible des Russes de province. Ce que j'en ai vu à Schlussembourg ne me fera pas rechercher les occasions d'affronter les interrogatoires tels que j'ai subis dans cette société-là. De pareils salons ressemblent à des champs de bataille. Le grand monde avec tous ses vices me paraît valoir mieux que ce petit monde avec ses vertus.

Revenu à Pétersbourg après minuit, j'avais fait dans ma journée à peu près trente-six lieues par des chemins sableux ou fangeux, avec deux attelages de chevaux de remise.

Ce qu'on fait faire aux bêtes est en proportion de ce qu'on exige des hommes : les chevaux russes ne durent guère plus de huit à dix ans. Il faut convenir que le pavé de Pétersbourg est funeste aux animaux, aux voitures et même aux personnes; dès que vous sortez des incrustations de bois qui n'existent que dans un petit nombre de rues, la tête vous fend. Il est vrai que les Russes,

qui mettent beaucoup de luxe aux choses mal faites, dessinent sur leur détestable pavé de beaux compartiments en grosses pierres, ornement qui accroît encore le mal, car il rend les rues plus cahoteuses. Lorsque les roues passent sur ces cordons, semblables pour le coup d'œil aux dessins d'un parquet, la voiture et ceux qu'elle transporte éprouvent une secousse à tout briser. Mais qu'importe aux Russes que les choses qu'ils font servent à l'usage auquel ils les destinent ? Un certain air d'élégance, l'apparence de la magnificence, la fanfaronnade de la richesse et de la grandeur : voilà uniquement ce qu'ils cherchent en toutes choses. Ils ont commencé le travail de la civilisation par le superflu ; si c'était là le moyen d'aller loin, il faudrait crier : *Vive la vanité ! à bas le sens commun !*

Je pars sans faute après-demain pour Moscou ; pour Moscou, entendez-vous bien !

LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Pétersbourg, ce 2 août 1839, à minuit.

Je viens de jeter un dernier coup d'œil sur cette ville extraordinaire : j'ai dit adieu à Pétersbourg.... Adieu!! c'est un mot magique!! il prête aux lieux comme aux personnes un attrait inconnu. Pourquoi Pétersbourg ne m'a-t-il jamais paru si beau que ce soir? c'est que je le vois pour la derrière fois. L'âme riche d'illusions a donc le pouvoir de métamorphoser le monde dont la figure n'est jamais pour nous que le reflet de notre vie intérieure? Ceux qui disent que rien n'existe hors de nous ont peut-être raison ; mais moi, philosophe sans le vouloir, métaphysicien sans autre mission que le laisser-aller naturel de mon esprit, inclinant toujours vers les questions insolubles ; j'ai tort sans doute de chercher à me rendre compte de cet incompréhensible prestige. Le tourment de ma pensée, le plus grand défaut de mon style, tient au besoin de définir l'indéfinissable ; ma force se perd à la poursuite de l'impossible, mes paroles n'y suffisent non plus que mes sentiments, que mes passions.... Nos rêves, nos visions, sont

aux idées nettes ce qu'un horizon de nuages brillants est aux montagnes dont ils imitent quelquefois la chaîne entre le ciel et la terre. Nulle expression ne peut rendre ces fugitives créations de la fantaisie qui s'évanouissent sous la plume de l'écrivain, comme les brillantes perles d'une eau vive et courante échappent aux filets du pêcheur.

Expliquez-moi ce que peut ajouter à la beauté réelle d'un lieu l'idée que vous allez le quitter. En songeant que je le regarde pour la dernière fois, je crois le voir pour la première.

Notre destin est si mobile, comparé à l'immobilité des choses, que tout ce qui nous retrace la brièveté de nos jours nous inspire un redoublement d'admiration : ce respect pour ce qui dure plus que nous nous porte à faire un retour sur nous-mêmes. Le courant que nous descendons est tellement rapide que ce que nous laissons sur le bord nous semble à l'abri du temps. L'eau de la cascade doit croire à l'immortalité de l'arbre qui l'ombrage; et le monde nous paraît éternel, tant nous passons précipitamment.

Peut-être la vie du voyageur n'est-elle si féconde en émotions que parce que les départs dont elle se compose sont une répétition de la mort. Voilà sans doute une des raisons qui font qu'on voit en beau ce qu'on quitte; mais il y en a une autre qu'à peine j'ose indiquer ici.

Dans certaines âmes le besoin de l'indépen-

dance va jusqu'à la passion; la peur des liens fait qu'on ne s'attache qu'à ce qu'on fuit, parce que l'attrait qu'on sent pour ce que l'on va laisser derrière soi n'engage à rien. On s'enthousiasme sans conséquence; on part! Partir, n'est-ce pas faire acte de liberté? Par l'absence on se dégage des entraves du sentiment; l'homme jouit en toute sécurité du plaisir d'admirer ce qu'il ne reverra jamais; il s'abandonne à ses affections, à ses préférences, sans crainte et sans contrainte : il sait qu'il a des ailes!... Mais quand à force de les déployer et de les reposer, il sent qu'il les use; quand il découvre que le voyage l'instruit moins qu'il ne le fatigue, alors le temps du retour et du repos est venu; je m'aperçois qu'il approche pour moi.

C'était la nuit : l'obscurité a son prestige comme l'absence, comme elle, elle nous force à deviner; aussi vers la fin de la journée l'esprit s'abandonne à la rêverie, le cœur s'ouvre à la sensibilité, aux regrets; quand tout ce qu'on voit disparaît, il ne reste que ce qu'on sent : le présent meurt, le passé revient; la mort, la terre, rendent ce qu'elles avaient pris, et la nuit riche d'ombre laisse tomber sur les objets un voile qui les agrandit et les fait paraître plus touchants; l'obscurité comme l'absence captive la pensée par l'incertitude, elle appelle le vague de la poésie au secours de ses enchantements : la nuit l'absence et la mort sont des magiciennes et leur puissance à toutes les

trois est un mystère aussi bien que tout ce qui agit sur l'imagination. L'imagination dans ses rapports avec la nature, dans ses effets, dans ses prestiges ne sera jamais définie d'une manière satisfaisante par les esprits les plus subtils, ni les plus sublimes. Définir clairement l'imagination ce serait remonter à la cause des passions. Source de l'amour, véhicule de la pitié, instrument du génie, don redoutable entre tous les dons, car il fait de l'homme un nouveau Prométhée, l'imagination est la force du Créateur, prêtée pour un instant à la créature; l'homme la reçoit, il ne la mesure pas; elle est en lui, elle n'est pas à lui.

Quand la voix cesse de chanter, quand l'arc-en-ciel s'efface, savez-vous où sont allés les sons et les couleurs? pouvez-vous dire d'où ils étaient venus? Tels sont, mais bien plus incalculables, bien plus variés, plus fugitifs et surtout plus inquiétants les prestiges de l'imagination!!... Je l'ai senti toute ma vie avec un inutile effroi, j'ai beaucoup trop d'imagination pour ce que j'en fais : je devais me rendre le maître de cette faculté; j'en suis resté le jouet et devenu la victime.

Abîme de désirs et de contradictions, c'est elle encore qui me presse de parcourir le monde, et c'est elle qui m'attache aux lieux dans le moment même où elle m'appelle ailleurs. O illusions! que vous êtes perfides quand vous nous séduisez, et cruelles quand vous nous quittez!!...

Il était plus de dix heures : je revenais de la promenade des îles. C'est le moment où l'aspect de la ville est d'un effet singulier et bien difficile à décrire ; car la beauté de ce tableau ne consiste pas dans les lignes puisque le site est entièrement plat, elle est dans la magie des vaporeuses nuits du Nord ; nuits lumineuses et qu'il faut voir pour en comprendre la poétique majesté.

Du côté du couchant la ville restait sombre ; la ligne tremblante qu'elle dessinait à l'horizon ressemblait à une petite découpe en papier noir collé sur un fond blanc : ce fond, c'est le ciel de l'Occident, où le crépuscule luit longtemps après que le soleil a disparu, tandis que par un effet contraire la même lueur illumine au loin les édifices du quartier opposé dont les élégantes façades se détachent en clair sur une partie du ciel de l'Orient moins transparente et plus profonde que celle où brille la gloire du couchant. Il arrive de cette opposition qu'à l'ouest la ville est noire et que le ciel est clair, tandis qu'à l'est, ce qui s'élève sur la terre est éclairé et se détache en blanc sur un ciel sombre ; ce contraste produit à l'œil un effet que les paroles ne rendent que très-imparfaitement. La lente dégradation des teintes du crépuscule, qui semble perpétuer le jour en luttant contre l'obscurité toujours croissante, communique à toute la nature un mouvement mystérieux : les terres basses de la ville, avec leurs édifices

peu élevés au bord de la Néva, semblent osciller entre le ciel et l'eau : on s'attend à les voir disparaître dans le vide.

La Hollande, quoiqu'elle ait un meilleur climat et une plus belle végétation, pourrait donner l'idée de quelques-unes des vues de Pétersbourg, mais seulement en plein jour, car les nuits polaires ont des apparitions merveilleuses.

Plusieurs des tours et des clochers de la ville sont, comme je vous l'ai dit ailleurs, surmontés de flèches aiguës et qui ressemblent à des mâts de vaisseau; la nuit, ces aigrettes des monuments russes, dorées selon l'usage national, nagent dans le vague de l'air, sous un ciel qui n'est ni noir ni clair, et lorsqu'elles ne s'y détachent pas en ombre, elles brillent de mille reflets semblables à la moire des écailles du lézard.

Nous sommes au commencement du mois d'août, c'est la fin de l'été sous cette latitude : pourtant une petite partie du ciel reste encore lumineuse pendant toute la nuit; cette auréole de nacre fixée sur l'horizon se reflète dans la Néva, qui, les jours calmes, paraît sans courant; le fleuve, ou plutôt le lac, ainsi éclairé, devient semblable à une immense plaque de métal, et cette plaine argentée n'est séparée du ciel blanc comme elle que par la silhouette d'une ville. Ce peu de terre qu'on voit se détacher et trembler sur l'eau comme une écume apportée par l'inondation, ces petits points

noirs et irréguliers, à peine marqués entre le blanc du ciel et le blanc du fleuve, seraient-ils la capitale d'un vaste empire? ou bien tout cela n'est-il qu'une apparence, qu'un effet d'optique? Le fond du tableau est une toile et les figures sont des ombres animées un instant par la lanterne magique qui leur prête une existence imaginaire; et tandis qu'elles mènent dans l'espace leur ronde silencieuse la lampe va s'éteindre, la ville va retomber dans le vide, et le spectacle finira comme une fantasmagorie.

J'ai vu l'aiguille de l'église de la cathédrale où sont déposés les restes des derniers souverains de la Russie se détacher en noir sur la toile blanche du ciel : cette flèche domine la forteresse et la cité : plus haute et plus aigüe que la pyramide d'un cyprès, elle produisait sur le gris de perle du lointain l'effet d'un coup de pinceau trop dur et trop hardi, donné par l'artiste dans un moment d'ivresse : un trait qui attire l'œil gâterait un tableau; il embellit la réalité : Dieu ne sait pas peindre comme nous. C'était beau... peu de mouvement, mais un calme solennel, un vague inspireur. Tous les bruits, toutes les agitations de la vie ordinaire étaient interrompus; les hommes avaient disparu, la terre restait livrée aux puissances surnaturelles : il y a dans ces restes de jour, dans ces inégales et mourantes clartés des nuits boréales des mystères que je ne saurais

définir et qui expliquent la mythologie du Nord. Je comprends aujourd'hui toutes les superstitions des Scandinaves. Dieu se cache dans la lumière du pôle comme il se révèle dans le jour éclatant des tropiques. Tous les lieux, tous les climats sont beaux aux yeux du sage qui ne veut voir dans la création que le Créateur.

En quelque coin du monde que l'inquiétude de mon cœur me fasse porter mes pas, c'est toujours le même Dieu que j'admire, toujours la même voix que j'interroge. Partout où l'homme abaisse son regard religieux, il reconnaît que la nature est le corps dont Dieu est l'âme.

Vous vous rappelez la ballade de Coleridge, où le matelot anglais voit le spectre d'un vaisseau glisser sur la mer : c'est à quoi je songeais tout à l'heure devant le spectre d'une ville endormie. Ces prestiges nocturnes sont pour les habitants des régions polaires, ce qu'est la Fata Morgana en plein jour pour les hommes du Midi : les couleurs, les lignes, les heures sont différentes ; illusion est la même.

En contemplant avec attendrissement une des contrées de la terre où la nature est la plus pauvre et passe pour la moins digne d'admiration, j'aime à me reposer sur cette consolante pensée que Dieu a départi assez de beautés à chaque point du globe pour que ses enfants puissent le reconnaître partout à des signes non douteux, et qu'ils aient sujet de lui rendre grâce quelles que

soient les zones où sa providence les appelle à vivre. La physionomie du Créateur est empreinte sur toutes les parties de la terre, qu'elle rend saintes à l'œil de l'homme.

Je voudrais pouvoir passer un été à Pétersbourg uniquement occupé à faire chaque soir ce que j'ai fait aujourd'hui.

Quand j'ai trouvé le beau site d'un pays ou d'une ville, je m'y attache avec passion, j'y reviens tous les jours à l'heure favorable. C'est le même refrain sans cesse répété, mais qui chaque fois nous dit quelque chose de nouveau. Les lieux ont leur âme, selon l'expression si poétique de Jocelyn ; je ne puis me lasser d'un site qui me parle ; l'enseignement que j'en retire suffit au modeste bonheur de ma vie. Le goût des voyages n'est chez moi ni une mode, ni une prétention, ni une consolation. Je suis né voyageur comme on naît homme d'État : ma patrie à moi est partout où j'admire, où je reconnais Dieu dans ses œuvres ; or, de toutes les œuvres de Dieu, celle que je comprends le plus facilement, c'est l'aspect de la nature et ses affinités avec les créations de l'art. Dieu est là qui se révèle à mon cœur par les indéfinissables rapports établis entre son Verbe éternel et la pensée fugitive de l'homme : j'y trouve le sujet d'une méditation féconde. Cette contemplation toujours la même et toujours nouvelle est l'aliment de ma pensée, le secret, la

justification de ma vie ; elle emploie mes forces morales et intellectuelles, elle occupe mon temps, elle absorbe mon esprit. Oui, dans l'isolement mélancolique mais délicieux auquel me condamne cette vocation de pèlerin, ma curiosité me tient lieu d'ambition, de puissance, de crédit, de carrière,... ; ces rêveries, je le sais, ne sont plus de mon âge ; M. de Chateaubriant était trop grand poète pour nous peindre un René vieillissant. Les langueurs de la jeunesse excitent la sympathie, son avenir lui tient lieu de force et d'espérance ; mais la résignation de René grisonnant ne prête guère à l'éloquence ; pourtant mon destin, à moi pauvre glaneur dans le champ de la poésie, était de vous montrer comment vieillit un homme né pour mourir jeune ; sujet plus triste qu'intéressant, tâche ingrate entre toutes les tâches ! Mais je vous dis tout sans crainte, sans scrupule, parce que je n'affecte rien.

Appelé par mon caractère, qui a fait mon sort, à voir passer la vie des autres plutôt qu'à vivre moi-même, si vous me refusez la rêverie sous prétexte que j'ai joui trop longtemps de cette ivresse des enfants et des poètes, vous m'ôtez avant l'heure ce que Dieu m'avait départi d'existence.

Mais que deviendrait la société, dites-vous, si tous les hommes faisaient ce que vous faites ? Singulière crainte des serviteurs du siècle ! ils croient

toujours leur idole menacée d'abandon. Je n'ai garde de les prêcher ; néanmoins je rappellerai à ces glorieux esprits que la pire des intolérances est l'intolérance philosophique.

Je ne puis vivre de la vie du monde parce que ses intérêts, son but ou du moins les moyens qu'il emploie pour les défendre et pour l'atteindre n'ont rien qui m'inspire cette émulation salutare, sans laquelle un homme est vaincu d'avance dans les luttes d'ambition ou de vertu qui font la vie des sociétés. Là le succès se compose de deux problèmes contraires : vaincre ses rivaux et faire proclamer sa victoire par ses rivaux. Voilà pourquoi il est si difficile à conquérir une fois, si rare pour ne pas dire si impossible à obtenir longtemps....

J'y ai renoncé même avant l'âge du découragement. Puisque je dois cesser de lutter un jour, j'aime mieux ne pas commencer : c'est ce que mon cœur me disait en me rappelant la belle expression du prédicateur des gens du monde : « Tout ce qui finit est si court ! » Là-dessus je laisse défiler sans envie comme sans dédain le cortège de nos audacieux jouteurs qui croient que le monde est à eux parce qu'ils se donnent à lui.

Accordez-moi mon congé sans craindre que jamais les soldats viennent à manquer aux luttes de ce monde, et laissez-moi tirer tout le parti possible de mon loisir et de mon indifférence ; ne voyez-

vous pas d'ailleurs que l'inaction n'est qu'apparente, et que l'intelligence profite de la liberté pour observer plus attentivement, pour réfléchir sans distraction ?

L'homme qui voit les sociétés à distance est plus lucide dans ses jugements que celui qui s'expose toute sa vie au froissement de la machine politique ; l'esprit discerne d'autant mieux la figure des mécaniques employées à la fabrication des choses de ce monde, qu'il demeure plus étranger à leur triture : ce n'est pas en grim pant sur une montagne qu'on en distingue les formes.

Les hommes d'action n'observent que de mémoire et ne pensent à peindre ce qu'ils ont vu que lorsqu'ils sont retirés du théâtre ; mais alors aigris par une disgrâce ou sentant s'approcher leur fin, fatigués, désenchantés, ou livrés à des accès d'espérance dont l'inutile retour est une inépuisable source de déception, ils gardent presque toujours pour eux seuls le trésor de leur expérience.

Croyez-vous que si j'eusse été poussé à Pétersbourg par le courant des affaires, j'aurais deviné, j'aurais aperçu le revers des choses comme je les vois, et en si peu de temps ? Renfermé dans la société des diplomates, j'aurais considéré ce pays de leur point de vue ; obligé de traiter avec eux, il m'eût fallu conserver ma force pour l'affaire en discussion ; et sur tout le reste, j'aurais eu intérêt

à me concilier leur bienveillance par une grande facilité ; ne croyez pas que ce manège puisse s'exercer longtemps sans réagir sur le jugement de celui qui s'en impose la contrainte. J'aurais fini par me persuader que , sur beaucoup de points , je pensais comme ils pensent , ne fût-ce que pour m'excuser à mes propres yeux de la faiblesse de parler comme ils parlent. Des opinions que vous n'osez réfuter , quelque peu fondées que vous les trouviez d'abord , finissent pas modifier les vôtres : quand la politesse va jusqu'à une tolérance aveugle , elle équivaut à une trahison envers soi-même : elle nuit au coup d'œil de l'observateur qui doit vous montrer les choses et les personnes non comme il les veut , mais comme il les voit.

Et encore , malgré toute l'indépendance dont je me targue , suis-je souvent forcé pour ma sûreté personnelle de flatter l'amour-propre féroce de cette nation ombrageuse , parce que tout peuple à demi barbare est défiant. Ne croyez pas que mes jugements sur les Russes et sur la Russie étonnent ceux des diplomates étrangers qui ont eu le loisir , le goût et le temps d'apprendre à connaître cet empire ; soyez sûr qu'ils sont de mon avis ; mais c'est ce dont ils ne conviendront pas tout haut..... Heureux l'observateur placé de manière à ce que personne n'ait le droit de lui reprocher un abus de confiance !

Toutefois je ne me dissimule pas les inconvénients de ma liberté : pour servir la vérité, il ne suffit pas de l'apercevoir ; il faut la manifester aux autres. Le défaut des esprits solitaires, c'est qu'ils sont trop de leur avis, tout en changeant à chaque instant de point de vue ; car la solitude livre l'esprit de l'homme à l'imagination qui le rend mobile.

Mais vous, vous pouvez et vous devez mettre à profit mes apparentes contradictions pour retrouver l'exacte figure des personnes et des choses à travers mes capricieuses et mouvantes peintures. Remerciez-moi : peu d'écrivains sont assez courageux pour abandonner au lecteur une partie de leur tâche et pour braver le reproche d'inconséquence plutôt que de charger leur conscience d'un mérite affecté. Quand l'expérience du jour dément mes conclusions de la veille, je ne crains pas de l'avouer : avec la sincérité dont je fais profession, mes voyages deviennent des confessions : les hommes de parti pris sont tout méthode, tout ordonnance, et par là ils échappent à la critique pointilleuse ; mais ceux qui, comme moi, disent ce qu'ils sentent sans s'embrasser de ce qu'ils ont senti, doivent s'attendre à payer la peine de leur laisser-aller. Ce naïf et superstitieux amour de l'exactitude est sans doute une flatterie au lecteur, mais c'est une flatterie dangereuse par le temps qui court. Aussi m'arrive-t-il parfois de

craindre que le monde où nous vivons ne soit pas digne du compliment.

J'aurai donc tout risqué pour satisfaire l'amour de la vérité, vertu que personne n'a; et dans mon zèle imprudent, sacrifiant à une divinité qui n'a plus de temple, prenant au positif une allégorie, je manquerai la gloire du martyr et passerai pour un niais ! Tant il est vrai, que dans une société où le mensonge trouve toujours son salaire la bonne foi est nécessairement punie !.... Le monde a des croix pour chaque vérité.

Pour méditer sur ces matières et sur bien d'autres je me suis arrêté longtemps au milieu du grand pont de la Néva : je désirais me graver dans la mémoire les deux tableaux différents dont j'y pouvais jouir en me retournant seulement et sans changer de place.

Au levant, le ciel sombre, la terre brillante; au couchant, le ciel clair et la terre dans l'ombre : il y avait dans l'opposition de ces deux faces de Pétersbourg à l'occident et à l'orient un sens symbolique que je croyais pénétrer : à l'ouest est l'ancien, à l'est le moderne Pétersbourg; c'est bien cela, me disais-je : le passé, la vieille ville, dans la nuit; l'avenir, la ville nouvelle, dans la lumière.... Je serais demeuré là longtemps, j'y serais encore si je n'avais voulu me hâter de rentrer chez moi pour vous peindre, avant d'en avoir perdu la mémoire, une partie de l'admiration ré-

veuse que me faisaient éprouver les tons décroissants de ce mouvant tableau. L'ensemble des choses se rend mieux de souvenir, mais, pour peindre certains détails, il faut saisir ses premières impressions au vol.

Le spectacle que je viens de vous décrire me remplissait d'un attendrissement religieux et que je craignais de perdre. On a beau croire à la réalité de ce qu'on sent vivement, on n'est point arrivé à l'âge que j'ai sans savoir qu'entre tout ce qui passe, rien ne passe si vite que les émotions tellement vives qu'elles nous semblent devoir durer toujours.

Pétersbourg me paraît moins beau, mais plus étonnant que Venise. Ce sont deux colosses élevés par la peur : Venise fut l'œuvre de la peur toute simple : les derniers des Romains aiment mieux fuir que mourir, et le bruit de la peur de ces colosses antiques devient une des merveilles du monde moderne ; Pétersbourg est également le produit de la terreur, mais d'une terreur pieuse, car la politique russe a su faire de l'obéissance un dogme. Le peuple russe passe pour très-religieux, soit : mais qu'est-ce qu'une religion qu'il est défendu d'enseigner ? On ne prêche jamais dans les églises russes. L'Évangile révélerait la liberté aux Slaves.

Cette crainte de laisser comprendre une partie de ce qu'on veut faire croire m'est suspecte : plus

la raison, plus la science resserrent le domaine de la foi, et plus cette lumière divine concentrée dans son foyer répand d'éclat; on croit mieux quand on croit moins. Les signes de croix ne prouvent pas la dévotion; aussi, malgré leurs genuflexions et toutes leurs marques extérieures de piété, il me semble que les Russes dans leurs prières pensent à l'empereur plus qu'au bon Dieu. A ce peuple idolâtre de ses maîtres, il faudrait, comme au Japonais, un second souverain : un empereur spirituel pour le conduire au ciel. Le souverain temporel l'attache trop à la terre. « Réveillez-moi quand vous en serez au bon Dieu, » disait un ambassadeur endormi dans une église russe par la liturgie impériale.

Quelquefois je me sens prêt à partager la superstition de ce peuple. L'enthousiasme devient communicatif lorsqu'il est général, ou seulement qu'il le paraît; mais sitôt que le mal me gagne, je pense à la Sibérie, à cet auxiliaire indispensable de la civilisation moscovite, et soudain je retrouve mon calme et mon indépendance.

La foi politique est plus ferme ici que la foi religieuse; l'unité de l'Église grecque n'est qu'apparente : les sectes, réduites au silence par le silence habilement calculé de l'Église dominante, creusent leurs chemins sous terre; mais les nations ne sont muettes qu'un temps : tôt ou tard le jour de la discussion se lève : la religion, la

politique, tout parle, tout s'explique à la fin. Or, sitôt que la parole sera rendue à ce peuple musulmé, on entendra tant de disputes que le monde étonné se croira revenu à la confusion de Babel : c'est par les dissensions religieuses qu'arrivera quelque jour une révolution sociale en Russie.

Lorsque je m'approche de l'empereur, que je vois sa dignité, sa beauté, j'admire cette merveille ; un homme à sa place, c'est chose rare à rencontrer partout ; mais sur le trône, c'est le phénix. Je me réjouis de vivre dans un temps où ce prodige existe, vu que j'aime à respecter comme d'autres se plaisent à insulter.

Toutefois j'examine avec un soin scrupuleux les objets de mon respect ; il arrive de là que lorsque je considère de près ce personnage unique sur la terre, je crois que sa tête est à deux faces comme celle de Janus, et que les mots violence, exil, oppression, ou leur équivalent à tous, Sibérie, sont gravés sur celui des deux fronts que je ne vois pas.

Cette idée me poursuit sans cesse, même quand je lui parle. J'ai beau m'efforcer de ne penser qu'à ce que je lui dis, mon imagination voyage malgré moi de Varsovie à Tobolsk, et ce seul nom de Varsovie me rend toute ma défiance.

Savez-vous qu'à l'heure qu'il est les chemins de l'Asie sont encore une fois couverts d'exilés nouvellement arrachés à leurs foyers, et qui vont à

pied chercher leur tombe comme les troupeaux sortent du pâturage pour marcher à la boucherie? Ce renouvellement de colère est dû à une soi-disant conspiration polonaise; conspiration de *jeunes fous*, qui seraient des héros s'ils avaient réussi, quoique pour être désespérées leurs tentatives n'en soient, ce me semble, que plus généreuses. Mon cœur saigne pour les bannis, pour leur famille, pour leur pays!... qu'arrivera-t-il quand les oppresseurs de ce coin de terre où fleurit naguère la chevalerie, auront peuplé la Tartarie de ce qu'il y avait de plus noble et de plus courageux parmi les enfants de la vieille Europe? Alors, achevant de combler leur glacière politique, ils jouiront de leur succès : la Sibérie sera devenue le royaume et la Pologne le désert.

Ne devrait-on pas rougir de honte en prononçant le mot de libéralisme, quand on pense qu'il existe en Europe un peuple qui fut indépendant, et qui ne connaît plus d'autre liberté que celle de l'apostasie? Les Russes, lorsqu'ils tournent contre l'Occident les armes qu'ils emploient avec succès contre l'Asie, oublient que le même mode d'action qui aide au progrès chez les Calmouks, devient un crime de lèse-humanité chez un peuple depuis longtemps civilisé. Je m'abstiens, vous voyez avec quel soin, de proférer le mot de tyrannie : il serait pourtant à sa place; mais il prêterait des armes contre moi à des hommes blasés

sur les plaintes qu'ils excitent sans cesse. Ces hommes sont toujours prompts à crier *aux déclamations révolutionnaires* ! Ils répondent aux arguments par le silence, cette raison du plus fort ; à l'indignation par le mépris, ce droit du plus faible usurpé par le plus fort ; connaissent leur tactique, je ne veux pas les faire sourire... Mais de quoi me vais-je inquiéter ? Passé quelques pages, ils ne me liront pas : ils mettront le livre à l'index et défendront d'en parler ; ce livre n'existera pas, il n'aura jamais existé pour eux, ni chez eux ; leur gouvernement se défend en faisant le muet comme leur Église ; une telle politique a réussi jusqu'à ce jour et doit réussir longtemps encore dans un pays où les distances, l'isolement, les marais, les bois, et les hivers tiennent lieu de conscience aux hommes qui commandent, et de patience à ceux qui obéissent.

On ne peut assez le répéter, leur révolution sera d'autant plus terrible qu'elle se fera au nom de la religion : la politique russe a fini par fondre l'Église dans l'État, par confondre le ciel et la terre : un homme qui voit Dieu dans son maître n'espère le paradis que de la grâce de l'empereur.

Les scènes du Volga continuent ; et l'on attribue ces horreurs aux provocations des émissaires polonais : imputation qui rappelle la justice du loup de La Fontaine. Ces cruautés, ces iniquités

réci-proques préludent aux convulsions du dénouement et suffisent pour nous faire prévoir quelle en sera la nature. Mais dans une nation gouvernée comme l'est celle-ci, les passions bouillonnent longtemps avant d'éclater; le péril a beau s'approcher d'heure en heure, le mal se prolonge, la crise se retarde; nos petits-enfants ne verront peut-être pas l'explosion que nous pouvons cependant présager dès aujourd'hui comme inévitable, mais sans en prédire l'époque.

(Suite de la lettre précédente.)

Pétersbourg, ce 3 août 1839.

Je ne partirai jamais, le bon Dieu s'en mêle!... encore un retard!..... mais celui-ci est légitime, vous ne me le reprocherez pas..... J'allais monter en voiture; un de mes amis insiste pour me voir : il entre. C'est une lettre qu'il veut me faire lire à l'instant même. Quelle lettre, bon Dieu!!..... Elle est de la princesse Troubetzkoï, qui l'adresse à une personne de sa famille chargée de la montrer à l'empereur. Je désirais la copie pour l'imprimer sans y changer un mot, c'est ce qu'on n'a pas voulu me permettre. « Elle parcourrait la terre entière, disait mon ami, effrayé de l'effet qu'il venait de produire sur moi.

— Raison de plus pour la faire connaître, répondis-je.

— Impossible. Il y va de l'existence de plusieurs individus; d'ailleurs on ne me l'a prêtée que pour vous la montrer sous parole d'honneur et à condition qu'elle sera rendue dans une demi-heure. »

Malheureux pays, où tout étranger apparaît comme un sauveur aux yeux d'un troupeau d'opprimés, parce qu'il représente la vérité, la publicité, la liberté chez un peuple privé de tous ces biens.

Avant de vous dire ce que contient cette lettre, il faut vous conter en peu de mots une lamentable histoire. Vous en connaissez les principaux faits, mais vaguement comme tout ce qu'on sait d'un pays lointain et auquel on ne prend qu'un froid intérêt de curiosité : ce vague vous rend cruel et indifférent comme je l'étais avant de venir en Russie : lisez et rougissez ; oui, rougissez, car quiconque n'a pas protesté de toutes ses forces contre la politique d'un pays ou de pareils actes sont possibles, en est jusqu'à un certain point complice et responsable.

Je renvoie les chevaux par mon feldjäger sous prétexte d'indisposition subite, et je le charge de dire à la poste que je ne partirai que demain ; débarrassé de cet espion officieux, je me mets à vous écrire.

Le prince Troubetzkoï fut condamné *aux galères* il y a quatorze ans; jeune alors il venait de prendre une part très-active à la révolte du quatorze décembre.

Il s'agissait de tromper les soldats sur la légitimité de l'empereur Nicolas. Les chefs des conjurés espéraient profiter de l'erreur des troupes pour opérer à la faveur d'une émeute de caserne une révolution politique, dont heureusement ou malheureusement pour la Russie, eux seuls jusqu'alors avaient senti le besoin. Le nombre de ces réformateurs était trop peu considérable pour que les troubles excités par eux pussent aboutir au résultat qu'ils se proposaient : c'était faire du désordre pour le désordre.

La conspiration fut déjouée par la présence d'esprit de l'empereur (1) ou mieux par l'intrépidité de son regard; ce prince, dès le premier jour d'autorité, puisa dans l'énergie de son attitude toute la force de son règne.

La révolution arrêtée, il fallut procéder à la punition des coupables. Le prince Troubetzkoï, un des plus compromis, ne put se justifier, on l'envoya comme forçat aux mines de l'Oural pour quatorze ou quinze ans et pour le reste de sa vie en Sibérie dans une de ces colonies lointaines que les malfaiteurs sont destinés à peupler.

(1) V. la treizième lettre, conversation de l'empereur.

Le prince avait une femme dont la famille tient à ce qu'il y a de plus considérable dans le pays; on ne put jamais persuader à la princesse de ne pas suivre son mari dans le tombeau. « C'est mon devoir, disait-elle; je le remplirai : nulle puissance humaine n'a le droit de séparer une femme de son mari; je veux partager le sort du mien. » Cette noble épouse obtient la grâce d'être entermée vivante avec son époux. Ce qui m'étonne depuis que je vois la Russie, et que j'entrevois l'esprit qui préside à ce gouvernement, c'est que, par un reste de vergogne, on ait cru devoir respecter cet acte de dévouement pendant quatorze années. Qu'on favorise l'héroïsme patriotique, c'est tout simple, on en profite; mais tolérer une vertu sublime qui ne s'accorde pas avec les vues politiques du souverain, c'est un oubli qu'on a dû se reprocher. On aura craint les amis des Troubetzkoï; une aristocratie, quelque énervée qu'elle soit, conserve toujours une ombre d'indépendance, et cette ombre suffit pour ôffusquer le despotisme. Les contrastes abondent dans cette société terrible : beaucoup d'hommes y parlent entre eux aussi librement que s'ils vivaient en France : cette liberté secrète les console de l'esclavage public qui fait la honte et le malheur de leur pays.

Donc dans la crainte d'exaspérer des familles prépondérantes, on aura cédé à je ne sais quel genre de prudence ou de miséricorde : la prin-

cesse est partie avec son mari le galérien; et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle est arrivée. Voyage immense, et qui était à lui seul une épreuve terrible. Vous savez que ces voyages se font en télégas, petite charrette découverte, sans ressorts; on roule pendant des centaines, des milliers de lieues sur des rondins qui brisent les voitures et les corps. La malheureuse femme a supporté cette fatigue et bien d'autres après celle-là : j'entrevois ses privations, ses souffrances, mais je ne puis vous les décrire, les détails me manquent, et je ne veux rien imaginer : la vérité dans cette histoire m'est sacrée.

L'effort vous paraîtra plus héroïque quand vous saurez que jusqu'à l'époque de la catastrophe les deux époux avaient vécu assez froidement ensemble. Mais un dévouement passionné ne tient-il pas lieu d'amour? n'est-ce pas l'amour lui-même? L'amour a plusieurs sources et le sacrifice est la plus abondante.

Ils n'avaient point eu d'enfants à Pétersbourg; ils en eurent cinq en Sibérie!

Cet homme glorifié par la générosité de sa femme est devenu un être sacré aux yeux de tout ce qui s'approche de lui. Eh! qui ne vénérerait l'objet d'une amitié si sainte!

Quelque criminel que fut le prince Troubetzkoï, sa grâce, que l'empereur refusera probablement jusqu'à la fin, car il croit devoir à son peuple et

se devoir à lui-même une sévérité implacable, est depuis longtemps accordée au coupable par le roi des rois; les vertus presque surnaturelles d'une épouse peuvent apaiser la colère d'un Dieu, elles n'ont pu désarmer la justice humaine. C'est que la toute-puissance divine est une réalité, tandis que celle de l'empereur de Russie n'est qu'une fiction.

Il y a longtemps qu'il aurait pardonné s'il était aussi grand qu'il le paraît, mais la clémence, outre qu'elle répugne à son naturel, lui semble une faiblesse par laquelle le roi manquerait à la royauté; habitué qu'il est à mesurer sa force à la peur qu'il inspire, il regarderait la pitié comme une infidélité à son code de morale politique.

Quant à moi qui ne juge du pouvoir d'un homme sur les autres que par celui que je lui vois exercer sur lui-même, je ne crois son autorité assurée que lorsqu'il a su pardonner; l'empereur Nicolas n'a osé que punir. C'est que l'empereur Nicolas, qui se connaît en flatterie, puisqu'il est flatté toute sa vie par soixante millions d'hommes, lesquels s'évertuent à lui persuader qu'il est au-dessus de l'humanité, croit devoir rendre à son tour quelques grains d'encens au peuple dont il est adoré, et cet encens empoisonné inspire la cruauté. Le pardon serait une leçon dangereuse à donner à un peuple aussi rude encore au fond du cœur que l'est le peuple russe. Le prince se ra-

baisse au niveau de ses sauvages sujets ; il s'endurcit avec eux, il ne craint pas de les abrutir pour se les attacher : peuple et souverain luttent entre eux de déceptions, de préjugés et d'inhumanité. Abominable combinaison de barbarie et de faiblesse, échange de férocité, circulation de mensonge qui fait la vie d'un monstre, d'un corps cadavéreux dont le sang est du venin : voilà le despotisme dans son essence et dans sa fatalité!....

Les deux époux ont vécu pendant quatorze ans à côté, pour ainsi dire, des mines de l'Oural, car les bras d'un ouvrier comme le prince avancent peu le travail matériel de la pioche ; il est là pour y être..... voilà tout ; mais il est galérien, cela suffit..... Vous vertez tout à l'heure à quoi cette condition condamne un homme..... et ses enfants!!...

Il ne manque pas de bons Russes à Pétersbourg ; et j'en ai rencontré qui regardent la vie des condamnés aux mines comme fort supportable et qui se plaignent de ce que les *modernes faiseurs de phrases* exagèrent les souffrances des conspirateurs de l'Oural. A la vérité, ils conviennent qu'on ne peut leur faire parvenir aucun argent ; mais leurs parents ont la permission de leur envoyer des denrées : ils reçoivent ainsi des vêtements et des vivres..... des vivres!..... Il est peu d'aliments qui puissent traverser ces dis-

tances fabuleuses sous un tel climat sans se détériorer. Mais quelles que soient les privations, les souffrances des condamnés, les vrais patriotes approuvent sans restriction le bain politique d'invention russe. Ces courtisans des bourreaux trouvent toujours la peine trop douce pour le crime.

Au 18 fructidor, les républicains français ont usé du même moyen : l'un des cinq directeurs, Barthélemy, fut déporté à Cayenne, ainsi qu'un nombre considérable de personnes accusées et convaincues de n'avoir pas adopté avec assez d'enthousiasme les idées philanthropiques du parti de la majorité; mais au moins ces malheureux furent exilés sans être dégradés; on les traitait en citoyens quoiqu'en ennemis vaincus. La république les envoyait mourir dans des pays où l'air empoisonne les Européens, mais en les tuant pour se débarrasser d'eux, elle n'en faisait pas des parias.

Quoi qu'il en soit des délices de la Sibérie, la santé de la princesse Troubetzkoï est altérée par son séjour aux mines : on a peine à comprendre qu'une femme habituée au luxe du grand monde dans un pays voluptueux, ait pu supporter si longtemps les privations de tous genres auxquelles elle s'est soumise par choix. Elle a voulu vivre; elle a vécu, elle est devenue grosse, elle est accouchée, elle a élevé ses enfants sous une zone

où la longueur et le froid de l'hiver nous paraissent contraires à la vie. Le thermomètre y descend chaque année de 36 à 40 degrés : cette température seule suffirait pour détruire la race humaine..... Mais la sainte femme a bien d'autres soucis.

Au bout de sept années d'exil, lorsqu'elle vit ses enfants grandir, elle crut devoir écrire à une personne de sa famille pour tâcher qu'on suppliât humblement l'empereur de permettre qu'ils fussent envoyés à Pétersbourg ou dans quelque autre grande ville, afin d'y recevoir une éducation convenable.

La supplique fut portée aux pieds du czar, et le digne successeur des Ivan et de Pierre I^{er} a répondu que des enfants de galérien, galériens eux-mêmes, sont toujours assez savants.

Sur cette réponse, la famille,..... la mère,..... le condamné, ont gardé le silence pendant sept autres années. L'humanité, l'honneur, la charité chrétienne, la religion humiliés, protestaient seuls pour eux, mais tout bas; pas une voix ne s'est élevée pour réclamer contre une telle *justice*.

Cependant aujourd'hui un redoublement de misère vient de tirer un dernier cri du fond de cet abîme.

Le prince a fait son temps de galères, et maintenant les exilés libérés, comme on dit, sont condamnés à former, eux et leur jeune famille, une

colonie dans un coin des plus reculés du désert. Le lieu de leur nouvelle résidence, choisi à *dessein* par l'empereur lui-même, est si sauvage que le nom de cet antre n'est pas même encore marqué sur les cartes de l'état-major russe, les plus fidèles et les plus minutieuses cartes géographiques que l'on connaisse.

Vous comprenez que la condition de la princesse (je ne nomme qu'elle), est plus malheureuse depuis qu'on lui permet d'habiter cette solitude (remarquez que dans cette langue d'opprimés, interprétée par l'oppresseur, les permissions sont obligatoires); aux mines elle se chauffait sous terre; là du moins cette famille avait des compagnons d'infortune, des consolateurs muets, des témoins de son héroïsme : elle rencontrait des regards humains qui contemplaient et déploraient respectueusement son martyre *inglorieux*, circonstance qui le rendait plus sublime. Il s'y trouvait des cœurs qui battaient à sa vue; enfin, sans même avoir besoin de parler, elle se sentait en société, car les gouvernements ont beau faire de leur pis, la pitié se fera jour partout où il y aura des hommes.

Mais comment attendre des ours, percer des bois impénétrables, fondre des glaces éternelles, franchir les bruyères spongieuses d'un marais sans bornes, se garantir d'un froid mortel dans une baraque? comment enfin subsister seule avec

son mari et ses cinq enfants , à cent lieues , peut-être plus loin de toute habitation humaine , si ce n'est de celle du surveillant des colons ? car c'est là ce qu'on appelle en Sibérie coloniser?...

Ce que j'admire autant que la résignation de la princesse , c'est ce qu'il lui a fallu trouver dans son cœur d'éloquence et de tendresse ingénieuse pour surmonter la résistance de son mari , et pour réussir à lui persuader qu'elle était encore moins à pleindre en restant avec lui , en souffrant comme lui , qu'elle ne le serait à Pétersbourg entourée de toutes les commodités de la vie , mais séparée de lui. Quand je considère ce qu'elle est parvenue à donner et à faire recevoir , je reste muet d'admiration ; c'est ce triomphe du dévouement récompensé par le succès , puisqu'il est consenti par l'objet de tant d'amour , que je regarde comme un miracle de délicatesse , de force et de sensibilité ; savoir faire le sacrifice de soi-même , c'est noble et rare ; savoir faire accepter un pareil sacrifice , c'est sublime....

Aujourd'hui , ce père et cette mère dénués de tout secours , sans force physique , contre tant d'infortunes , épuisés par les trompeuses espérances du passé , par l'inquiétude de l'avenir , perdus dans leur solitude , brisés dans l'orgueil de leur malheur qui n'a plus même de témoins , punis dans leurs enfants , dont l'innocence ne sert que d'aggravations au supplice de leurs parents : ces mar-

tyrs d'une politique féroce ne savent plus comment vivre eux et leur famille. Ces petits forçats de naissance, ces parias impériaux ont beau porter des numéros en guise de noms, s'ils n'ont plus de patrie, plus de place dans l'État, la nature leur a donné des corps qu'il faut nourrir et vêtir : une mère, quelque dignité, quelque élévation d'âme qu'elle ait, verra-t-elle périr le fruit de ses entrailles sans demander grâce ? non ; elle s'humilie ;.... et cette fois ce n'est pas par vertu chrétienne ; la femme forte est vaincue par la mère au désespoir ; prier Dieu ne suffit que pour le salut éternel, elle prie l'homme pour du pain : que Dieu lui pardonne !.... elle voit ses enfants malades sans pouvoir les secourir, sans avoir aucun remède à leur administrer pour les soulager, pour les guérir peut-être, pour leur sauver la vie qu'ils vont perdre.... Aux mines, on pouvait encore les faire soigner ; dans leur nouvel exil ils manquent de tout. Dans ce dénûment extrême, elle ne voit plus que leur misère ; le père, le cœur flétri par tant de malheur, la laisse agir selon son inspiration, bref, pardonnant.... (demander grâce, c'est pardonner ?....) pardonnant avec une générosité héroïque à la cruauté d'un premier refus, la princesse écrit une seconde lettre du fond de sa hutte ; cette lettre est adressée à sa famille, mais destinée à l'empereur. C'était se mettre sous les pieds de son ennemi, c'était oublier ce qu'on se doit à soi-

même; mais qui ne l'absoudrait, l'infortunée?.... Dieu appelle ses élus à tous les genres de sacrifices, même à celui de la fierté la plus légitime; Dieu est généreux et ses trésors sont inépuisables.... Oh! l'homme qui pourrait comprendre la vie sans l'éternité n'aurait vu des choses de ce monde que le beau côté! il aurait vécu d'illusions comme on voudrait me faire voyager en Russie.

La lettre de la princesse est arrivée à sa destination, l'empereur l'a lue; et c'est pour me communiquer cette lettre qu'on m'a empêché de partir; je ne regrette pas le retard : je n'ai rien lu de plus simple ni de plus touchant : des actions comme les siennes dispensent des paroles : elle use de son privilège d'héroïne, elle est laconique, même en demandant la vie de ses enfants... C'est en peu de lignes qu'elle expose sa situation, sans déclamations, sans plaintes. Elle s'est placée au-dessus de toute éloquence : les faits seuls parlent pour elle, elle finit en implorant pour unique faveur la permission d'habiter à portée d'une apothicaire, afin, dit-elle, de pouvoir donner quelque médecine à ses enfants quand ils sont malades... Les environs de Tobolsk, d'Irkutsk ou d'Orenbourg lui paraîtraient le paradis. Dans les derniers mots de sa lettre elle ne s'adresse plus à l'empereur, elle oublie tout, excepté son mari, c'est à la pensée de leur cœur qu'elle répond avec une délicatesse et une dignité qui mériteraient l'oubli du

forfait le plus exécration : et elle est innocente!.... et le maître auquel elle s'adresse est tout-puissant, et il n'a que Dieu pour juge de ses actes!... « Je suis bien malheureuse, dit-elle, pourtant si c'était à refaire, je le ferais encore. »

Il s'est trouvé dans la famille de cette femme une personne assez courageuse, et quiconque connaît la Russie doit rendre hommage à cet acte de piété, une personne assez courageuse pour oser porter cette lettre à l'empereur et même pour appuyer d'une humble supplication la requête d'une parente disgraciée. On n'en parle au maître qu'avec terreur comme on parlerait d'une criminelle; cependant devant tout autre homme que l'empereur de Russie, on se glorifierait d'être allié à cette noble victime du devoir conjugal. Que dis-je? il y a là bien plus que le devoir d'une femme, il y a l'enthousiasme d'un ange.

Néanmoins il faut compter pour rien tant d'héroïsme; il faut trembler, demander grâce pour une vertu qui force les portes du ciel; tandis que tous les époux, tous les fils, toutes les femmes, tous les humains devraient élever un monument en l'honneur de ce modèle des épouses, tous devraient tomber à ses pieds en chantant ses louanges; on la glorifierait devant les saints; on n'ose la nommer devant l'empereur!!... Pourquoi règne-t-on, si ce n'est pour faire justice à tous les genres de mérite? Quant à moi, si elle revenait dans le monde,

j'irais la voir passer, et si je ne pouvais m'approcher d'elle et lui parler, je me contenterais de la plaindre, de l'envier, et de la suivre de loin comme on marche derrière une bannière sacrée.

Eh bien ! après quatorze ans de vengeance suivie sans relâche, mais non assouvie..... Ah ! laissez éclater mon indignation, ménager les termes en racontant de tels faits ce serait trahir une cause sacrée ! Que les Russes réclament s'ils l'osent : j'aime mieux manquer de respect au despotisme qu'au malheur. Ils m'écraseront s'ils le peuvent, mais au moins l'Europe apprendra qu'un homme à qui soixante millions d'hommes ne cessent de dire qu'il est tout-puissant, se venge !... Oui, c'est le mot vengeance que je veux attacher à une telle justice !! Donc après quatorze ans, cette femme ennoblie par tant d'héroïques misères, obtient de l'empereur Nicolas, pour toute réponse, les paroles que vous allez lire, et que j'ai recueillies de la bouche même d'une personne à qui le courageux parent de la victime venait de les répéter : « Je suis étonné qu'on ose encore me parler..... (deux fois en quinze ans!....) d'une famille dont le chef a conspiré contre moi. » Doutez de cette réponse, j'en doute moi-même, cependant j'ai la preuve qu'elle est vraie. La personne qui me l'a redite, mérite toute confiance ; d'ailleurs les faits parlent : la terre n'a rien changé au sort des exilés.

Et la Russie se vante de l'abolition de la peine

de mort!! (1) Modérez votre zèle, abolissez seulement le mensonge qui préside à tout, défigure

(1) A quoi servent les institutions dans un pays où le gouvernement est au-dessus des lois, où le peuple languit dans l'oppression à côté de la justice, qui lui est montrée de loin comme on présente un morceau friand à un chien qu'on bat s'il ose en approcher, comme une curiosité qui subsiste à condition que personne n'y touche. On croit rêver quand sous un régime aussi cruellement arbitraire, on lit dans la brochure de M. J. Tolstoi, intitulée : *Coup d'œil sur la législature russe*, suivi d'un léger aperçu sur l'administration de ce pays, ces paroles dérisoires : « C'est elle (l'impératrice Élisabeth) qui décréta l'abolition de la peine de mort ; cette question si difficile à résoudre, que les publicistes les plus éclairés, les criminalistes et les jurisconsultes de nos jours ont examinée, controversée et débattue sous toutes ses faces sans parvenir à en trouver la solution, Élisabeth l'a résolue il y a environ un siècle dans un pays qu'on ne cesse de représenter comme une terre barbare. » Ce chant de triomphe exécuté d'un air si délibéré nous donne un échantillon de la manière dont les Russes comprennent la civilisation. En fait de progrès politique et législatif, la Russie jusqu'à présent s'est contentée du mot ; à la manière dont les lois sont observées dans ce pays on ne risque rien de les faire douces. C'est ainsi que par un système opposé on les faisait sévères dans l'Europe occidentale du moyen âge et avec tout aussi peu de succès ! On devrait dire aux Russes : commencez par décréter la permission de vivre, pour raffiner sur le Code pénal.

En 1836, la sœur d'un M. Pawlof, employé dans je ne sais quelle administration, avait été séduite par un jeune homme qui refusait de l'épouser, malgré les sommations du frère. Celui-ci apprenant que le séducteur allait épouser une autre femme, attend le fiancé à la porte de sa maison

tout, envenime tout chez vous et vous aurez fait assez pour le bien de l'humanité.

au moment où le cortège revient de la messe et il poignarde le marié. Le lendemain, Pawlof fut dégradé, il allait subir la peine légale de l'exil, lorsque l'empereur, mieux informé, casse l'arrêt de l'empereur mal informé!.... Le surlendemain, l'assassin est réhabilité.

Lors de l'affaire d'Alibaud, un Russe, qui n'est pas un paysan puisqu'il est le neveu d'un des grands seigneurs les plus spirituels de la Russie, déclamait contre le gouvernement français : quel pays, s'écriait-il ; juger un pareil monstre!.... que ne l'exécutait-on le lendemain de son attentat!....

Voilà l'idée que les Russes se font du respect qu'on doit à la justice et au monarque.

La courte brochure de M. J. Tolstoi n'est qu'un hymne en prose en l'honneur du despotisme, qu'il confond sans cesse, soit à dessein, soit naïvement, avec la monarchie tempérée ; cet ouvrage est précieux par les aveux qui s'y trouvent renfermés sous la forme de louanges : il a d'ailleurs un caractère officiel comme tout ce que publient les Russes qui veulent continuer de vivre dans leur pays. Voici quelques exemples de cette flatterie innocente qui ailleurs s'appellerait insulte ; mais ici l'encens n'est pas raffiné. L'auteur loue l'empereur Nicolas des réformes introduites par ce prince dans le Code des lois russes : grâce à ces améliorations, dit-il, *aucun noble ne pourra désormais être mis aux fers quelle que soit sa condamnation*. Ce titre de gloire du législateur, rapproché des actes de l'empereur, et particulièrement des faits que vous venez de lire, vous donne la mesure de la confiance que vous pouvez accorder aux lois de ce pays et à ceux qui s'enorgueillissent tantôt de leur douceur, tantôt de leur efficacité. Ailleurs le même courtisan..., j'allais dire écrivain, poursuit son cours de louanges

Les parents des exilés, les Troubetzkoï, famille puissante, vivent à Pétersbourg; et ils vont à la cour!!!... Voilà l'esprit, la dignité, l'indépendance de l'aristocratie russe. Dans cet empire de la violence, la peur justifie tout!.. bien plus, elle est assurée d'une récompense. La peur, embellie du nom de prudence et de modération, est le seul mérite qui ne reste jamais oublié.

Il y a des personnes ici qui accusent la princesse Troubetzkoï de folie : « Ne peut-elle revenir seule à Pétersbourg? » dit-on. La dérision de la bassesse, c'est le coup de pied de l'âne. Fuyez un pays où l'on ne tue pas légalement, il est vrai, mais où l'on fait des familles de damnés au nom

et nous exalte en ces termes ce qu'il prend pour la constitution de son malheureux pays : « En Russie, la loi qui émane directement du souverain, acquiert plus de force » que les lois qui proviennent des assemblées délibérantes » par la raison qu'il y a un *sentiment religieux* attaché à » tout ce qui dérive de ce principe, l'empereur étant le » *chef-né de la religion du pays*; et le peuple que des docteurs *décides* n'ont pas encore entamé, considère comme » sacré tout ce qui découle de cette source. »

La sécurité avec laquelle cette flatterie est dispensée rend toute remarque superflue, nulle satire ne pourrait porter coup après de tels éloges. Le choix du point de vue de l'écrivain, homme du monde, homme d'affaires, vous en apprend plus sur la législation de son pays, ou plutôt sur la confusion religieuse, politique et juridique qu'on appelle l'ordre social en Russie, sur la vie civile, sur l'esprit, les opinions et les mœurs des Russes que tout ce que j'essaierais de vous développer dans des volumes de réflexions.

d'un fanatisme politique qui sert à tout absoudre.

Plus d'hésitation, plus d'incertitude; pour moi l'empereur Nicolas est enfin jugé.... C'est un homme de caractère et de volonté, il en faut pour se constituer le geôlier d'un tiers du globe; mais il manque de magnanimité : l'usage qu'il fait de son pouvoir ne me le prouve que trop. Que Dieu lui pardonne; je ne le verrai plus heureusement ! Je lui dirais ce que je pense de cette histoire et ce serait le dernier degré de l'insolence... D'ailleurs par cette audace gratuite, je porterais le coup de grâce aux infortunés dont j'aurais pris la défense sans mission, et je me perdrais moi-même (1).

Quel cœur ne saignerait à l'idée du supplice volontaire de cette malheureuse mère ? Mon Dieu ! si c'est là ce que vous destinez sur la terre à la vertu la plus sublime, montrez-lui votre ciel, ouvrez-le pour elle avant l'heure de la mort !... Se figure-t-on ce que doit éprouver cette femme quand elle jette les yeux sur ses enfants, et qu'aidée de son mari, elle tâche de suppléer à l'éducation qui leur manque ? l'éducation !... c'est du poison pour ces brutes numérotées ! et cependant des gens du monde, des personnes élevées comme nous, peuvent-elles se résigner à n'ensei-

(1) Je n'ai pas cette crainte en publiant mon voyage, car ayant écrit librement mon opinion sur toutes choses, je ne puis être soupçonné de parler, en cette circonstance, à la prière d'une famille ou d'une personne.

gner à leurs enfants que ce qu'ils doivent savoir pour être heureux dans la colonnie sibérienne? Peuvent-elles renier tous leurs souvenirs, toutes leurs habitudes pour dissimuler le malheur de leur position aux innocentes victimes de leur amour? L'élégance native des parents ne doit-elle pas inspirer à ces jeunes sauvages des idées qu'ils ne pourront jamais réaliser? quel danger, quel tourment de tous les instants pour eux et quelle mortelle contrainte pour leur mère! Cette torture morale ajoutée à tant de souffrances physiques est pour moi un rêve affreux dont je ne puis me réveiller : depuis hier matin, à chaque instant du jour ce cauchemar me poursuit ; je me surprends disant : que fait maintenant la princesse Troubetzkoï? Que dit-elle à ses enfants : de quel œil les regarde-t-elle? Quelle prière adresse-t-elle à Dieu pour ces créatures damnées avant de naître par la providence des Russes? Ah! ce supplice qui tombe sur une génération innocente déshonore toute une nation!!...

Je finis par l'application trop méritée de ces vers de Dante. Quand je les appris par cœur j'étais loin de me douter de l'allusion qu'ils me fourniraient ici :

Ahi Pisa ! vituperio delle genti
Del bel paese là dove 'l si sona ;
Poi ch' i vicini a te punir son lenti ,
Muova sì la Capraia e la Gorgona ;

E faccian siepe ad Arno in sù la foce ,
Si ch'egli annieghi in te ogni persona :
Che se 'l conte Ugolino aveva voce
D'aver tradita te de le castella ;
Non dovei tu i figliuoi porre à tal croce.
Innocenti i facea l'eta novella ,
Novella Tebe, Uguiccion, e 'l Brigata
E gli altri due, ch' el canto suso appella.

« Ah! Pise! honte des peuples de cette belle contrée, où le oui est sonore; puisque les voisins sont lents à te punir, que la Capraia et la Gorgona s'ébranlent et forment digue à l'Arno près de la mer afin qu'il noie chez toi tous les citoyens. Que si le comte Ugolin passait pour avoir livré tes forteresses, devais-tu condamner ses enfants à un tel supplice? Innocents les faisait leur âge encore nouveau, nouvelle Thèbes, Uguiccion et le Brigata et les autres, que j'ai chantés plus haut. »

J'achèverai mon voyage, mais sans aller à Borodino, sans assister à l'entrée de la cour au Kremlin; sans vous parler davantage de l'empereur : qu'aurais-je à vous dire de ce prince que vous ne sachiez maintenant aussi bien que moi? Songez pour vous faire une idée des hommes et des choses de ce pays, qu'il s'y passe bien d'autres histoires du genre de celles que vous venez de lire : mais elles sont et resteront ignorées : il a fallu un concours de circonstances que je regarde comme providentiel pour me révéler les faits et les détails que ma conscience me force à consigner ici.

Je vais recueillir toutes les lettres que j'ai écrites pour vous depuis mon arrivée en Russie, et que vous n'avez pas reçues, car je les ai conservées par prudence; j'y joindrai celle-ci; et j'en ferai un paquet bien cacheté, que je déposerai en mains sûres, ce qui n'est pas facile à trouver à Pétersbourg. Puis je terminerai ma journée en vous écrivant une autre lettre, une lettre officielle qui partira demain par la poste; toutes les personnes, toutes les choses que je vois ici seront louées à outrance dans cette lettre. Vous y verrez que j'admire ce pays sans restriction avec tout ce qui s'y trouve et tout ce qui s'y fait.... Ce qu'il y a de plaisant, c'est que je suis persuadé que la police russe et que vous-même vous serez également les dupes de mon enthousiasme de commande et de mes éloges sans discernement ni restriction (1).

Si vous n'entendez plus parler de moi, pensez qu'on m'a emporté en Sibérie : ce voyage seul pourrait déranger celui de Moscou, que je ne différerai pas davantage, car mon feldjäger revient me dire que les chevaux de poste seront irrévocablement à ma porte demain matin.

(1) Je pensais, non sans fondement, que ces flatteries circonstanciées saisies à la frontière assureraient ma tranquillité pendant le reste de mon voyage.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LETTRE TREIZIÈME.

PAGE 5 A 37.

Ton des femmes de la cour. — Races diverses. — Les Finois. — Une représentation en gala à l'Opéra. — Entrée de l'empereur et de sa cour dans la loge impériale. — Aspect imposant de ce prince. — Son avènement au trône. — Courage de l'impératrice. — Récit de cette scène par l'empereur lui-même. — Nobles sentiments. — Révolution subite opérée dans son caractère. — Supercherie des conspirateurs. — Second portrait de l'empereur. — Suite de sa conversation. — Maladie de l'impératrice. — Opinion de l'empereur sur les trois gouvernements : républicain, despotique, représentatif. — Sincérité de son langage. — Fête chez la duchesse d'Oldenbourg. — Bal magnifiquement champêtre. — Souper. — Bonhomie obligée des diplomates. — Parquet en plein air. — Luxe de fleurs exotiques. — Lutte des Russes contre la nature. — Mot d'un courtisan de l'impératrice Catherine. — L'amie de l'impératrice. — De quoi se compose une foule populaire en Russie. — L'empereur cause avec moi à plusieurs reprises. — Affabilité souveraine. — Belles paroles de l'empereur. — Quel est l'homme de l'empire qui m'inspire le plus de confiance. — Pourquoi. — L'aristocratie est le seul rempart de la liberté. — Résumé de mes jugements divers sur l'empereur. — Esprit des courtisans. — Grands seigneurs sous le despotisme. — Parallèle de l'autocratie et de la démocratie. — Moyens divers pour arriver au même but. — Problème insoluble. — Restriction en faveur de la France. — Le spectacle en gala. — Les artistes à Pétersbourg. — Tout vrai talent est national.

LETTRE QUATORZIÈME.

PAGE 38 A 78.

Population de Pétersbourg. — Ce qu'il faut croire des récits des Russes. — L'attelage à quatre chevaux. — Solitude des rues. — Profusion de colonnes. — Caractère de l'architecture sous le despotisme. — Architectes français. — Place du Carronnel à Paris. — Place du Grand-Duc à Florence. — Perspective Newski. — Pavé de bois. — Vrai caractère d'une ville slave. — La débâcle. — Crise naturelle périodique. — Intérieur des habitations. — Le lit russe. — Coucher des gens de service. — Visite au prince ***. — Cabinet de verdure dans les salons. — Beauté du peuple slave. — Le regard des hommes de cette race. — Leur aspect original. — Cochers russes. — Leur adresse. — Leur silence. — Les voitures. — Les barnais. — Petit postillon. — Condition des cochers et des chevaux de remise. — Hommes qui meurent de froid. — Propos d'une dame russe à ce sujet. — Valeur qu'a la vie dans ce pays. — Le feldjäger. — Ce qu'il représente. — Effets du despotisme sur l'imagination. — Ce qu'a de poétique un tel gouvernement. — Contraste entre les hommes et les choses. — Caractère slave. — Architecture pittoresque des églises. — Les voitures et les équipages russes. — Flèches de la citadelle et de l'amirauté. — Clochers innombrables. — Description de l'ensemble de Pétersbourg. — Il est beau malgré le mauvais style de l'architecture. — Aspect particulier de la Néva. — Contradiction dans les choses. — Beautés du crépuscule. — La nature belle même près du pôle. — Idée religieuse. — Races teutoniques antipathiques aux Russes. — Le gouvernement des Slaves en Pologne. — Quelques traits de ressemblance entre les Russes et les Espagnols. — Influence des races dans l'histoire. — Chaleur de l'été de cette année. — Approvisionnements de bois pour l'hiver. — Charrettes qui le transportent. — La peur est silencieuse. — Adresse du peuple Russe. — Son temps d'épreuves. — Rareté du combustible à Pétersbourg. — Dilapidation des forêts. — Charrettes russes. — Mauvais ustensiles. — Les Romains du Nord. — Rapports des peuples avec leurs gouvernements. — Barques de foin sur la Néva. — Le badigeonneur russe. — Laideur et malpropreté des femmes dans les basses classes. — Beauté des hommes. — Rareté des femmes à Pétersbourg. — Souvenir des mœurs asiatiques. — Tristesse inévitable d'une ville militaire.

LETTRE QUINZIÈME.

PAGE 74 A 125.

Fête de Péterhoff. — Le peuple dans le palais de son maître. — Ce qu'il

y a de réel dans cet acte de popularité. — L'Asie et l'Europe en présence. — Prestige attaché à la personne de l'empereur. — Pourquoi l'impératrice Catherine instituait des écoles en Russie. — Vanité russe. — L'empereur y pourra-t-il remédier? — Fausse civilisation. — Plan de l'empereur Nicolas. — La Russie telle qu'on la montre aux étrangers et la Russie telle qu'elle est. — Souvenirs du voyage de l'impératrice Catherine en Crimée. — Ce que les Russes pensent des diplomates étrangers. — Hospitalité russe. — Le fond des choses. — Dissimulation à l'ordre du jour. — Etrangers complices des Russes. — Ce que c'est que la popularité des empereurs de Russie. — Composition de la foule admise dans le palais. — Enfants de prêtres. — Noblesse secondaire. — Peine de mort. — Comment elle est abolie. — Tristesse des physionomies. — Motifs du voyageur pour venir visiter la Russie. — Déceptions. — Conditions de l'homme en Russie. — L'empereur lui-même est à plaindre. — Compensation. — Oppression. — La Sibérie. — Manière dont l'étranger doit se conduire pour être bien vu en Russie. — Esprit caustique des Russes. — Leur sens politique. — Danger que court l'étranger en Russie. — Probité du *mugic*, paysan russe. — La montre de l'ambassadeur de Sardaigne. — Autres vols. — Moyen de gouvernement. — Faute énorme. — Le *Journal des Débats*, pourquoi l'empereur le lit. — Réflexions. — Digressions. — Politique de l'empereur. — Politique du journal. — Beauté du site de Péterhoff. — Le parc. — Points de vue. — Efforts de l'art. — Illuminations. — Fête. — Voitures, piétons : leur nombre. — Bivac bourgeois. — Nombre des lampions. — Temps qu'il faut pour les allumer. — Campements de la foule autour de Péterhoff. — Equipages parqués. — Valeur du peuple russe. — Palais anglais. — Manière dont le corps diplomatique et les étrangers invités sont traités. — Où je passe la nuit. — Lit portatif. — Bivacs militaires. — Silence de la foule. — La gaité manque. — Bon ordre obligé. — Le hal. — Les appartements. — Manière dont l'empereur sillonne la foule. — Son air. — Danses polonaises. — Illumination des vaisseaux. — Ouragan. — Accidents sur mer pendant la fête. — Mystère. — Prix de la vie sous le despotisme. — Tristes présages. — Chiffre de l'impératrice éteint. — L'homme qui veut le rallumer, ce qu'il lui en coûte. — Distribution de la journée de l'impératrice. — Inévitable frivolité. — Tristesse des anniversaires. — Promenade en lignes. — Description de cette voiture. — Rencontre d'une dame russe en ligne. — Sa conversation. — Magnificence de la promenade nocturne. — Lac de Marly. — Souvenirs de Versailles. — Maison de Pierre le Grand. — Grottes, cascades illuminées. — Départ de la foule après la fête. — Image de la retraite de Moscou. — Revue du corps des cadets passée par l'empereur. —

Toujours la cour. — Ce qu'il faut pour supporter cette vie. — Triomphe d'un cadet. — Évolutions des soldats circassiens.

LETTRE SEIZIÈME.

PAGE 126 A 146.

Cottage de Péterhoff. — Surprise. — L'impératrice. — Sa toilette du matin. — Ses manières, son air, sa conversation. — Le grand-duc héritier. — Sa bonté. — Question embarrassante. — Comment le grand-duc y répond pour moi. — Silence de l'impératrice : interprété. — Intérieur du cottage. — Absence de tout objet d'art. — Affections de famille. — Timidité gênante. — Le grand-duc fait le *cicerone*. — Politesse exquise. — Définition de la timidité. — Les hommes de ce siècle en sont exempts. — La perfection de l'hospitalité. — Scène muette. — Le cabinet de travail de l'empereur. — Petit télégraphe. — Château d'Oranienbaum. — Souvenirs attristants. — Petit château de Pierre III, ce qu'il en reste. — Tout ce qu'on fait lui pour cacher la vérité. — Avantage des hommes obscurs sur les grands. — Citation de Rulhière. — Pavillons du parc. — Souvenirs de Catherine II. — Camp de Krasnacselo. — Retour à Pétersbourg. — Mensonges puérils.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

PAGE 147 A 192.

Superstition politique. — Conséquence du pouvoir absolu. — Responsabilité de l'empereur. — Nombre des naufragés de Péterhoff. — Mort de deux Anglais. — Leur mère. — Citation d'une lettre. — Récit de cet accident par un peintre. — Extrait du *Journal des Débats* du mois d'octobre 1842. — Ménagements funestes. — Scène de désordre sur le bateau à vapeur. — Le bâtiment sauvé par un Anglais. — Ce que c'est que le tact en Russie. — Ce qui manque à la Russie. — Conséquence de ce régime : ce que l'empereur en doit souffrir. — Esprit de la police russe. — Disparition d'une femme de chambre. — Silence sur des faits semblables. — Politesse des geus du peuple. — Ce qu'elle signifie. — Les deux cochers. — Crnauté d'un *feldjäger*. — A quoi sert le christianisme dans un tel pays. — Calme trompeur. — Querelle de portefeuilles sur un bateau de bois. — Le sang coule. — Comment procèdent les agents de police. — Crnauté révoltante. — Traitement avilissant pour tous. — Manière de voir des Russes. — Mot de l'archevêque de Tarente. — De la religion en Russie. — Deux espèces de civilisation. — Vanité publique. — L'empereur Nicolas élève la colonne d'Alexandre. — Réforme du langage.

— Comment les femmes de la cour éludent les ordres de l'empereur. — L'église de Saint-Isaac. — Son immensité. — Esprit de la religion grecque — Différence qu'il y a entre l'Eglise catholique et les églises schismatiques. — Asservissement de l'Eglise grecque par l'empétement de Pierre I^{er}. — Conversation avec un Français. — Voiture cellulaire. — Rapport qu'il y a entre la politique et la théologie. — Emeute causée par un mot de l'empereur. — Scènes sanglantes sur les bords du Volga. — Hypocrisie du gouvernement russe. — Histoire du poëte Pouskine. — Sa position particulière comme poëte. — Sa jalousie. — Duel contre son beau-frère. — Pouskine est tué. — Effet de cette mort. — Part que prend l'empereur à la douleur publique. — Jeune enthousiaste. — Ode à l'empereur. — Comment elle est récompensée. — Le Caucase. — Caractère du talent de Pouskine. — Langue des gens du grand monde en Russie. — Abus des langues étrangères. — Conséquences de la manie des gouvernantes anglaises en France. — Supériorité des Chinois. — La confusion des langues. — Rousseau. — Révolution à prévoir dans le goût français.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

PAGE 193 A 253.

Rapport de nos idées avec les objets extérieurs qui les provoquent. — Côté dramatique du voyage. — Traits de férocité de notre révolution comparés à la cruauté des Russes. — Différence entre les crimes des deux peuples. — Ordre dans le désordre. — Caractère particulier des émeutes en Russie. — Respect des Russes pour l'autorité. — Danger des idées libérales inculquées à des populations sauvages. — Pourquoi les Russes ont l'avantage sur nous en diplomatie. — Histoire de Thelenef.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

PAGE 254 A 298.

Pétersbourg en l'absence de l'empereur. — Contre-sens des architectes. — Rareté des femmes dans les rues de Pétersbourg. — L'œil du maître. — Agitation des courtisans. — Les métamorphoses. — Caractère particulier de l'ambition des Russes. — Esprit militaire. — Nécessité qui domine l'empereur lui-même. — Le tchin. — Esprit de cette institution. — Pierre I^{er}. — Sa conception. — La Russie devient un régiment. — La noblesse anéantie. — Nicolas plus russe que Pierre I^{er}. — Division du tchin en quatorze classes. — Ce qu'on gagne à faire partie de la dernière. — Correspondance des classes

civiles avec les grades de l'armée. — L'avancement dépend uniquement de la volonté de l'empereur. — Puissance prodigieuse. — Effets de l'ambition. — Pensée dominante du peuple russe. — Opinions diverses sur l'avenir de cet empire. — Coup d'œil sur le caractère de ce peuple. — Comparaison des hommes du peuple en Angleterre, en France, et en Russie. — Misère du soldat russe. — Danger que court l'Europe. — Hospitalité russe. — A quoi elle sert. — Difficulté par soi-même. — Formalités qualifiées de politesse. — Souvenirs de l'Orient. — Mensonge nécessaire. — Action du gouvernement sur le caractère national. — Affinité des Russes avec les Chinois. — Ce qui excuse l'ingratitude. — Ton des personnes de la cour. — Préjugés des Russes contre les étrangers. — Différence entre le caractère des Russes et celui des Français. — Défiance universelle. — Mot de Pierre le Grand sur le caractère de ses sujets. — Grecs du Bas-Empire. — Jugement de Napoléon. — L'homme le plus sincère de l'empire. — Sauvages gâtés. — Manie des voyages. — Erreur de Pierre le Grand perpétuée par ses successeurs. — L'empereur Nicolas seul y a cherché un remède. — Esprit de ce règne. — Mot de M. de La Ferronnays. — Sort des princes. — Architecture insensée. — Beauté et utilité des quais de Pétersbourg. — Description de Pétersbourg en 1718 par Weber. — Trois places qui n'en font qu'une. — Eglise de Saint-Isaac. — Pourquoi les princes se trompent plus que les nations sur le choix des sites. — La cathédrale de Kazan. — Superstition grecque. — L'église de Smolne. — Congrégation de femmes menée militairement. — Palais de la Tsarine. — Vénus antique. — Présent du pape Clément XI à Pierre Ier. — Réflexions. — L'Ermitage. — Galerie de tableaux. — L'impératrice Catherine. — Portraits par madame Le Brun. — Règlement de la société intime de l'Ermitage rédigé par l'impératrice.

LETTRE VINGTIÈME.

PAGE 299 A 347.

Le ministre de la guerre comte Tchernicheff. — Je lui demande la permission de voir la forteresse de Schlüsselbourg. — Sa réponse. — Site de ce château fort. — On ne m'accorde la permission que pour les écluses. — Formalités. — Entraves; politesse gênante à dessein. — Hallucinations. — Exil du poète Kotzebue en Sibérie. — Analogie de nos situations. — Mon départ. — Le feldjäger; effet de sa présence sur ma voiture. — Quartier de manufactures. — Influence du feldjäger. — Arme à deux tranchants. — Bords de la Néva. — Villages. — Maisons des paysans russes. — Le relais. — *Venta* russe. — Description d'une ferme. — L'étalon. — Le bangar. — Intérieur de

la esbane. — Le thé des paysans. — Leur costume. — Caractère de ce peuple. — Dissimulation nécessaire pour vivre en Russie. — Malpropreté des hommes du Nord. — Usage des bains. — Les femmes de la campagne. — Leur manière de s'habiller ; leur taille. — Mauvais chemin. — Parties de route planchées. — Canal Ladoga. — La maison de l'ingénieur. — Sa femme. — Affectation des femmes du Nord. — Les écluses de Schlüsselbourg. — La source de la Néva. — La forteresse de Schlüsselbourg. — Site du château. — Promenade sur le lac. — Signe auquel on reconnaît à Schlüsselbourg que Pétersbourg est inondé. — Détour que je prends pour obtenir la permission d'entrer dans la forteresse. — On nous y reçoit. — Le gouverneur. — Son appartement ; sa femme ; conversation traduite. — Mes instances pour voir la prison d'Ivan. — Description des bâtimens de la forteresse, cour intérieure. — Ornaments d'église. — Prix des chopes. — Tombeau d'Ivan. — Prisonniers d'État. — Susceptibilité du gouverneur à propos de cette expression. — L'ingénieur gourmandé par le gouverneur. — Je renonce à voir la chambre du prisonnier d'Elisabeth. — Différence qu'il y a entre une forteresse russe et les châteaux forts des autres pays. — Mystère maladroit. — Cachots sous-marins de Kronstadt. — A quoi sert le raisonnement. — Ablime d'iniquité. — Le juge seul paraît coupable. — Dîner de cérémonie chez l'ingénieur. — Sa famille. — La moyenne classe en Russie. — Esprit de la bourgeoisie : le même partout. — Conversation littéraire. — Franchise désagréable. — Causticité naturelle des Russes. — Leur hostilité contre les étrangers. — Dialogue peu poli. — Allusions à l'ordre de choses établi en France. — Querelle de mariniers apaisée par la seule apparition de l'ingénieur. — Conversation ; madame de Genlis ; souvenirs de Félicie ; ma famille. — Influence de la littérature française. — Dîner. — Livres modernes prohibés. — Sonpe froide ; ragoût russe : quartz, espèce de bière. — Mon départ. — Visite au château de ***. — Une personne du grand monde. — Différence de ton. — Prétentions bien fondées. — Avantage des ridicules. — Le grand et le petit monde. — Retour à Pétersbourg à deux heures du matin. — Ce qu'on exige des bêtes dans un pays où les hommes sont comptés pour rien.

LETTE VINGT ET UNIÈME.

PAGE 348 A 389.

Adieux à Pétersbourg. — Rapport qu'il y a entre l'absence et la nuit. — Effets de l'imagination. — Description de Pétersbourg au crépuscule. — Contraste du ciel au couchant et au levant. — La Néva la nuit. — Lanterne magique. — Tableaux naturels. — Mythologie du

Nord expliquée par les sites. — Dieu visible par toute la terre. — Ballade de Coleridge. — René vieillissant. — La pire des intolérances. — Conditions nécessaires pour vivre dans le monde. — De quoi se compose le succès. — Contagion des opinions. — Diplomatie de salon. — Défaut des esprits solitaires. — Flatterie au lecteur. — Le pont de la Néva la nuit. — Sens symbolique du tableau. — Pétersbourg comparé à Venise. — L'évangile dangereux. — On ne prêche pas en Russie. — Janus. — Soi-disant conspirations polonaises. — Ce qui en résultera. — Argument des Russes. — Scènes de meurtres au bord du Volga. — Le loup de La Fontaine. — Avenir certain, époque douteuse. — Visite inattendue. — Communication intéressante. — Histoire du prince et de la princesse Troubetzkot. — Émeute lors de l'avènement de l'empereur au trône. — Dévouement de la princesse. — Quatorze années dans les mines de l'Oural. — Ce que c'est que cette vie. — Justice humaine. — Comment un despote flatte. — Opinion de beaucoup de Russes sur la condition des condamnés aux mines. — Le 18 fructidor. — Froid de 40 degrés. — Première lettre au bout de sept ans de galère. — Les enfants de galériens. — Réponse de l'empereur. — Justice russe. — Ce qu'on appelle en Sibérie, coloniser. — Les enfants chiffrés. — Désespoir, humiliation d'une mère. — Seconde lettre au bout de quatorze ans. — Ce qui prouve l'éternité. — Réponse de l'empereur à la 2^e lettre de la princesse. — Comment il faut qualifier de tels sentiments. — Ce qu'il faut entendre par l'abolition de la peine de mort en Russie. — La famille des exilés. — L'empereur supplié par la mère de famille. — Éducation involontaire qu'elle donne à ses enfants. — Apostrophe de Dante. — Changements dans mes projets et dans mes sentiments. — Conjectures. — Parti que je prends pour cacher mes lettres. — Moyen détourné de tromper la police. — Note touchant la peine de mort. — Citation de la brochure de M. Tolstot. — Ce qu'on y apprend.

FIN DE LA TABLE.



